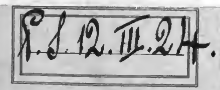
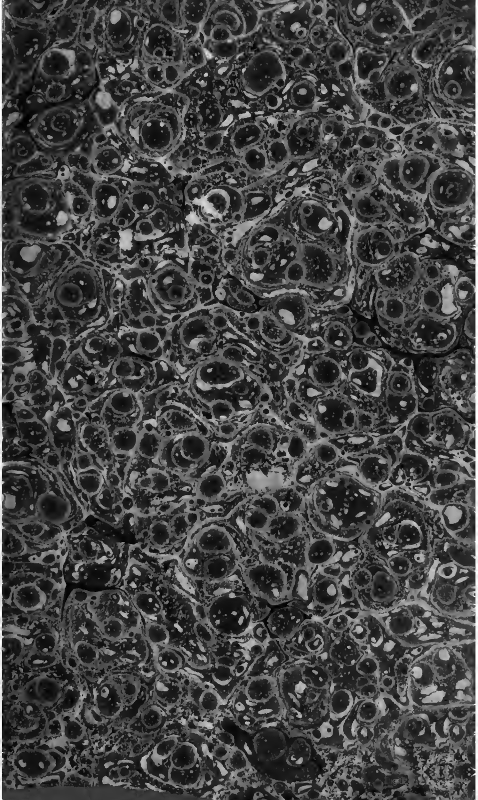
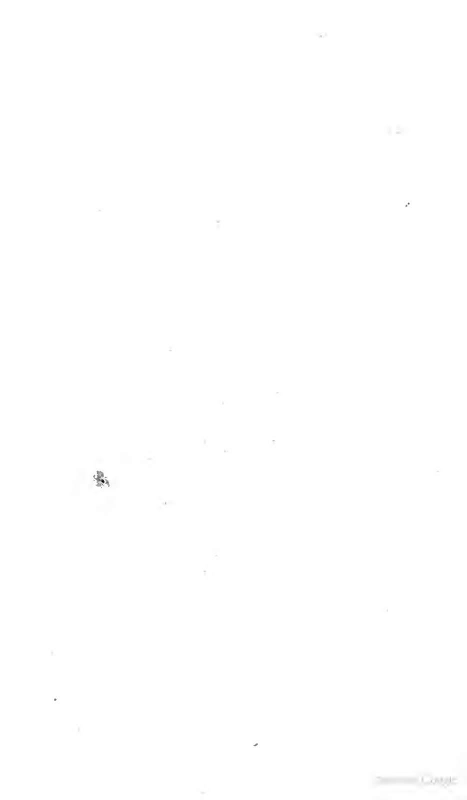



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 12
PLUTEO III
N.° CATENA 24

L. S. 12. III. 24.







# RÉPERTOIRE

## GÉNÉRAL

# DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME QUARANTE-SEPTIÈME.

*Comédies. 17.*

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

# RÉPERTOIRE
## GÉNÉRAL
# DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XLVII.

Second Ordre.





A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET RAYMOND, Libraires-Editeurs,
rue des Grands-Augustins, N.o 25;
ET A VERSAILLES,
CHEZ LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.
1813.



# DUPUIS ET DES RONAIS,

## COMÉDIE,

### PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 17 janvier 1763.



# NOTICE

## SUR COLLÉ.

Charles Collé naquit à Paris en 1709. Il étoit cousin du poète Regnard, et fils d'un substitut du procureur du roi.

Après avoir achevé ses études, il entra chez un notaire où il resta assez long-temps. Doué de beaucoup d'esprit et de gaîté, il se délassoit de ses ennuyeuses occupations par la composition d'une foule de couplets piquans. Le talent dont il faisoit preuve, même dans le genre borné, et son humeur joyeuse, le firent admettre au nombre des membres de la société du Caveau. Dans cette réunion, que Piron avoit fondée, on s'occupoit de l'examen impartial des productions littéraires de chacun des membres, et les jugemens dictés par la franchise étoient basés sur les règles du goût et les bons principes. Collé, qui avoit un tact fin

en littérature, donnoit souvent d'excellens conseils à ses collègues : il en reçut aussi qui formèrent son talent. Il avoit trente-sept ans lorsqu'il commença à composer des ouvrages dramatiques. La plupart de ses pièces furent faites pour des spectacles de société, et notamment pour celui du duc d'Orléans. Les seuls ouvrages qu'il ait fait représenter au théâtre français sont :

*Dupuis et Des Ronais*, comédie en trois actes, en vers libres, donnée pour la première fois le 17 janvier 1763 ;

*La Partie de Chasse de Henri IV*, comédie en trois actes, en prose, imprimée dès l'année 1766, et jouée pour la première fois le 16 novembre 1774 ;

*La Veuve*, comédie en un acte, en prose, représentée le 29 novembre 1771.

Les deux premières pièces eurent un grand succès, et sont restées à la scène ; mais la dernière fut retirée du théâtre le lendemain de la première représentation.

Collé composa, en société avec Favart, quelques pièces pour les italiens, et il a retouché plusieurs anciennes comédies, telles que *le Menteur*, *la Mère coquette*, *l'Andrienne*, etc.

Cet auteur étoit devenu secrétaire de monsieur de Meulan, receveur général des finances, puis lecteur ordinaire du duc d'Orléans. Il mourut à Paris le 3 novembre 1783, âgé de soixante-quatorze ans.

## PERSONNAGES.

M. DUPUIS, homme de finance, et père de Marianne.

MARIANNE, fille de M. Dupuis et amoureuse de Des Ronais.

DES RONAIS, autre financier et amoureux de Marianne.

M. CLÉNARD, ci-devant précepteur du feu neveu de M. Dupuis.

M. GASPARD, notaire.

LA VIOLETTE, valet de chambre de M. Dupuis.

UN LAQUAIS de M. Dupuis.

La scène est à Paris, dans le salon de M. Dupuis.

# DUPUIS ET DES RONAIS,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant La Violette.*

Il doit être chez lui... Tu n'es qu'un étourdi.
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler, avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, Monsieur. Quelqu'un l'est venu prendre.
Mais en sortant, monsieur Dupuis
M'a répété trois fois (et j'ai bien dû l'entendre):
« Si monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
» Je ne serai dehors qu'une heure, si je puis. »

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai... Mon cher La Violette,
Peut-on voir Marianne ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette.
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi...
Monsieur Clénard, du moins est-il ici?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement... Monsieur veut-il qu'on l'avertisse?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir.
(*La Violette s'en va.*)

## SCÈNE II.

DES RONAIS, *seul, en se jetant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui qui ne voit jamais personne avant dîner!
De cet empressement que dois-je imaginer?...
(*Il se lève avec vivacité.*)
Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille!... et qu'à la fin
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage!...
(*Il se rejette dans un fauteuil.*)
Malheureux Des Ronais! tu te flattes en vain.
Les faux-fuyans qu'il se ménage,
Adroitement pour que rien ne l'engage,
M'ôtent depuis trois ans l'espoir et le courage...
(*Il se lève et se promène.*)
Hélas! je lui vois tous les jours
Chercher des tours et des détours

Pour éloigner une union si belle!
Son prétexte, le plus commun,
(Eh! par malheur, il n'en a pas pour un!)
Mais le prétexte, enfin, qu'il renouvelle
Le plus souvent, c'est de me réputer,
Sans raison, le héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très-brillantes,
Qu'avec art sur mon compte il a soin d'ajuster;
Et, tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par là, trois mois, il sait nous amuser...
Ciel! qu'arriveroit-il s'il savoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie et qui m'a tourmenté,
Ma sotte intrigue avec cette comtesse!...
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité!...
(*Voyant arriver M. Clénard.*)
Mais, c'est monsieur Clénard qu'ici je vois paroître.

## SCÈNE III.

### DES RONAIS, M. CLÉNARD.

DES RONAIS.

Bonjour, mon cher Monsieur. Vous me direz peut-être,
Pourquoi monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui?

M. CLÉNARD.

Je l'ignore, Monsieur, il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien!
En l'attendant, en attendant sa fille,

Qui, dans ce même instant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison, et qu'il vous traite
Plus en ami qu'en protecteur,
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait peur.
Je me cachois de vous, par excès de prudence...
Mais j'ai, depuis deux jours, reconnu mon erreur.
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur.
Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

M. CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait; et commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourmens que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis,
Depuis cinq ans, me fait souffrir monsieur Dupuis.

M. CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins?... Je ne vois point vos peines...
Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;

Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfère pourtant votre simple alliance
A des partis puissans, à des gens de la cour...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec humeur.*

C'est depuis trop long-temps, Monsieur, qu'il me préfère,
Qu'il est prêt à finir, et qu'ensuite il diffère;
Qu'il me promet sa fille, et ne prend point de jour,
Ne fixe point de temps, qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enlève, me rend; qu'il éteint tour à tour,
Et ranime mon espérance?

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour,
Par exemple, sur la décence.
Délicat, comme il l'est, en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très-bien que le monde aujourd'hui
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête?

DES RONAIS.

Oui,

D'accord?

M. CLÉNARD.

Eh bien! il a, je crois, eu la manie
De ces pères qui n'ont marié leurs enfans
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard encor votre peine est finie:
Marianne, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *vivement.*

Eh! ce n'est point son âge...
A ce moyen il n'eut jamais recours
Pour éloigner mon mariage;
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,

Pour être à mon égard injuste et tyrannique,
Quelque motif caché, que je ne conçois pas.
Vous êtes son ami, son confident unique;
C'est où j'en veux venir. Il ne vous cache rien :
Vous devez être au fait... Vous êtes serviable...
Daignez me découvrir...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc?... Vous savez bien
Que c'est un homme impénétrable?

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, Monsieur, que vous n'êtes discret.

M. CLÉNARD.

Moi, Monsieur!

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, Monsieur, vous savez son secret.
En me le révélant vous penseriez mal faire;
Et moi je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux,
Et je le prouve...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver, et là-dessus de faire
Des raisonnemens merveilleux,
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre;
Car, enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... Il faut qu'on le pénètre.
Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible;
Vu cette défiance horrible

Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez,
Et dont tous ses amis, comme vous sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien; la connoissez-vous bien?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. Il est d'une humeur libre et gaie...
Mais, je dis, d'une gaîté vraie;
Malin, railleur, aimant les traits plaisans.
C'est sous ces dehors séduisans,
C'est sous un air ouvert, en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espèce de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt;
Mais sur les sentimens. J'ai cru voir et je pense,
D'abord qu'il ne croit point à la reconnoissance;
Et puis, d'ailleurs, inquiet, comme il est...

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi! l'est-il sur les gens qu'il aime?

M. CLÉNARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une ame si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,

Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespère
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! Monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en père?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin, peut-être;
Et je n'en serois point surpris, car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs
De ses amis...(j'entends des gens qu'on aime):
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs...
(*D'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir, de reste, à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même... Eh! mais oui,
La cruelle philosophie
Que, par l'expérience, il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! sur quoi, je vous prie?

M. CLÉNARD.

Sur quoi, Monsieur? Mais, d'abord, supposons...
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc?... C'est une rêverie...
Et puis, d'ailleurs, sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte, tout au plus.
Croire monsieur Dupuis pédant, c'est un abus,
Une erreur!... Il a trop vécu dans le grand monde
Pour me chicaner là-dessus.

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très-fort... Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vue en autrui,
Peut très-bien (sans pédanterie)
Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse
Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit, d'abord, vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse...

(*D'un ton de voix plus bas.*)

Et peut-être moins vertueuse...
Il voit tous vos devoirs, ensuite abandonnés;
Une conduite scandaleuse,
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfans infortunés,
Et n'aperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux et vous, ruinés,

Et du mépris public couverts et consternés.
Voilà, Monsieur, voilà la peinture fidèle
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés.

DES RONAIS, *très-déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matière.
Vous vous êtes donné carrière,
Et monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

M. CLÉNARD, *entendant venir quelqu'un.*

Quelqu'un adresse ici ses pas...
Je vous laisse, Monsieur.

( *Il sort.* )

## SCÈNE IV.

DES RONAIS, *seul et resté immobile.*

Ce tableau-là m'effraie...
(*Après un instant de silence.*)
Je sens bien, au fond de mon cœur,
Que, malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie;
Je suis et confus et surpris,
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse...
J'ai pu céder à la comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris,
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Marianne, que j'adore,

Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment!...
Par bonheur, du moins, elle ignore
Ce passager égarement...
Depuis un mois qu'il dure, il a fait mon tourment.
Ah! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, et la vengent encore.
( *Apercevant Marianne.* )
Mais, c'est elle enfin... La voici.

## SCÈNE V.

### MARIANNE, DES RONAIS.

MARIANNE, *avec un air de surprise.*

COMMENT! c'est vous, Monsieur? quoi! si matin ici?
C'est une chose singulière.

DES RONAIS.

Aussi, Mademoiselle, aussi
Est-ce sur l'ordre exprès de monsieur votre père,
Qui veut qu'avant midi...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci?
Pour la même heure il mande son notaire;
Cela cache quelque mystère.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Si ce mystère-là pouvoit être éclairci,
Comme je le désire;... et si
Ce bon notaire et moi mandés à la même heure,
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci...
Ecoutez-donc...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaîté et vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANNE.

Mon dieu! daignez suspendre...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!...
Laissez-moi me flatter encore
Qu'il va combler mes vœux et mon amour!...
Marianne, je vous adore:
Tous les jours, par degrés, mes feux se sont accrus.
Hier, en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et je sens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus.

MARIANNE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendresse,
Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait.
Tout avec vous, tout de vous m'intéresse;
Sans vous rien n'a pour moi d'attrait,
A rien mon ame n'est sensible...
Mais vous?... Ah! Des Ronais! comment est-il possible
Qu'on ait eu sur vous des soupçons
Que vous pouviez m'être infidèle,
Et sur lesquels mon père appuyoit ses raisons
De différer toujours?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, Mademoiselle,

Eh! mais, sur ma légèreté
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait?

MARIANNE.

Non, je vous rends justice,
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice
Pour mieux colorer ses délais.
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *vivement.*

Oh! oui... Mais revenons, de grâce,
A notre hymen... Si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits;
Si votre père encor veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience,
Avec respect alors élevez votre voix:
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANNE, *d'un ton ferme et tendre.*

Des droits?... A cet égard, perdez toute espérance.
Quoi! des droits contre un père? Eh! peut-on en avoir?..
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence;
Et si j'en avois, loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor, par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect et la reconnoissance.
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien;
Mais n'a-t-il pas les siens et ne vous doit-il rien?

MARIANNE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, Monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colère.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler!... Cruelle! est-ce là de l'amour?
Est-ce là comme j'aime? Ah! votre ame en ce jour,
A votre père en esclave asservie...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Ah! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grâce, expliquez-vous.

MARIANNE.

Si vous saviez, ô ciel!
Quel est, quel fut pour moi son amour paternel...
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait... que je voulois renfermer dans mon ame.
(Non par rapport à moi: vous le verrez assez);
Mais, puisqu'enfin vous me pressez
(*Hésitant.*)
Sur mes prétendus droits, apprenez... Je balance.

DES RONAIS, *très-tendrement.*

Parlez, je vous adore, et vous me connoissez.

MARIANNE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez
Pour vous dire avec confiance,
Que victime par ma naissance
Des préjugés et de l'opinion,
Mon père, malgré sa famille,
Long-temps après fit, pour sa fille,
Du sceau des lois marquer son union.

De son amour pour moi son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Divine Marianne! ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un père aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect et mon feu,
Me touche et vous honore à mes yeux davantage.

MARIANNE, *avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au bout.
Sachez que, pour ce mariage,
De son père cruel il fut déshérité.
Il lui resta pour tous biens son courage,
Qui lui servit. Sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté,
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui causa seule son malheur.
Jugez par là jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance.
Et c'est avec respect, et c'est dans le silence
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un père... à qui je dois une double existence.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Non, je ne fais plus d'instance;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres désirs, d'autres vœux
Que ceux de nous rendre heureux,
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour

Couronner notre constance,
Vos vertus et mon amour.

MARIANNE, *d'un air content.*

Il veut notre bonheur... oui; mais, à notre tour,
Occupons-nous de la manière,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets pour rendre heureux ce digne père,
Sitôt que nous serons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec vivacité.*

Oh! j'espère
Par mes soins, chaque jour, le rajeunir d'un an,
Par des riens qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment.
Par exemple, les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie...
Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts mettre tout en pratique.

MARIANNE, *vivement.*

Il a celui de la musique...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien, il faut tous les hivers
Doubler le nombre, au moins, de nos concerts.

MARIANNE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées.
Les miennes lui sont consacrées
Depuis qu'il ne sort guère, et qu'il ne soupe plus.
Je lui continuerai ces devoirs assidus :
Je lui tiendrai toujours fidèle compagnie;
Mais, sans vous gêner, vous.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Me gêner? Mais, alors,

Je vous promets, pendant sa vie,
De ne jamais souper dehors.

MARIANNE, *avec vivacité et sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres,
Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis?
Surtout ayant grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous que les miens et les vôtres.

DES RONAIS, *avec impétuosité.*

Eh mais! si vous voulez, nous n'en verrons point d'autres,
Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, et vous me suffirez.
Eh! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANNE, *tendant la main à Des Ronais, en voyant paroître M. Dupuis.*

Eh! Des Ronais... Voici mon père de retour.

DES RONAIS, *apercevant le notaire.*

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son notaire?
J'en tire un bon augure.

## SCÈNE VI.

M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS, M. GASPARD.

M. DUPUIS, *d'un air de gaîté, à Marianne et à Des Ronais.*

Ah! bonjour, mes enfans,
Je vais vous parler d'une affaire,
Dont vous serez, tous deux, également contens...
(*A M. Gaspard, en le conduisant au fond du théâtre.*)
Vous, monsieur Gaspard, pour bien faire,

Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours; et, près de mes regîtres,
Sur mon bureau, vous trouverez les titres,
Et les papiers qu'il vous faut, pour pouvoir
Faire notre contrat, et vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

M. GASPARD.

Je le rapporterai, Monsieur, fait et parfait.

M. DUPUIS.

Il vous faut quelque temps pour vous bien mettre au fait.
Je vous joins tout à l'heure.

DES RONAIS, *bas, à Marianne, avec une joie excessive.*

Ah! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

(*M. Gaspard sort.*)

## SCÈNE VII.

### M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *à Des Ronais, d'un air ouvert et gai.*

Eh bien! mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre temps;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma charge, ici, pour le prix
Qu'en sept cent trente je la pris:
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends, et ma reconnoissance...

MARIANNE,

MARIANNE, *aussi très-vivement, à M. Dupuis.*

Ah! mon père!...

DES RONAIS, *à M. Dupuis.*

Ah! monsieur!... Dans mon ravissement!..

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Arrêtez; en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément.
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. Courez donc, au plus vîte,
Faire au ministre, en ce moment,
Mon cher ami, votre remercîment.
Je fis le mien hier. Allez. L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner.
Avec nous revenez dîner;
Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole;
Car par là notre hymen, dont je ne doute plus...
Ah! ma reconnoissance!... Ah! dans l'ivresse folle...
L'ivresse de ma joie... Un désordre confus...
Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... La parole
Me manque... Embrassez-moi.

*(Il embrasse M. Dupuis, et sort.)*

## SCÈNE VIII.

M. DUPUIS, MARIANNE.

M. DUPUIS, *avec un feint étonnement.*

QUELS transports superflus!
Comme pour cette charge il s'enflamme lui-même!

Sa reconnoissance est outrée, et me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANNE.

Lui!... qu'un vil intérêt?... Mon père, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

M. DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh! pour sûr, il est sûr; mais point si prompt.

MARIANNE.

Qu'entends-je?

M. DUPUIS.

L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange:
Je lui cède ma charge, et lui promets ta main...
Ta main, c'est mon projet: ne crains pas que j'en change.
(*D'un ton léger, et en riant.*)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux, vous avez pris le change.

MARIANNE, *avec un trouble marqué.*

Mon père!... Des Ronais...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais;
Je l'aime! de mon cœur il a fait la conquête.
Il m'aime aussi... du moins, j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre et de son ame honnête...

Je répondrois de Des Ronais...
(*Achevant d'un ton badin, et en riant.*)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANNE, *vivement.*

Eh bien! qui vous arrête?

M. DUPUIS, *d'un ton affectueux et tendre.*

Rien. Tu vois qu'aujourd'hui j'assure ton destin.
Ma charge (au prix que je la lui fais prendre)
Est un signe évident; c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre,
Et qui doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre...
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu? de lui donner la main...
(*D'un ton badin et léger.*)
Mais je vis; et je veux attendre, avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris
Plus de maturité, toute sa consistance.
Trop galant, à présent...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Oh! mon père, d'avance,
Je vous préviens qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. Ont-ils quelqu'apparence?

M. DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits...
Mais, non : je te l'épargne : il suffit qu'il se range.
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange;
Et dans ce siècle des bons airs,

Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends, cependant...

MARIANNE, *l'interrompant, avec impatience.*

Eh quoi ! mon père, eh quoi !
Moi, je suis sûre de mon ame;
Des Ronais n'aime rien que moi :
Il m'est fidèle.

M. DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh ! oui... oui-dà ! je me rappelle,
Ma chère enfant, qu'à son âge, autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidèle
A plusieurs femmes à la fois...
(*Voulant sortir.*)
Mais, ce notaire attend.

MARIANNE, *l'arrêtant.*

De grâce !
Un instant..

M. DUPUIS.

Soit, un instant, passe.

MARIANNE, *d'un air pressant.*

Mais, du moins, dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve.
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons ?
N'en faut-il pas donner la preuve ?

M. DUPUIS, *légèrement, et en badinant.*

Oh ! la preuve... nous y voilà.
Eh ! jamais en peut-on donner de tout cela ?
Ce que je sais, c'est qu'une très-bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit que ce galant

Etoit fort aimé d'une dame,
D'un état même très-brillant;
Et, justement, c'est là ce que je blâme :
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement.
Je passerois plutôt un simple amusement;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femm.
( Ainsi qu'on les appelle en ce siècle charmant )
Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

MARIANNE.

Eh! mais, mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh! mais, ma fille...
(*Voulant encore s'en aller.*)
Pensez-y bien... Je vais...

MARIANNE, *l'arrêtant encore.*

Mais, encore un moment.
Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

M. DUPUIS.

Point du tout, par un vain scrupule,
Sottement l'on s'est interdit
De me nommer la dame.

MARIANNE, *presqu'en pleurant.*

Allons, c'est une fable.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux; mais il est vraisemblable.
Ainsi, je dois attendre, et ne rien hasarder...
(*D'un ton affectueux, et avec le plus grand attendrissement.*)
Mais une vérité constante,

Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, et que jamais un père
N'aima sa fille autant que moi...
(*La serrant tendrement entre ses bras.*)
Ma chère enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité toute entière...
(*La voyant toute en pleurs.*)
Retiens les larmes que je voi.
Si tu savois pour toi jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse!...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur; que, malgré moi, j'emploie...

MARIANNE, *l'interrompant, et se retirant en pleurant.*

Mon père, à son retour, quand il va tout savoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, helas! du désespoir.
(*Elle sort.*)

## SCÈNE IX.

M. DUPUIS, *seul, et d'un ton attendri.*

Ah! ce n'est point sans une peine extrême
Que je suspens, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfans, que j'aime!...
(*D'un ton ferme.*)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon système;
Et mon expérience même

M'a trop fait, par malheur, connoître les humains!
(*D'un ton plus vif et plus ferme encore.*)
A cet hymen si je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieillesse,
Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois seul et mourrois de tristesse
De perdre en même temps ma fille et mon ami...
C'est cette juste défiance,
Que je renferme dans mon sein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin...
Et pour donner, en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ses exploits galans j'attaque Des Ronais.
Ce n'est qu'un voile adroit pour couvrir le mystère
Que de mon secret je leur fais...
Mais, finissons avec notre notaire;
Nous songerons au reste après...
D'abord, gagnons du temps. Ma fille et des Ronais
Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plus tôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

M. DUPUIS, *seul, et rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes souhaits;
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la dame inconnue avec mon Des Ronais,
Et mon esprit se lasse en vain et se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits,
Et cette preuve est pourtant nécessaire
Pour obliger nos amans à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner peut-être,
Ou, du moins, me servir dans cette affaire-ci...
Il me suivoit, il devroit être ici...
(*Voyant entrer M. Clénard.*)
Mais, c'est lui que je vois paroître.

## SCÈNE II.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

M. DUPUIS, *d'un air léger.*

Monsieur Clénard, quoi! ne sauriez-vous rien
(Mais parlez-moi du fond de l'ame)
Du commerce galant de cette grande dame

Et du cher Des Ronais, qui s'en cache si bien?

M. CLÉNARD.

Oh! rien sur tout cela; Monsieur, je ne sais rien.

M. DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien!
Vous faites l'ignorant, mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.
Très-impatiemment j'attends sa lettre ici.

M. CLÉNARD, *vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre aussi
Pour que de ces soupçons votre ame soit guérie.
Mais, il est un moyen plus sûr, et que voici.
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévère examen
Par les liens d'un prompt hymen,
Unissez-les.

M. DUPUIS.

Alte-là, je vous prie!
Mon cher Monsieur, laissez-là vos avis...
(*Très-amèrement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis!
Je vois toujours combien, dans le temps où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes;
Même sur ceux qu'on a le mieux servis!

M. CLÉNARD, *d'un air piqué, et vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la vérité.
Après que sur ce point je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,

Croyez-moi sans reconnoissance;
Sur monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,
Etendez votre défiance,
Dont l'excès... Mais, Monsieur, n'imaginez-vous pas...
Quoi! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas?

M. DUPUIS, *reprenant le ton badin et railleur.*

Pas autrement encore, en conscience!
Mais il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai. Par la suite des temps,
Cela viendra. Je n'ai que soixante-douze ans.

## SCÈNE III.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD, UN LAQUAIS, *apportant des lettres.*

LE LAQUAIS, *à M. Dupuis, en lui donnant les lettres.*

Monsieur, voici vos lettres.

M. DUPUIS, *prenant les lettres avec empressement.*

Donne vîte,
Donne, je les attends.

*( Le laquais sort. )*

## SCÈNE IV.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

M. CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, Monsieur, je vous quitte,
Pour vous les laisser lire en pleine liberté.

*( Il sort. )*

## SCÈNE V.

M. DUPUIS, *seul, regardant sortir Clénard, et dans l'étonnement du ton brusque et piqué qu'il a pris.*

Oh! si c'est un fonds d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire...
(*Jetant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.*
Mais, dans mon embarras me voilà rejeté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté...
Voyons donc... Celles-ci sont des lettres d'affaire...
Encore... encor... Je les lirai demain...
( *Il les met à mesure dans sa poche, et s'arrête à une petite lettre, écrite sur du papier à la mode.* )
Peut-être celle-ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main...
(*Jetant un coup-d'œil sur le dessus de cette lettre.*)
Elle vient de Paris; elle n'est point timbrée...
( *La portant à son nez.* )
Que diable! elle est cruellement ambrée!...
( *Mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse, et lisant l'adresse haut.* )
Bon... « A monsieur, monsieur Dupuis... »
( *Il lit bas le dedans de la lettre.* )
Lisons... Je ne sais où j'en suis!
( *Continuant de lire bas, et s'arrêtant par intervalles.* )
C'est un poulet: parbleu! je n'ai plus de maîtresse...

Est-ce que je me tromperois?
Aurois-je donc mal lu l'adresse?
( *Relisant l'adresse de la lettre.* )
Non, « A monsieur Dupuis... chez monsieur Des Ronais... »
( *Otant ses lunettes, et continuant avec la joie la plus marquée.* )
Bon! je n'avois pas lu l'adresse toute entière.
La dame s'est trompée en mettant le dessus.
A présent je n'en doute plus;
Et je vois d'ici la manière
Dont s'est fait cet heureux quiproquo-là!... J'y suis!
En écrivant le dessus de sa lettre,
Bonnement, elle aura cru mettre :
« A monsieur des Ronais, chez... chez monsieur Dupuis... »
( *D'un ton sérieux, en se promenant.* )
J'aurois à me faire un scrupule...
Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet.
( *Gaîment.* )
Mais c'est la leur... Il seroit ridicule
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte...
( *Il reprend ses lunettes, et il lit, en marmotant entre ses dents, et laisse, par intervalles, échapper quelques mots.* )
Relisons, et prenons d'après ceci mon texte.
« Hon... hon... hon... *à votre comtesse...* Hon...
» hon... hon... hon... *c'est jeudi le jour...* Hon...
» hon... hon... *mon cher Des Ronais,* » et cœtera.
C'est un bon rendez-vous, et donné pour jeudi,

A Des Ronais, et par une comtesse,
( *Regardant si la lettre est signée.* )
Qui ne se nomme pas... Mais, à ce ton hardi,
Du très-grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paroît
Etre de la plus haute espèce.
C'est de ces femmes qu'on connoît.
Dans le fond, je sens bien que c'est une misère
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guère
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien... Mais,
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire
Que sur ce point-là Des Ronais
Juge mon courroux fort sincère,
Et là-dessus appuyer mes délais...
( *De l'air le plus malin, et avec la joie la plus vive.* )
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous jeudi!
Ah! quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi!...
( *D'un ton sérieux et ferme.* )
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes...
( *Apercevant sa fille et Des Ronais.* )
Mais, ma fille avec lui paroît.

## SCÈNE VI.

### M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS.

DES RONAIS, *au fond du théâtre, à Marianne.*
Eh! se peut-il que cela soit?

MARIANNE.

Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS.

C'est un fait incompréhensible.

M. DUPUIS, *à part, au bord du théâtre.*

Conservons bien notre sang-froid.

DES RONAIS, *à Marianne, en avançant.*

Mademoiselle, non... non, il n'est pas possible...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon père lui-même.

DES RONAIS, *avec colère.*

Lui demander! le puis-je?... Hélas!
Je crains, dans ma colère extrême...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Parlez-lui; mais modérez-vous.

DES RONAIS, *à M. Dupuis, avec une colère qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper malgré lui.*

Dois-je croire, Monsieur, qu'éprouvant ma constance,
Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen?

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et froid.*

Calmez-vous:
Mon dieu! pourquoi vous mettre en un si grand courroux?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANNE, *vivement.*

Eh! ces doutes, mon père, il les lèvera tous.

Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grâce ;
Il les éclaircira.

M. DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus,
Les choses ont changé de face.

MARIANNE.

J'en étois sûre, et je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidèle.

M. DUPUIS, *ironiquement.*

A présent, c'est sans contredit...
Mais, moi, ma chère demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siècle léger l'on fût amant fidèle?
Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre belle...
(*Se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)
Et cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle :
N'avez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagemens?

M. DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colère, se contenant ensuite, et continuant du ton de l'ironie la plus amère.*

Trahir ?... A vos emportemens,
D'un ton plus doux je vais répondre;
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,

Prendre pour votre hymen tous nos arrangemens...
( *A Marianne, en se retournant vers elle, et très-vivement.* )
Assuré maintenant du cœur constant et tendre
De monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*
C'est encor là quelque détour.

M. DUPUIS.
Que dites-vous tout bas?... Ecoutez donc, mon gendre:
Allons, pour votre hymen, sur le champ prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*
Oui... Monsieur...

M. DUPUIS, *avec malignité.*
Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons... C'est aujourd'hui mardi...
Il nous faut le temps nécessaire.
L'arrangement préliminaire,
Lui seul peut, tout au plus se finir mercredi...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec un air de trouble et d'une vivacité brusque.*
Eh bien! Monsieur, prenons jeudi.

M. DUPUIS, *d'un ton badin.*
Mais, vous êtes un étourdi,
Car jeudi vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*
Affaire?

MARIANNE, *à part, et avec surprise.*
Affaire?

M. DUPUIS, *à Des Ronais.*
Affaire... oui, Monsieur, affaire, oui!...

(*A Marianne.*)

Un engagement, tout contraire,
Que je lui sais, et qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé et inquiet.*

Je n'en ai point d'abord... Mais en est-il qui tiennent...

MARIANNE, *à son père, et interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très-vivement, à M. Dupuis.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, jeudi, tous les jours me conviennent.

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous.
Pour jeudi, je sais mieux vos affaires que vous...
(*Lui montrant la lettre de la comtesse.*)
Regardez... Cette lettre étoit à mon adresse;
Elle est pour vous cependant...
(*D'un ton sérieux et affirmatif.*)
C'est par méprise, sans finesse
Que je l'ai lue, et par pur accident.

MARIANNE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle?

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une comtesse,
Que je ne connois pas, mais que probablement,
Monsieur connois beaucoup... mais excessivement.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Comment?

M. DUPUIS, *à Marianne, en lui montrant Des Ronais.*

Tiens, tiens: vois-tu son trouble?
J'en suis édifié; cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me... trouble... point.

M. DUPUIS, *en riant, à Marianne.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur, tout le confond.

MARIANNE, *du ton de l'incertitude.*

Mais c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment:
Lisons la lettre; et qu'il la désavoue
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Eh bien! Monsieur... Comment!
Vous ne répondez rien?... Ah! Des Ronais!

M. DUPUIS.

Ecoute
Le billet qu'on écrit à cet homme galant.
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vîte il est trop sémillant.

(*Il veut lire.*)

« Ce lundi... »

DES RONAIS, *l'interrompant et le tirant par la manche, en se cachant de Marianne, et voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grâce!...

M. DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas... Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul et moi
Que j'eusse fait cette lecture;
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je vois
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi, je la dois...
(*Se retournant vers sa fille.*)
Lisons donc, pour cela, la lettre de la dame.

(*Il lit.*)

« Ce lundi.

» Comment donc! depuis plus d'un mois vous
» tournez la tête à votre comtesse, et il y a huit
» grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous!
» Voilà une bonne folie! Ceci auroit tout l'air
» d'une rupture, si je voulois y entendre, sur-
» tout depuis la dernière lettre que j'ai reçue de
» vous, et qui étoit si gauche!... Mais, finissons
» ceci: les ruptures m'excèdent; tout cela m'en-
» nuie, et je vous pardonne. »

(*Interrompant sa lecture.*)
Au fond, pourtant, c'est une bonne femme.
Quelle clémence! la belle ame!
(*Il continue de lire.*)

« C'est jeudi le jour de ma loge à l'opéra; venez.
» Je reviens exprès de la campagne, ce jour là,
» pour souper avec vous... Je vous mènerai et
» vous ramènerai. A jeudi, donc; je le veux. En-
» tendez-vous que je le veux? Tâchez de quitter
» vos Dupuis de bonne heure. (*S'interrompant.*)
» Vos Dupuis? (*Il continue de lire.*) Je vous dé-

» fends surtout de me parler de cette petite fille
» (*Il ôte son chapeau à Marianne*), et de m'en
» dire tant de merveilles. Il y a de quoi en périr
» d'ennui ; ou ce qui seroit cent fois pis encore,
» il faudroit en devenir jalouse... A jeudi, mon
» cher Des Ronais. Rancune tenante, au moins! »
(*Il regarde Des Ronais et Marianne tour à tour, et ils restent tous un moment sans parler.*)
Qu'est-ce?... Eh bien! vous voilà tous deux pétrifiés?...
(*A Marianne.*)
Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés...
(*A Des Ronais, en lui remettant la lettre de la comtesse.*)
Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif et des plus instans;
Et pour la faire, moi, je vous donne du temps...
Mais, mais, beaucoup!... un temps considérable!

MARIANNE, *à Des Ronais, du ton du sentiment.*

Quoi! vous me trompiez?... vous! Quoi! vous, Des Ronais, vous?

M. DUPUIS, *d'un ton de gaîté.*

Eh! vraiment, il nous trompoit tous!

DES RONAIS, *d'un air modeste et affligé.*

Eh! Monsieur, est-ce à vous de me trouver coupable?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier.

MARIANNE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez!

M. DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement, à Marianne, en se jetant à ses pieds.*

Non, vis à vis de vous, divine Marianne!
Je suis un criminel qui tombe à vos genoux.
Je mérite votre courroux;
Et moi-même, je me condamne,
Je m'abhorre!... Qui? moi... j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous!... Par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable;
De votre colère équitable
Faites-moi sentir tous les coups,

*(A M. Dupuis, en se relevant.)*

Je ne m'en plaindrai pas... Mais vous, Monsieur, mais vous!
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts à vos yeux seroient moins criminels;
Ils seroient moins irrémissibles.

M. DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, Monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
Que l'on pardonne à l'âge, et qu'il m'a fait commettre.
Vous me justifieriez vous-même, et par la lettre
Dont ici contre moi vous venez d'abuser...

*(M. Dupuis marque de la surprise.)*

Rien n'est plus vrai... Vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, et vous êtes trop sage
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser...
Examinons-le, et voyons ce qu'il prouve.

Voici d'abord ce que j'y trouve.

(*Il lit.*)

« Comment donc! depuis plus d'un mois, vous
» tournez la tête à votre comtesse? »

(*Interrompant sa lecture.*)

« Depuis un mois... » Ce fut au bal de l'Opéra
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais, pesez donc sur le temps qu'elle dure!

(*Lisant.*)

« Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu
» parler de vous... »

(*Interrompant sa lecture.*)

Plus bas.

(*Lisant.*)

« Ceci auroit tout l'air d'une rupture... »

(*Interrompant sa lecture.*)

Oui, l'air d'une rupture!...
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complète, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira.

MARIANNE, *en soupirant et sans le regarder.*

Comment vous croire, vous?

DES RONAIS, *vivement.*

Que vous m'affligeriez
Si vous pensiez qu'en cette aventure fatale
Elle ait, un seul instant, été votre rivale!
Ne l'imaginez pas... vous vous dégraderiez.

M. DUPUIS, *à Marianne, d'un ton railleur et gai.*

Qu'il connoît bien le cœur des femmes!
Il est vif, éloquent... Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes dames.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Infidèle!... eh! voilà le prix...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits,
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette comtesse
Dont il étoit... et dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement, à Marianne.*

Moi, de l'amour pour elle? Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour?... Le plus profond mépris
Est le seul sentiment, oui, le seul, Marianne,
Qu'elle ait excité dans mon cœur!...
Je le prouve encor par sa lettre.

(*Lisant.*)

« Surtout, je vous défends de me parler de Ma-
» rianne... »

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah! tout beau! daignez me permettre...
Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.
« Cette petite fille! »

DES RONAIS, *vivement.*

Eh bien! soit. Oui, Monsieur.
(*Lisant.*)

« Surtout, je vous défends de me parler de cette
» petite fille... (*Il mâchonne les derniers mots à
» Marianne.*) et de m'en dire tant de merveilles. »

(*A Marianne, en interrompant sa lecture.*)

Pendant le peu de temps qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même.
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême,

De nos sentimens les plus doux ;
Du désir vif et du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non son cœur, me paroissoit jaloux
De ces objets toujours présens à ma pensée;
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous;
Et quoiqu'au fond de l'ame elle en fût offensée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

MARIANNE, *s'attendrissant et soupirant.*
Hélas!

M. DUPUIS, *du ton du dépit.*
Quelle foiblesse extrême!
Tu t'attendris?

MARIANNE, *voulant cacher son trouble.*
Moi! je m'attendris, moi?

M. DUPUIS.
Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le voi...
(*Du ton le plus railleur.*)
Pauvre dupe! crois-tu que sans partage il aime?

MARIANNE, *d'un ton tendre, et troublée.*
Mon père! eh! je ne crois rien, moi.

DES RONAIS.
Ah! croyez que vous seule, et toujours adorée,
Vous régnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur, de si peu de durée...
(*A M. Dupuis.*)
Et, pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Marianne... et voyez, d'un côté,
La décence et l'honnêteté,
Le sentiment, une ame... eh! quelle ame adorable!
Sa

Sa tendresse pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre en me rendant coupable;
Et voyez, de l'autre côté...

M. DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus que tout cela!

MARIANNE, *avec vivacité et trouble.*

Mais, non. En vérité,
Je suis bien loin ici de prendre sa défense,
Ni même dans l'aveu de son extravagance
De vous faire observer, au moins, sa bonne-foi...
Non sa légèreté m'offense,
J'y suis sensible, je la voi.
Mais, vous, mon père! hélas! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaisance
Et le respect que je vous doi,
Voulez-vous enfin que je pense...

M. DUPUIS, *l'interrompant avec colère.*

(*A part.*)

Quoi donc! que penses-tu?... J'enrage!

MARIANNE, *avec un peu d'humeur.*

Mais, je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,
Que les torts (trop réels) de monsieur Des Ronais
Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

M. DUPUIS, *toujours avec colère.*

Quels projets?... Ma conduite est toute simple... Eh! mais;
C'est le fait seul qui parle, et que je te présente:
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANNE, *pleurant de dépit.*

Aimer ! c'est bientôt dit;
Aimer !... Que votre ame est contente
D'appuyer sur ce mot... que mon cœur contredit !

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et amer.*

Eh ! oui, flatte-toi donc que cette grande dame
N'a plus aucun droit sur son ame,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,
Et la petite fille ?

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah ! Monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible.

MARIANNE, *à part.*

Eh ! son projet est bien visible.

DES RONAIS, *avec transport.*

Marianne, de mille coups
Je percerois ce cœur s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous.

M. DUPUIS, *très-brusquement.*

Bon ! bon ! discours d'amans !... Ils se ressemblent tous.

MARIANNE, *naïvement et très-vivement.*

Non, ceux-là sont sentis.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, et c'est mon ame
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,
Dans votre cœur graver mon repentir...
Dans le mien le remords s'est déjà fait sentir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris...
Si vous saviez tous le mépris
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,

Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême...
(*Se jetant aux pieds de Marianne.*)
Oui, Marianne, ici je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords et mes craintes,
Vous-même vous me plaindriez.

MARIANNE, *avec émotion et dignité.*
Ecoutez, Des Ronais... Je veux votre parole
De ne revoir jamais la comtesse...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*
Ah! l'honneur,
L'amour font le serment; et si je le viole,
Que je perde à la fois la vie et votre cœur!

MARIANNE, *avec dignité et force.*
Je le reçois, et vous pardonne.

DES RONAIS, *se relevant.*
Trop généreuse amante!

M. DUPUIS, *en fureur, à Marianne.*
Eh! comment donc! comment,
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANNE, *l'interrompant, avec feu.*
Oui, c'est dans ce moment,
Mon père, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement
Que ses remords et sa tendresse,
Où de ce même égarement
Je crois voir et trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...

M. DUPUIS, *l'interrompant, en colère.*
Parbleu! ceci n'est pas mauvais,

Et c'est fort bien prendre la chose!
D'après c'est éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable! En sorte...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Mon père, pardonnez : je sens que je m'emporte;
Mais vous m'aimez, vous voulez mon bonheur :
Moi-même, à nous unir souffrez que je vous porte;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur...
(*Avec dignité et force, en montrant Des Ronais.*)
Des Ronais est rempli d'honneur :
Mon pardon généreux sur l'ame de Monsieur
Doit faire une impression forte;
Et je vous réponds de son cœur.

M. DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution? L'amour qui te transporte?...
C'est une déraison qui me met en fureur...
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de monsieur Des Ronais,
Qu'il sera ton époux... Je veux qu'il le soit; mais,
De sa bonne conduite il me faut d'autres preuves.
Je n'agis point en étourdi...
(*A Des Ronais, du ton le plus ironique, mêlé d'amertume et de colère.*)
Non, Monsieur, non, ce n'est point encor pour jeudi.

DES RONAIS.

Daignez m'écouter...
(*M. Dupuis sort, sans vouloir l'entendre davantage.*)

## SCÈNE VII.

MARIANNE *dans le plus grand abattement*,
DES RONAIS.

DES RONAIS.

Il nous quitte...
(*Se jetant aux pieds de Marianne.*)
Ah! Marianne, à vos genoux
Souffrez que je me précipite!
Mon cœur reconnoissant...

MARIANNE, *d'un ton triste et tendre, en le relevant.*

Arrêtez; levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez ici: ne suivez point mes pas.
(*Elle veut s'en aller.*)

DES RONAIS, *hors de lui-même, et l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées...
O ciel! quoi! mon pardon, hélas!

MARIANNE, *l'interrompant, avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné... je ne m'en repens pas;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude...
(*D'un ton entrecoupé, et retenant ses larmes.*)
Mais mon esprit de son étonnement
N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait désirer un moment
De repos et de solitude.
Laissez-moi donc, de grâce!
(*Elle fait encore quelques pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah! que du moins
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause!

MARIANNE, *sentant couler ses larmes.*

Non, demeurez... Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte et de justes alarmes...
(*Les larmes la gagnent; et elle fait, de nouveau, deux ou trois pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *voulant la suivre.*

Non, non, je dois vous suivre; et sur vos feux trahis...

MARIANNE, *l'interrompant, d'un ton entrecoupé, et pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes...
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis.

(*Marianne sort.*)

## SCÈNE VIII.

DES RONAIS, *seul, d'un air triste.*

Pour obtenir ma grâce entière,
Et rendre en même temps le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumière
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris.
(*Il sort par le côté du théâtre opposé à celui par lequel Marianne est sortie.*)

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

DES RONAIS, *seul, et tenant une lettre ouverte.*

Marianne est plus calme, enfin; et je respire...
Mais, pour satisfaire, en ce jour,
Ma délicatesse et l'amour,
Je veux encore ici lui lire
Ce billet, que je viens d'écrire
À la comtesse... À sa campagne, après,
Je le lui fais rendre par un exprès.
Déjà, pour y voler, comme je le désire,
La Brie est à cheval, et m'attend pour partir...
Le style seul du billet doit suffire
Pour dissiper et pour détruire
(*Apercevant Marianne.*)
Jusqu'au moindre soupçon... Mais, je la vois sortir.

### SCÈNE II.

MARIANNE, DES RONAIS.

DES RONAIS, *montrant le billet à Marianne.*
Marianne, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grâce, vous daigniez jeter ici les yeux

Sur ce billet, qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux.

MARIANNE, *souriant, et prenant le billet.*

Donnez. Voyons-en la tournure.
*(Jetant un coup d'œil rapide sur le billet.)*
*(Lui montrant un mot qu'elle désapprouve dans le billet.)*
La lettre est froide; elle est bien... Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure;
Ce mot seroit trop cruel.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Quoi! c'est vous,
C'est vous dont l'ame généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse
Qui m'attira votre courroux?
L'expression n'est pas trop dure...
*(Lui faisant relire bas l'endroit qu'elle veut qu'il adoucisse.)*
Quoi! trouvez-vous que ce soit une injure?
Ne sentez-vous pas bien qu'il faut...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais; il faut être juste, ou, plutôt,
Il faut aller plus loin en affaire semblable.
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Epargner la moins respectable,
Sur elle ménager son style et ses discours,
Ne pas même laisser échapper un murmure...

Changez donc... Mais, laissons toute cette écriture...
(*Déchirant le billet.*)
Je suis contente; et tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Que je me sens humilié!
O ciel! combien tout ceci me condamne!
Ce pardon généreux, ces nobles sentimens
Ont, pour jamais, charmante Marianne,
Posé le terme à mes égaremens...
(*Voulant se jeter à ses pieds.*)
Je le jure à vos pieds.

MARIANNE, *l'empêchant de se jeter à genoux.*

Tout est dit, et j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent...
Mais, avec votre père il nous faut, à présent,
L'explication la plus prompte.

MARIANNE, *en soupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage...
Je vais lui parler seul, d'abord; car, sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur
Qui persuade et dont je sens la flamme,

De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANNE, *voyant paroître son père dans le fond.*

Plongé dans la rêverie,
Il vient... Mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Je cours donner un contre ordre à La Brie;
Et, dans l'instant, je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats....
Vous, cependant, ne vous éloignez pas...
(*Lui montrant une pièce voisine.*)
Ecoutez tout de cette galerie;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.
(*Marianne sort d'un côté, et Des Ronais sort d'un autre.*)

## SCÈNE III.

M. DUPUIS, *seul, et rêveur.*

Rien ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer!
Voir, d'un côté, Mariane qui pleure;
De l'autre, son amant triste et désespéré,
Prêt à faire éclater d'un dépit concentré...
Mais, que leur vain chagrin augmente ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe:
Non, ils ne se marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme

Que je me suis prescrit, et que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi; je demeurerai ferme...
Marianne me quitte et vient de me presser.
Des Ronais va venir... S'il veut recommencer,
Je leur dirai tout net ma façon de penser,
Et les suites qu'elle renferme...
(*Apercevant Des Ronais.*)
Mais, le voici.
(*Des Ronais paroît. Ils se saluent; et ils sont un instant sans se parler, et à se regarder.*)

## SCÈNE IV.

### M. DUPUIS, DES RONAIS.

DES RONAIS, *d'un air doux et affectueux.*
Monsieur, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourmens ayez quelque pitié...
Ah! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine et dans la douleur,
Quand, dans vos mains, vous tenez mon bonheur?

M. DUPUIS, *d'un air railleur, et de gaîté affectée.*
Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur,
Adoré par une comtesse;
Sans ce que j'ignore, d'ailleurs...
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs:
L'hymen les faneroit au printemps de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage
Passant le but, le manque... Il ne me touche plus...
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus,
Ou bien je prends tout ce langage
Et vos délais pour des refus.

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux et impatient.*

A des réponses sérieuses
Croirez-vous gagner?... En ce cas,
Vous vous tromperiez fort.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses...
Dans mon esprit c'est un point arrêté :
Je veux percer l'obscurité
De ce mystère qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, et l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause.
Plus de détours, Monsieur, et j'ose
En appeler à votre probité.

M. DUPUIS, *avec la dernière impatience.*

Eh bien! vous saurez donc la chose.
Aussi bien suis-je las d'être persécuté...
De mes délais apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté...
(*Hésitant, et avec un peu de honte.*)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
(Quoique très-vrai, pourtant,) et qui n'est point si rare ;
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami.

C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi;
Surtout, dans le siècle où nous sommes...
C'est en partant d'après ce principe ennemi
Que j'entends, que je veux que votre mariage...
(*Il dit les deux derniers vers avec peine et d'un ton entrecoupé et attendri.*)
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

## SCÈNE V.

M. DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

MARIANNE, *très-tendrement, à M. Dupuis.*

Qu'ai-je entendu mon père? Eh! quelle affreuse image!...
Survivrai-je à ce coup du sort?..
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur dans votre mort?
Ah! parlez: quel sujet contre moi vous anime?
Qu'ai-je fait pour perdre à la fois
Votre tendresse et votre estime?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Son estime?... Hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain.
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;

Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain...
Pour gagner son estime il n'est aucun chemin.

M. DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfans, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux...

(*Reprenant un ton ferme et décidé.*)

Mais, puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime,
Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer?

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Nous, mon père? et cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant, à M. Dupuis.*

Ce doute injurieux...

M. DUPUIS, *les interrompant tous les deux vivement.*

Eh! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi?
J'étois né confiant, mais je cessai de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, et qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espèce;
Indifférens, amis, parens, femme, maîtresse:
Tous ceux que j'ai servis... Je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est partout qu'apparence traîtresse:
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;
Mais ce sont faux dehors... Tout dans l'homme est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh mais! Monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison?

M. DUPUIS, *vivement.*

Non, Monsieur, elle existe, et, bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre;
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre.
J'y crois... Sans doute, il est des hommes vertueux;
Mais comment les connoître? A quel signe se rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONAIS, *vivement aussi.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentimens tout a dû vous instruire.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Oui, mon père... Eh! comment pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous?

M. DUPUIS, *tendrement et avec le dernier pathétique, à Marianne.*

Je sais vos sentimens, et je les connois tous...
(*A Des Ronais.*)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié sincère...
Mais l'avenir peut tout changer...
Plus votre tendresse m'est chère,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur

De cette amitié si chérie...

*(Leur prenant la main tour à tour, et la leur serrant en pleurant.)*

Mes seuls, mes vrais amis, hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés...
Je crains...( eh! cette crainte est loin d'être guérie)
Que vous n'abandonniez un père en ses vieux jours...
Ah! refuseriez-vous à mon ame attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANNE, *très-vivement et très-tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité, à M. Dupuis.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable.
Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis et même table;
Mêmes amis et mêmes liaisons.

M. DUPUIS, *très-vivement.*

Eh! que dites-vous là, tous deux?... Eh! quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!
L'on sent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vu...

*(A Des Ronais.)* *(A Marianne.)*

Quand vous, Des Ronais... vous, ma fille,
Vous serez occupés, d'abord, de votre amour,
Qu'après cela viendront les soins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaisirs succédant tour à tour,
Vous recevrez chez vous et la ville et la cour;
Que, pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos momens seront comptés,
Qu'ensuite, enfin, des deux côtés,

Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés?...
L'amitié des enfans passe alors comme un songe,
C'est dans le tourbillon où le monde les plonge;
Hélas! c'est dans ces temps de travers et d'écart,
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard.

MARIANNE.

Eh! mon père...

M. DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! ma fille, on ne voit dans le monde
Que des pères abandonnés
A leur solitude profonde,
Par des enfans, souvent qui les ont ruinés...
Mais en voit-on d'assez bien nés
Pour oser, en public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés?...
Ils leur feront, et par cérémonie,
Une visite ou deux par mois,
Seront distraits, rêveurs, immobiles et froids:
Dans un fauteuil viendront s'étendre;
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront après avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS, *très-tendrement.*

De grâce! écoutez-moi, mon père!...
Souffrez que je vous puisse appeler de ce nom.

M. DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! je le suis... Crains-tu que je te dise non
A cette expression si chère?...
Mon cher fils! oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon père! eh! bien! mon père!
Vous pour qui je me sens, en effet, pénétré
D'une tendresse vive et vraiment filiale,
Je ne dispute plus; eh bien! qu'à votre gré
J'aie ou tort ou raison, la chose m'est égale...
Par les plus forts raisonnemens,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre,
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchemens...
Non, vous n'êtes point insensible:
Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très-respectable ami, qu'il est presqu'impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux momens...
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amans,
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentimens,
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans...
C'est votre cœur, lui seul, lui seul que je réclame...
Vous vous attendrissez, mon père!... A vos genoux
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

M. DUPUIS, *très-attendri et très-ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils... Mais plus tu m'aimes,
Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vide affreux et quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,

(D'ailleurs, privé de tout) la perte de ton cœur!...
*(Montrant Marianne.)*
Ou la perte de sa tendresse...
Et c'est avec chagrin et c'est avec douleur,
Que je vous dis que, soit ou raison ou foiblesse,
*(D'une voix entrecoupée et presqu'en pleurant.)*
Je pense comme auparavant...
Non, quelque désir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *se relevant avec emportement.*

Eh bien! Monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;
Que l'on ne peut, d'ailleurs, convaincre votre esprit,
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond nous croit sans ame et sans reconnoissance;
Enfin, que vous nous méprisez...
Car c'est là du mépris... Croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés?
En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
Votre charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;
Votre charge, qu'à tort ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime et de votre amitié...
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou, plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait...

Sans notre hymen, de quel droit, en effet,
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous recevoir un bienfait?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous, enfin, que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur
Celui qui de mes maux est et veut être auteur?

M. DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur!... Monsieur! mon amitié vous passe
Pour ce moment, encore...

MARIANNE, *l'interrompant, à Des Ronais, très-vivement.*

Ah! Des Ronais, de grâce!
Modérez-vous, et m'écoutez.

DES RONAIS, *très-impétueusement.*

Non, Mademoiselle, arrêtez!....
Je ne veux prendre ici conseil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour.
(*A M. Dupuis, d'un air troublé et d'une fureur à ne plus se connoître.*)
Monsieur, Marianne, est en âge,
Et peut, suivant et les lois et l'usage,
Disposer de sa main... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, et j'y joins tout mon bien.

MARIANNE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais!

M. DUPUIS, *avec surprise et colère, à Des Ronais.*

Que viens-je d'entendre ?

Comment, Monsieur, vous entreprendriez...

DES RONAIS *l'interrompant avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre...
Après nous être ainsi, malgré vous, mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime et votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif et tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié...
Notre ame à votre cœur saura se faire entendre.
C'est par nos sentimens que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,
A gémir sur vos injustices;
Et cette fille tendre et moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés, que nous prolongerons.

M. DUPUIS, *à part, et dans le dernier trouble.*

Où suis-je ?

MARIANNE, *avec vivacité.*

O ciel! je ne suis point complice
De sa folle témérité...
(*A Des Ronais.*)
Des Ronais! quoi! faut-il que pour vous j'en rougisse...
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur et le supplice
D'un père généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice.
De toute sa félicité?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Quoi! vous m'aimez, et votre cruauté...

MARIANNE, *l'interrompant.*

*(Montrant M. Dupuis.)*

Je vous aime, il est vrai; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité...
Entre mon père et vous tout mon cœur se partage,
Et quelque soit mon désespoir...
*(Vivement à M. Dupuis.)*
Je vous dois tout, mon père, et ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir...
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie et mon amour lui-même,
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

M. DUPUIS, *à part, et très-attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes...
*(A Marianne.)*
Ma chère enfant!

*(Il la serre entre ses bras.)*

DES RONAIS, *à Marianne.*

Ah! contre nous
C'est donner de nouvelles armes.
Marianne, que faites-vous?

MARIANNE, *vivement.*

Mon devoir... Mais, Monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre père un jour,

Je vous remets la foi que vous m'avez jurée...
*(En pleurant.)*
De douleur j'en suis pénétrée...
J'en mourrai... mais je vous la rends...
*(Reprenant d'un ton très-ferme.)*
Vous ne devez, dans tous nos différends,
A mon père aucun sacrifice ;
Mais, moi !... s'il en étoit encore de plus grands,
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah ! cruelle !

M. DUPUIS, *en sanglotant, à Marianne.*

Ah ! ma fille !

MARIANNE.

Eh ! n'appréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte
Pour vous livrer, après, tous les jours des combats
Et disputer sur votre crainte...
Non, non, je m'interdis le reproche et la plainte ;
Je me contenterai de soupirer tout bas...
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître ;
Et, dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfans diroient en pareil cas,
Que je vais, pour toujours, m'enfermer dans un cloître.
Non, je vous consacre mes jours,
Mon père ; ils sont à vous... Je vous les dois, mon père ;
Puissent-ils vous servir plus que je ne l'espère,
Et puisse m'a douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sincères,
Vous être de quelque secours !

M. DUPUIS, *à part, avec violence et attendrissement.*
Hélas! mon cœur se brise!... Ah! mon ame s'égare
Dans ses différens mouvemens...
(*A Marianne en pleurant.*)
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentimens,
Aux traits d'une amitié si naïve et si rare.

MARIANNE.
Mon père!..

M. DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*
Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle,
Et qui, pourtant au fond, n'est que la vérité;
Mais je cède aux transports dont je suis agité.
Je ne veux point laisser à ma raison fidèle
Le temps de refroidir ma sensibilité...
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse...
(*Montrant Des Ronais.*)
Aujourd'hui donne-lui la main...
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grâce...
Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne passe)
Je me regarderois comme un père inhumain,
Si, plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je persistois encor dans mes refus,
Et si je combattois cette impression forte
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANNE, *très-vivement.*
Mon père, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment;
Et

Et je refuserois votre consentement,
Si d'amitié pour vous mon ame pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force et sur la durée
D'un aussi saint attachement.

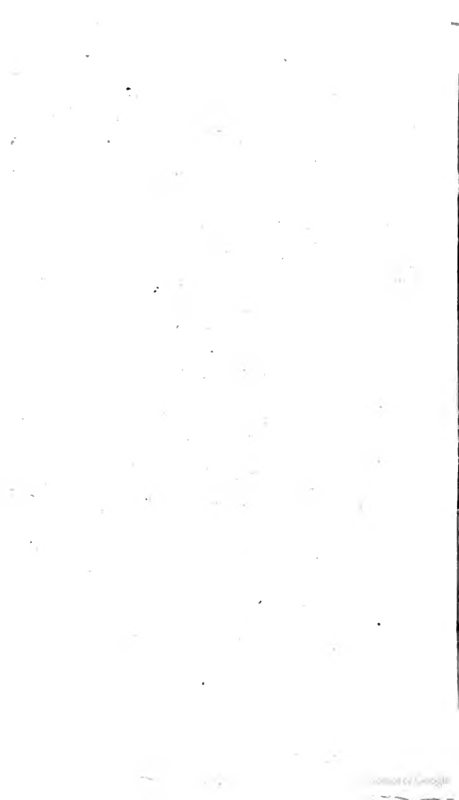
DES RONAIS, *de l'air le plus passionné, à M. Dupuis.*

Et vous, mon père, aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir si je vous abandonne...
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé...
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi...
Le notaire ici va se rendre...
Souviens-toi, Des Ronais, de cette scène tendre:
Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

FIN DE DUPUIS ET DES RONAIS.



LA

# PARTIE DE CHASSE
# DE HENRI IV,

COMÉDIE,

PAR COLLÉ,

Représentée, pour la première fois, le 16 novembre 1774.

## PERSONNAGES.

HENRI IV, roi de France.
LE DUC DE SULLI, premier ministre.
LE DUC DE BELLEGARDE, grand écuyer.
LE MARQUIS DE CONCHINI, favori de la reine.
LE MARQUIS DE PRASLIN, capitaine des gardes.
SAINT-JEAN, } officiers des chasses de la forêt
LA BRISÉE, } de Fontainebleau.
Différens SEIGNEURS de la cour, } personnages
Deux GARDES DU CORPS, } muets.
MICHEL RICHARD, surnommé MICHAU, meûnier à Lieursain.
RICHARD, fils de Michau, et amoureux d'Agathe.
MARGOT, femme de Michau.
CATAU, fille de Michau, et amoureuse de Lucas.
LUCAS, paysan de Lieursain, et amoureux de Catau.
AGATHE, paysanne de Lieursain, et amoureuse de Richard.
UN BUCHERON.
DEUX BRACONNIERS.
UN GARDE-CHASSE, demeurant à Lieursain.

La scène est, au premier acte, à Fontainebleau, dans la galerie des réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi; au second acte, dans la forêt de Sénart; et au troisième acte, dans la maison de Michau, au village de Lieursain.

LA

# PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *tous deux en uniforme de chasse.*

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air triste.*

Nous voici donc, depuis quatre jours, à Fontainebleau, et nous allons partir, dans deux heures, pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher duc de Bellegarde! le fat!... (*Haut.*) Oui, mon très-cher marquis de Conchini, nous

allons aujourd'hui prendre un cerf... peut-être deux... et, au retour, nous soupons avec le roi (car il vous a nommé aussi, vous, Monsieur...) (*D'un air mystérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Pour moi, cela me contrarie un peu; mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très-grande dame, qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je vous en livre autant; et cette chasse et ce souper, surtout, que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, M. de Conchini?... Eh! mon dieu, oui, je sais bien, et vous me dîtes encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... (*D'un ton plus sérieux.*) Mais mon très-cher Monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes grâces du roi pour que ce contre-temps-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

D'accord, monsieur le Duc, et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre cette grande affaire que vous savez...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! Monsieur, il

faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après, on leur donne son temps s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Je conviens de tout cela ; mais c'est que vous ignorez que dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabrici, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses là; et ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier, dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous?... Je ne conçois rien à cela. Comment! eh! à quoi en étiez-vous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

J'en étois... j'en étois à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien? Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien; ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh mais! cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est point une fable, vous dis-je : d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabrici; elle adore M. Ri-

chard, le fils d'un meûnier qui est de son village, qui est de Lieursain.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursain? l'héritier présomptif d'un meûnier? Voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ne pensez pas rire, monsieur le duc, ils ont été insurmontables, du moins, pour moi. C'est que c'est une vertu! c'étoient des fureurs!... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien!... Continuez, Monsieur; vous rendez, de plus en plus, votre petit roman fort vraisemblable; car enfin, rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer, surtout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Oh! parbleu! elle ne jouoit pas: elle y alloit bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon, cela étoit sérieux? Mais c'est du vrai tragique, en ce cas là!

LE MARQUIS DE CONCHINI, *sans l'écouter, et après avoir révé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf, à vous autres, et de pousser jusqu'à Paris, moi, si le rendez-vous de

la chasse étoit de ce côté-là. ( *Voyant paroître deux officiers des chasses.*) Eh! parbleu! j'aperçois là-dedans deux officiers des chasses. Permettez-vous que je sache d'eux?... ( *Appelant les deux officiers.* ) Messieurs, messieurs, un mot, s'il vous plaît.

## SCÈNE II.

### LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, DEUX OFFICIERS DES CHASSES.

LES OFFICIERS DES CHASSES, *ensemble, au marquis.*

Que souhaitez-vous, monsieur le Marquis?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Dites-moi un peu, Messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui?

PREMIER OFFICIER DES CHASSES.

Monsieur le Marquis, c'est au carrefour de Chailli.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! où est ce carrefour-là.

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES.

Eh! mais, Monsieur le marquis, c'est à près de trois lieues d'ici, en tirant droit vers Paris; et par le rapport que nous avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des halliers, il vous fera faire du chemin. Il a les pinces et les os gros, il est fort bas jointé; et par les fumées, a-t-il dit, qu'il a vues dans les gui-

gnages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est, à coup sûr, par le pied.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, *au marquis.*

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix-cors. Oh! il vous conduira loin! Que sait-on? peut-être jusqu'à Rosni. (*D'une voix basse et d'un air de mystère, au duc de Bellegarde.*) Où l'on dit que M. de Sulli est exilé d'hier au soir.

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES, *d'un air important.*

Non, il n'est parti que de ce matin. (*Au duc.*) La nouvelle est-elle vraie, monsieur le Duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh! fi donc! eh! non, Messieurs, il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux officiers des chasses.*

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son exil, il ne continueroit pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

DEUXIÈME OFFICIER DES CHASSES, *au marquis.*

Cela est vrai, car tout récemment encore il vient de nous supprimer de nos droits; et sûrement c'est pour en profiter lui-même. Je suis bien certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchemens-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton à en imposer.*

Doucement, Messieurs, doucement; parlez avec

plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *aux deux officiers.*

Messieurs, monsieur le duc de Bellegarde a raison; il ne faut jamais dire du mal des gens en place... (*A part.*) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE, *aux officiers.*

Allons, allons, Messieurs, laissez-nous.

(*Les deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.*)

## SCÈNE III.

### LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *vivement.*

Eh bien! monsieur le Duc, vous voyez, par ce bruit général de l'exil de M. de Sulli, la preuve du désir que l'on en a? Ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir, et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son M. de Rosni, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien! tenez, je serois fâché qu'il le fût: au vrai, j'en serois fâché, car j'aime la personne de M. de Sulli, moi; mais cependant on ne sauroit s'empêcher de désirer un peu qu'il ne soit plus en place: car, dès qu'on demande la moindre grâce, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur

inflexible de ce cher homme-là, et cela est excédant.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Sans doute, et c'est ce caractère intraitable et qui ne se plie point, qui auroit dû vous engager, monsieur le Duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée. Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer, d'abord, que pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme seroit bientôt culbuté; je vois cela clairement. La signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là; c'est elle qui a tout conduit. C'est un génie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Oh! elle est admirable! Indépendamment des écrits satiriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la cour contre M. de Rosni, (et que je crois même qu'elle a fait composer) c'est encore par ses soins, et d'après ses recherches, que le public a été inondé de mémoires véridiques et sanglans, qui dévoilent toutes les malversations de M. de Sulli, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels. Ensuite, je sais qu'elle a fait passer jusqu'au roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d'un miracle je le défie de s'en tirer.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Monsieur, Monsieur, je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du roi, et dans l'inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Eh! monsieur le Duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conservé d'amitié pour M. de Sulli, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait. ( *Conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de la voix.* ) Nous avons porté hier le dernier coup. C'est un écrit de M. de Rosni lui-même... c'est un billet de lui, que nous avons tourné contre lui, et cela pourtant sans malignité. Après l'avoir lu, le roi, dans la dernière colère, le lui renvoya sur le champ par la Varenne, qui vint me le dire, et qui, sur quelques mots échappés à sa majesté, a semé ici le bruit de son exil, qui s'est répandu, comme vous l'avez vu. Ah! monsieur le Duc! si vous aviez voulu nous aider...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant légèrement.*

Vous aider, moi? J'en suis bien éloigné, M. de Conchini, assurément; et comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié dont je ne saurois me débarrasser. Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue; j'y suis si gauche, que j'aime cent fois

mieux me trouver à une surprise de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *souriant.*

Monsieur le Duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre, dans ce moment-ci, ne m'échappe pas; et voici en quoi elle consiste: vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux, et, au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs...

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, Monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, monsieur le Duc; je vois à présent ce que je puis, et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres seigneurs français, vous fait regarder une intrigue, même la plus juste, comme un mal : moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que M. de Rosni cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci, notre intention est bonne; nous ne voulons que le bien du Français, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sais bien que c'est là votre but. (*Voyant*

*paroître le roi avec le duc de Sulli.*) Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *bas, au duc de Bellegarde.*

M. de Sulli l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid; ils sont toujours mal ensemble: cela est excellent.

## SCÈNE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse;* LE DUC DE SULLI, *en habit ordinaire;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES, *qui se tiennent à la porte de l'antichambre du roi;* SUITE DES COURTISANS.

HENRI, *au duc de Bellegarde, en s'avançant avec le duc de Sulli, auquel il marque avoir envie de parler d'abord.*

Bonjour, mon cher Bellegarde... (*Au marquis.*) Bonjour, M. de Conchini... (*A Sulli.*) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyois, M. de Sulli... (*Au duc de Bellegarde et au marquis de Conchini.*) Notre rendez-vous n'est qu'à midi.... Messieurs, nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi! Sire, votre Majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour sa chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui, l'on ne pouvoit pas désirer une plus belle journée pour cette saison-ci... pour l'automne.

LE DUC DE SULLI.

Avant son départ, votre Majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid et géné.*

Non, Monsieur. Il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... A moins que, vous-même, vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

LE DUC DE SULLI.

Non, Sire, je ne crois pas avoir rien oublié... (*Après avoir un peu rêvé.*) Ah! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon. Je vais de ce pas chez lui pour...

HENRI, *l'interrompant, d'un air d'impatience.*

Vous n'aurez pas le temps de finir avec Crillon, Monsieur, il vient à la chasse avec moi... Mais n'auriez-vous rien à me dire (*De l'air de l'embarras.*) qui vous regardât, vous, Monsieur?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment?... Cela ne vous gêne-t-il point, Monsieur?

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant profondément.*

Moi, Sire?... Ma vie et mon temps ont toujours appartenu à votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, *l'interrompant, d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfans; j'en meurs d'envie!... Attendez-moi ici même, dans

cette galerie... ( *D'un air contraint.* ) Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... (*Au duc de Bellegarde.*) Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi. Vous n'entrerez pas chez la reine; il est de trop bonne heure : il ne fera pas encore grand jour; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

( *Le roi sort, suivi de M. de Bellegarde et d'une partie des courtisans ; les autres restent dans le fond avec les deux gardes-chasses.* )

## SCÈNE V.

### LE DUC DE SULLI, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

FAISONS parler M. de Sulli... Il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi, ce soir, tels qu'il me les aura tenus... (*Au duc.*) Vous me voyez, monsieur le Duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui, depuis quelques temps... Je le désire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLI, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, M. de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Ah! Monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! L'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque je craindrois que...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier.*

Oui ; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, Monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *très-vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre ; qui se souvient que, dans les premiers temps, vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés ; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! Monsieur, de grâce, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *continuant.*

Je n'en dis point trop, Monsieur, et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié, au-dedans, avec tous les grands de son Etat, desquels il a été obligé de racheter son royaume pièce à pièce... qu'au dehors, vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine Elisabeth vous donna à Londres...

LE DUC DE SULLI, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive dieu! Monsieur, encore une fois, finissons!... Toutes ces louanges si sincères ne me tour-

neront point la tête, je vous en préviens. Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, monsieur le Duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connoissant aussi bien votre ame, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLI, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, M. de Conchini, avec un homme moins franc que vous ne l'êtes, et qui n'auroit pas le cœur sur les lèvres, comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la question que vous me faites là seroit tout à fait insidieuse, et qu'il me seroit également dangereux d'y répondre ou de me taire; mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué et qui...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant aussi.*

Oh! je le sais bien, M. de Conchini : aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardois le silence dans ce cas-là, ce silence pourroit être interprété au roi (par tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle, et que, si je parlois

au contraire, ou que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j'offenserois injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Oui, j'entends très-bien...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Cependant, Monsieur, malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, mal intentionné, et qui viendroit pour sonder mes sentimens sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, M. de Conchini, ce que je dirois à mon meilleur ami: c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que, quand j'entendrois de la bouche même de sa majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas, et j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air d'embarras.*

Ah! Monsieur... oui... Mais gardez-vous bien de vous livrer à cette confiance aveugle... et voyez...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant d'un air fier et avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien et je ne veux rien voir que cela, Monsieur. Ce sont les purs sentimens de mon ame, et que vous pouvez rendre à sa majesté dans les mêmes termes... C'est ce que je n'attends pas de vous, cependant, Monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré....

LE MARQUIS DE CONCHINI, *troublé.*

Comment, Monsieur, moi?... Pourriez-vous me croire capable?... (*Voyant reparoître le roi.*) Mais, voici le roi de retour.

(*Le roi s'arrête à la porte de la galerie avec le duc de Bellegarde, le marquis de Praslin, les deux officiers des chasses, et quelques autres personnages muets. Le duc de Sulli et le marquis de Conchini vont au-devant du roi, et Conchini passe dans l'antichambre, où il reste en vue avec les autres courtisans, qui marquent, pendant toute la scène suivante, leur inquiète curiosité sur l'événement de l'entretien du roi avec Sulli.*)

## SCÈNE VI.

HENRI, LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, LE MARQUIS DE PRASLIN, LES OFFICIERS DES CHASSES, PLUSIEURS COURTISANS.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.*

Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, La Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorenci, tenez-vous quelques momens dans cette pièce-ci, je vous prie. Nous partirons après pour la chasse. Mais j'ai à parler auparavant en particulier à monsieur de Sulli... (*Au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à

cette porte deux de mes gardes en sentinelle avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie.... N'en faites pourtant pas fermer les portes. Je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie; mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre... (*M. de Praslin pose lui-même les sentinelles. Henri, prenant M. de Sulli par la main, l'amène, sans rien dire, jusqu'au bord des rampes, quitte sa main, le regarde, et reste un moment sans parler* ) Eh bien! Monsieur, la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines, le froid que je vous marque et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre, vous vous accommodez donc de tout cela, Monsieur? vous n'êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLI, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre prince que Henri, je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec votre Majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentimens... oserois-je dire, votre amitié et mon innocence? Tout cela me rassure; je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproches à se faire; mais, cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DE SULLI, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, Sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie... Parler le premier à votre Majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été, en quelque façon, leur donner du crédit, et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations auxquelles vous-même ne croyez pas, Sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh! mais, mais...

LE DUC DE SULLI, *avec force.*

Non, Sire, vous n'y croyez pas... Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance... (*Tirant de sa poche un papier.*) C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Varenne. Quatre mots que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que votre Majesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'y donne. (*Il donne au roi ce papier.*)

HENRI, *regardant le papier.*

Je tombe de mon haut!... (*Prenant la main du duc de Sulli.*) Ah! M. de Rosni, comme ils m'ont trompé, les cruelles gens!

LE DUC DE SULLI.

Quant aux satires, et surtout, Sire, au libelle fait par Juvigny, avec tant de force, de style et

d'éloquence, et que j'ai lu, tout aussi bien que votre Majesté...

HENRI, *l'interrompant avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosni, et vous n'êtes pas venu tout de suite, pour vous expliquer avec moi?...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant.*

Non, Sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si votre Majesté m'en eût parlé la première, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ventre-saingris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout... à tout, et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLI, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, Sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification, et la voici... Depuis trente-trois ans je vous sers; j'ose vous dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour votre Majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter. Ils se réunissent, l'un et l'autre, à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir... Ce sont là mes vrais sentimens... Pour vous persuader, au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles

belles que des possibilités purement chimériques... Eh! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand! De me mettre votre couronne sur la tête? Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible. De la faire passer à quelqu'autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangère? ah! mon prince! ah! mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels Etats peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosni! mon cher Rosni!

LE DUC DE SULLI, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître, vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez... oui, Sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité... ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, Sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Point de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étoient-ce de légères inquiétudes, et si foibles encore qu'elles n'avoient aucune tenue... Eh! tiens, mon cher Rosni, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse jamais eu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions vécu tous les deux dans un autre temps: mais dans ce siècle affreux, dans ce siècle

de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avois traités comme mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, M. de Rosni, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut point d'élévation et vous et votre maison. Je veux que...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, Sire! Vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin, il faut y mettre des bornes. Vos malheurs et les plus noires ingratitudes ont dû nourrir et étendre vos défiances; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi : je le mérite. Mais que votre Majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer. Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de grâces qui puissent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulois le tenter. Ces grâces là, Sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLI, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! Sire! plût à Dieu que cela fût vrai!... Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies, travaillées de main de courtisan.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Eh! mais, elles n'en auroient produit aucuns, si, depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah! Rosni! cela n'est pas bien à vous! Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein: projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi!... Les larmes m'en viennent aux yeux. Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLI, *du ton le plus attendri.*

Ah! mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment m'éclairent à présent sur ma faute. Oui, Sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de...

HENRI, *l'interrompant avec la plus grande vivacité.*

Oui, Monsieur!... et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort, si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espèce de brouillerie.... Que cela n'arrive donc plus... Je ne veux pas que nos petits dépits durent

plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosni?

LE DUC DE SULLI, *avec passion.*

Oh! je les préviendrai dès leur naissance. Ah! Sire! ah! mon ami! pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot... qui vient de m'échapper.

HENRI, *avec la dernière vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosni! ton ami! Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, auparavant de passer chez la reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosni, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jeté les bras au col, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLI, *dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.*

Ah! Sire! ce dernier trait... Ah! permettez qu'avec les larmes de la joie et de la plus tendre sensibilité, je me précipite à vos pieds pour vous remercier... ( *Il se jette aux pieds du roi.* )

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc là, Rosni?... Relevez-vous donc... Prenez donc, prenez donc garde. Ces gens-là qui nous voient, mais n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n'y songez pas : relevez-

vous donc... ( *M. de Rosni, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du roi pendant tout ce couplet. Le roi le relève et l'embrasse à plusieurs reprises, puis il va vers la porte.*) (*Au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles; tout le monde peut entrer, et partons pour la chasse. ( *A tous les courtisans.* ) Mais, auparavant que de monter à cheval, je suis bien aise, Messieurs, de vous déclarer à tous que j'aime Rosni plus que jamais, et qu'entre lui et moi c'est à la vie et à la mort.

LE DUC DE SULLI.

Ah! Sire! comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, M. de Rosni.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Sulli.*

Ah! parbleu! mon cher Duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, au duc de Sulli.*

Ah! Monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *les interrompant tous les deux.*

Allons, allons, vous lui ferez tous vos complimens à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLI.

Moi, Sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosni. Je sais bien que

vous n'aimez pas autrement la chasse ; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLI.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, Sire ; cependant, si votre Majesté m'en dispensoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosni, ma chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentimens que, si vous en êtes, il nous arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous. L'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*Il lui donne un petit coup sur la joue en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLI.

Allons, Sire, je cours donc bien vîte m'habiller.

( *Il sort.* )

## SCÈNE VII.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *à Conchini.*

MONSIEUR de Conchini, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ce n'est pas à moi, Sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au roi.*

Ma foi, Sire, ce raccommodement-ci étoit désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre Etat.... Cet homme-là sera toujours le bras droit de votre Majesté, et il est d'une habileté dans les affaires...

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades.... Je l'ai toujours présenté avec succès, à mes amis et à mes ennemis.... Mais, partons, partons.

(*Le roi sort, et est suivi de toute sa cour.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Sénart, du côté de Lieursain.

---

## SCÈNE I.

CATAU, LUCAS, *habillés en paysans du temps de Henri IV.*

(*L'on entend un cor-de-chasse dans l'éloignement.*)

LUCAS.

Parguenne! mam'selle Catau, entendois-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais vous en voir la chasse avec moi. All' n'est pas loin d'ici. Allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours, au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain... J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions bien envie de l'voir, car je

ne l'connoissons pas pus qu'toi, Lucas; mais il se fait tard, m'a mère m'attend : faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! M. Richard arrive ce soir? Queu plaisir! queu joie!... J'espérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous, M. Michau, votre père, qui barguigne toujours... Mais, parguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas déjà dit c'te nouvelle-là!

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? Je viens de l'apprendre tout à l'heure.

LUCAS.

Eh bian! falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queu raison! Est-ce que je pouvois vous dire ça auparavant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer, tant seulement! Vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un?

CATAU, *à part.*

Mais, voyez donc queu querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parce que je savois ben que je l'rencontrerions en chemin ce bijou-là!... et il faut encore qu'il me gronde!... (*A Lucas.*) Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh! pardon, mam'selle Catau; c'est que j'ignorions tout ça, nous... Dame! voyais-vous? c'est que je vous aimons tant, tant, tant!

CATAU.

Eh! pardi! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuque-fois sans que je le méritions!... Par exemple, hier encore, devant M. et madame Michau, ne me grondîtes-vous pas d'importance, à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur? Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu'Agathe se soit en allée exprès avec ce monsieur. C'est une fille si raisonnable, elle aimoit tant mon frère Richard.... Allais, allais, il y a queuque chose à cela, que je ne comprenons pas.

LUCAS, *en se moquant.*

Oh! j'arnigoi, je le comprends bian, moi.

CATAU.

Oh! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'en avions le temps. Mais j'ons affaire... Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jetant son bouquet au nez.*

Méchante!... Tiens, v'là pour t'apprendre à parler. (*Elle s'en va.*)

## SCÈNE II.

LUCAS, *seul, regardant du côté par où Catau est partie.*

ATTENDAIS donc, attendais donc... La petite espiègle, alle est déjà bian loin... C'est gentil pourtant ça.... La façon dont all'me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez, en est tout à fait agreyable... (*Ramassant le bouquet, et apercevant Agathe en se relevant.*) Mais, que vois-je? ons-je la berlue?... Avec tous ces biaux ajustorions-là? c'est mam'selle Agathe, dieu me pardonne.

## SCÈNE III.

AGATHE, *habillée comme une bourgeoise, étoffe du temps de Henri IV; vertugadin en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires;* LUCAS.

AGATHE.

C'EST moi-même, mon cher Lucas... De grâce! écoute-moi un moment.

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué! comme vous v'là brave, mam'selle Agathe! Vous v'là vêtue comme une princesse... Vous arrivais donc de Paris... de la cour?... Faut

qu'vous y ayiez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu'vous êtes disparue de Lieursain! M. Jérôme, vot'père, qu'est le pus p'tit fermier de ce canton, il n'a pas dû vous reconnoître. Allais, vous devriais mourir de pure honte.

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchini m'a fait enlever, malgré moi, et m'a fait conduire à Paris. Ce cruel m'a tenue six semaines dans une espèce de prison... Ma vertu, mon courage et mon désespoir m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains. Je me suis échappée; j'arrive à l'instant, et t'ayant aperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits, qu'on m'avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

« Déposer contre mon honneur!... » Les biaux tarmes! Comme ça est bian dit! V'là ce que c'est que d'avoir demeuré, depuis vot' enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque ce marquis de Conchini est devenu vot' amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! Ça vous a appris à bian parler... et à mal agir... Mais, parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous crai-

rons? Tarare! comme je sis la dupe de c'te belle loquence-là!

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami....

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot'ami, après ce qu'ous avais fait? l'ami d'une parfide qui trahit M. Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime; et qui après le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser?... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne? Moi? l'ami d'une criature comme ça!... fi! morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous dans mon cœur qui gni en a sur ma main, voyais-vous?

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est pus vrai... et ça est indigne à vous d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village... d'avoir arrêté, tout court, nos mariages... J'étois près d'épouser, moi, mam'selle Catau, la sœur de M. Richard. M. Michau, son père, à elle et à lui, M. Michau, qu'est le plus riche meûnier de ce royaume, vous auroit mariée, vous-même, à M. Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit, qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avez abandonné, va, se dit-il, se précipiter dans

l'église, à celle fin de devenir, par après, not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, Mam'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, *à part, en soupirant.*

Que je suis malheureuse!... Comment me justifier?... (*A Lucas.*) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un grand tort d'en consarver, oui... (*Voyant Agathe en pleurs.*) Bon, vous larmoyez!.. Eh! ouiche! tous ces pleurs de femmes-là sont de vraies attrapes minettes.

AGATHE.

Hélas! je te pardonne de ne pas me croire sincère... Mais, si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rênds-lui un service, qu'en t'apercevant, au commencement de la forêt, je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuque c'est, Mams'elle?

AGATHE, *très-affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grâce! rends-lui cette lettre (*elle lui présente une lettre*) que je lui écrivois à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai, sur le champ, de me sauver ne m'a pas même laissé le temps d'achever... Donne-la lui donc.... Prends-moi en pitié, et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, *attendri et se retenant de le laisser voir.*

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse; je la li rendrons. Vous m'avez attendri; mais ne pensais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagneau, non... non, palsangué! et je l'y parlerons contre vous; je vous en prévenons d'avance... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera bientôt not' biau-frère, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son père, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter pour leur jurer que je ne suis point coupable... Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui, je vous avartirons. Allais, allais, je vous le promettons. (*Agathe s'éloigne.*)

## SCÈNE IV.

LUCAS, *seul, et mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles avont les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut, déjà et d'un... et pis, quand il s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni père, ni mère, et, presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça... Je sommes assez benêts pour ça... (*Le jour baisse.*) Et, d'ailleurs, c'te petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! c'est-il pas endévant ça?... Mais, l'ami Richard devroit être arrivé, car le jour commence à tomber un tantinet... (*Voyant paroître Richard.*) Eh! mais, c'est li-même.

## SCÈNE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

Pardi! M. Richard, que je nous embrassions!... Encore... morgué! encore. Je ne m'en sens pas d'aise, mon ami.

RICHARD.

Ah! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais; mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en étions toujours bian douté... Mais, comment ça, donc?

RICHARD.

Comment?... Tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de sa Majesté; mais ce malheureux marquis de Conchini, qui a su mon projet, sans doute, par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat!

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe...... La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déjà écrit?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas. Elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle!... elle!... Ah! sans doute cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même. Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! all' l'aime? vrai?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime, elle ne m'aime plus... Ma

rage!... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux... Oublions-la... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très-bian. All' est ici, c'tapendant.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle est ici? elle est ici?

LUCAS.

Oui, all' est ici de tout à c'theure. All' m'est déjà venu mentir sur tout ça, la petite fourbe! et pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre sans la lui donner.*

Tenais, la v'là; mais, croyais-moi; déchirons-la sans la lire. Gnia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours... (*A part.*) Quelle est ma foiblesse!... (*A Lucas.*) Tu as raison, Lucas, je ne devrois pas la lire... Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adoré à vous. (*Richard ouvre la lettre et se met à la lire bas.*) Mais, lisais donc tout haut, que je voyions c' qu'all' chaute.

RICHARD, *lisant la lettre haut, d'une voix altérée, et le cœur palpitant.*

Très-volontiers. (*Il lit.*)

« Le lundi, à six heures du matin. »

« N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard, à
» l'affreuse lettre que vous avez sans doute reçue
» de moi; c'est le valet de chambre du marquis de
» Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a forcée de
» vous l'écrire, en m'apprenant que vous étiez à
» Paris, et que son maître étoit déterminé à se
» porter contre vous aux dernières violences, si je
» ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis, en même
» temps, que, pour prix de ma complaisance,
» l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce dernier
» article m'a décidée; car, si l'on me tient parole,
» je compte employer cette liberté à me sauver
» d'ici. Nul danger ne m'effraiera. Je crains moins
» la mort que de cesser d'être digne de vous. Je
» vous écris cette lettre sans savoir par où ni par
» qui je puis vous la faire tenir. C'est un bonheur
» que je n'attends que du ciel, qui doit protéger
» l'innocence. Je vous aime toujours; je n'aimerai
» jamais que... Mais j'aperçois que la petite porte
» du jardin est ouverte... Ma fenêtre n'est pas
» bien haute... avec mes draps, je pourrai... J'y
» vole. »

(*A part, après avoir lu.*)

Ah! ciel! elle sera descendue par la fenêtre! (*A Lucas.*) Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas?

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée?... Je venons de la voir... Vous don-

nais donc comme un gniais dans toute c't'écriture-là, vous?

RICHARD.

Comment! que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'gnimagination c'te fille-là: La belle lettre! queu biau style! comm' ça est en même temps magnifique et parfide!

RICHARD.

Quoi! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe? qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué! je l'croyons de reste. Ce marquis et elle, ils auront arrangé c'te lettre-là ensemblement, et, par exprès, pour qu'ous en soyais le claude.

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur; et toi-même...

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce marquis. Il n'en veut pas; il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment, malheureux! tu t'obstines à vouloir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS, *l'interrompant.*

Malheureux?... Oh! point d'injures, not' ami. Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas, là, posez qu'all' soit innocente... Après avoir été six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le

croira? Faut qu'all' le prouve paravant que vous puissiais la revoir avec honneur. Voudriais-vous, en la revoyant avant qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, et qu'all' vous conduisisse à l'épouser? C'est ce qui vous arriveroit, da, et ce qui seroit biau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très-tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir. Je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami: j'y veux passer une heure ou deux pour calmer mes sens et me remettre un peu. (*Il est tout à fait nuit.*) (*Tendrement, à part.*) Ne portons point chez mon père, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous. Aussi bian v'là la nuit close, et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci. Ignia tant de braconniers et de voleurs; c'est tout un. (*Entendant du bruit.*) Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déjà quelques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *écoutant et soupirant.*

Oui; allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau. Puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon père de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur. Ce seroit un chagrin de plus pour moi.

(*Ils se retirent ensemble.*)

## SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, *arrivant dans l'obscurité et en tâtonnant.*

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Nous avons manqué nos relais, monsieur le Duc ; cela est cruel.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah ! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas... Comme la nuit est noire !

LE MARQUIS DE CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout. J'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable !... Quel cerf !... Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailli : il passe ensuite la rivière, nous fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures. Il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes. (*Entendant venir quelqu'un.*) Mais j'entends marcher. Quelqu'un vient à nous.

## SCÈNE VII.

LE DUC DE SULLI, *arrivant en tâtonnant, et saisissant le bras du duc de Bellegarde;* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI.

LE DUC DE SULLI, *au duc de Bellegarde, qu'il prend pour le roi.*

Ah! Sire, seroit-ce vous?... Est-ce vous, Sire?

LE DUC DE BELLEGARDE, *au marquis de Conchini.*

C'est la voix de M. de Rosni, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLI, *reconnoissant le duc de Bellegarde.*

C'est moi-même. Eh! c'est vous, duc de Bellegarde? Etes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? a-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé; il n'étoit point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Avec votre serviteur, duc de Sulli. Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

LE DUC DE SULLI.

Je l'ai donné à un malheureux valet, qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, Messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Ma foi, nous y sommes égarés, voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable, et surtout pour un galant chevalier comme moi, qui devois ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes. Soit dit entre nous, sans vanité et sans indiscrétion, Messieurs.

LE DUC DE SULLI, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête! Je pense au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre: je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

Eh quoi! Monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur? Que sais-je, moi? (*Avec colère.*) En vérité, le roi devroit bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui. Que diable! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient peut-être nécessaires dans le temps? et cet homme-là ne sauroit-il se retenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout à fait inutiles?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Eh! mais, mais, mon cher Sulli, vous mettez les choses au pis... J'aime le roi autant que vous l'aimez, et...

LE

LE MARQUIS DE CONCHINI, *l'interrompant, d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément... mais, par ma foi! c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de...

LE DUC DE SULLI, *l'interrompant brusquement.*

Vive dieu! Messieurs, nous avons une façon d'aimer le roi tout à fait différente; car moi, je vous jure que dans ce moment-ci je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis pas aussi tranquille que vous l'êtes.

## SCÈNE VIII.

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois.*

LE PAYSAN, *chantant à part, sur l'air des forgerons de Cythère.*

« Je suis un bûcheron
» Qui travaille et qui chante... »

LE DUC DE SULLI, *au paysan, en l'arrêtant.*

Qui va là? Qui es-tu?

LE PAYSAN, *jetant son bois de frayeur, et tombant aux genoux de M. de Sulli.*

Miséricorde! messieurs les voleurs, ne me tuais pas. Mon cher Monsieur, si vous êtes leux capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissiont la vie... La vie, monsieur le capitaine, la vie. (*Tirant de*

*sa poche son argent et l'offrant au duc de Sulli.*) V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout ce que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à M. de Sulli.*

Vous! capitaine de voleurs, mon cher Surintendant! cela est piquant, au moins; mais très-piquant!

LE DUC DE SULLI, *d'un ton sévère.*

C'est plaisanter mal à propos et bien légèrement, Monsieur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan.*

Lève-toi, mon bon-homme, lève-toi. Nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN, *se relevant.*

Eh! parguenne, Messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursain.

LE DUC DE SULLI.

De Lieursain, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, Monsieur, et vous n'avez qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près, car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan.*

Et nous mourons de faim. Dites-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi?...

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh! oui, car je vons vous mener chez le garde-chasse de ce canton. Vous y trouverais des lapins

par centaine ; car ces gens-là y mangiont les lapins, eux, et les lapius nous mangiont, nous!

LE DUC DE SULLI, *donnant de l'argent au paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un henri, conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au paysan, en lui donnant aussi de l'argent.*

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *au paysan, en lui donnant de même de l'argent.*

Tiens encore. Eh bien! nous crois-tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN.

Au contraire,.et grand merci, mes bons Seigneurs! suivais-moi. Dame! si je vous ons pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille; car, depis nos guerres civiles, biaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLI.

Allons, allons, conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN, *leur montrant de la main un chemin, qu'il leur fait prendre.*

Venais, venais par ce petit sentier; par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLI, *à part, en faisant passer les autres devant lui et en les suivant.*

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit.

*(Ils s'éloignent tous les quatre.)*

## SCÈNE IX.

HENRI IV, *seul ; et arrivant en tâtonnant.*

Ou vais-je? où suis-je? où cela me conduit-il? Ventresaingris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt..... Arrêtons-nous un moment et voyons... Parbleu! je vois...... que je n'y vois rien. Il fait une obscurité de tous les diables! ( *Tâtant avec son pied.* ) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois... Allons, je suis égaré tout de bon... C'est ma faute. Je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi. C'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand... Prenons notre parti cependant. Reposons-nous, car je suis d'une lassitude..... Je suis rendu..... ( *Il s'assied au pied d'un arbre et tâte le terrein.* ) Oh! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable. Eh! mais, là, l'on n'y passeroit pas mal la nuit. Ce coucher-ci n'est pas trop dur. J'en ai, parbleu! trouvé parfois de plus mauvais. ( *Il se couche et se remet tout de suite en son séant.* ) Si ce pauvre diable de duc de Sulli, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est par malheur, égaré comme moi! Oh! je suis perdu; et ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la forêt; il me feroit un train!... il me feroit un train!... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austère : « J'a-

» dorc Dieu, Sire! vous avez beau rire de tout » cela, je ne vois rien de plaisant, moi, à faire » mourir d'inquiétude tous vos serviteurs. » Si je pouvois cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Essayons. (*Il se recouche et paroît reposer un instant: on tire un coup de fusil; il s'éveille et se relève, en mettant la main sur la garde de son épée.*) Il y a ici quelques voleurs. Tenons-nous sur nos gardes.

## SCÈNE X.

HENRI IV, DEUX BRACONNIERS.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

LE SECOND BRACONNIER.

Oui; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *à part, en se relevant et allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des braconniers; je vois cela à leur entretien.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

LE SECOND BRACONNIER.

Tu rêves creux. Je n'ai point parlé.

LE PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette.... Je me sauve, moi. (*Il s'éloigne.*)

## SCÈNE XI.

HENRI, LE SECOND BRACONNIER.

LE SECOND BRACONNIER, *à part.*

PARGUENNE! et moi, je m'enfuis.

*( Il s'éloigne. )*

## SCÈNE XII.

HENRI, *seul, et appelant les braconniers.*

EH! Messieurs!..... Messieurs!..... Bon! ils sont déjà bien loin..... Ils auroient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que j'étois.

## SCÈNE XIII.

HENRI, MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main.*

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

AH! j'tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi... Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis...... ( *A part, en se boutonnant, pour cacher son cordon bleu.* ) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin! répondais donc. Qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valais guère mieux, car vous ne répondais pas net! Qu'est-ce qu'a tiré ce coup de fusil que j'venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je mens..... je mens..... (*A part.*) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte..... (*A Michau.*) Je ne mens point, mais...

MICHAU, *l'interrompant.*

Mais.... mais.... mais.... je n'sons pas obligés de vous craire. Quel est vot'nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom... mon nom?

MICHAU.

Vot' nom; oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venais-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant... (*A Michau.*) Mais, voilà des questions... des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassont.... je voyons ça. Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortillerais pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas; et, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le garde-chasse de ce canton.

HENRI.

Vous suivre? Eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que je nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de notre maître... Dame, c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié, pour not' bon roi, tous l's habitans d'ici li sarvont de gardes-chasses, sans être payais pour ça, afin que vous l'sachiais.

HENRI, *à part, et d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même!... Ma foi! c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore.

MICHAU.

Queuque vous marmotais là tout bas? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien... Mais, auparavant, voudriez-vous bien m'entendre? me ferez-vous cette grâce-là?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'est, je crais, pus qu'ous ne méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour votre défense.

HENRI, *toujours d'un ton badin.*

Je vous représenterai bien humblement, Monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de sa Majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la

chasse : le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci ; je me suis perdu, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau le cerf vous mener à Lieursain ? ça n'est guère vraisemblable.

HENRI, *à part.*

Ah! ah! je suis à Lieursain.

MICHAU.

Ça se peut, pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné notre cher roi à la chasse ? Ça est indigne, ca !

HENRI.

Hélas ! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais déjà !... Mais, tenais, j'ons bian de la peine à vous craire. Là, dites-moi, là, dites-vous vrai ?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne mens jamais.

MICHAU, *à part.*

Queu chien de conte! ça vit à la cour, et ça ne ment jamais. Eh ! c'est mentir, ça.

HENRI, *légèrement.*

Eh bien ! monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité... ( *Il tire de sa poche une pièce d'or, et la lui donne.* ) Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or, et demain je vous promets de

vous payer mon gîte, au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh! tatigué! je voyons à présent que vous dites vrai; vous êtes de la cour. Vous baillais une bagatelle aujourd'hui, et vous faisien pour le lendemain de grandes promesses, que vous n'quiendrais pas!

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais, apprenais que je n'sis pas courtisan, moi, que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt, qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parce que ça est pus court; que je sis meûnier de ma profession... (*Lui rendant sa pièce.*) que j'nons que faire de vot'argent; que je sons riches.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon, et je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant les sourcils.*

« Tu me parois!... avec toi!... » Eh! mais, v's êtes familier, monsieur le mince officier du roi!... Eh! mais, j'vous valons bien peut-être. Morgué! ne m'tutayais pas, je n'aimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, Monsieur! bien des pardons...

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh! non, ne gouaillais pas. C'nest point que je soyons fiars; mais c'est que je n'admettons point

de familiarité avec qui que ce soit que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous?

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là. Je veux devenir votre ami, M. Michau, et que nous nous tutoyons quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons, ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh! oui, tout différent... Mais, de grâce, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très-volontiers, et pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je sis bon homme. Venez-vous-en cheux nous; vous y verrez ma femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée, et ma fille Catau, qui est jeune et jolie, elle!

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous prenez feu d'abord! vous m'avez l'air d'un gaillard...

HENRI, *vivement.*

Mais, oui, j'aime tout ce qui est joli, moi, j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU.

Eh! oui, l'on vous en garde!... Oh! mais, ne badinons pas.... Venais-vous-en tant seulement souper cheux moi... Mon fils arrive c'soir; j'ons

une poitrine de viau en ragoût, un cochon de lait et un grand lièvre en civet.

HENRI, *gaîment.*

Vous aurez donc un lit à me donner?... Mais, sans découcher mademoiselle Catau.

MICHAU.

Oh! je vous coucherons dans un lit qui est dans not' grenier, en haut, et qu'est, au contraire, fort éloigné de l'endroit où couche Catau, et ça pour cause... Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils, s'il n'étoit pas revenu; mais, dame! je voulons que not' enfant soit bian couché, par parférence.

HENRI, *toujours gaîment et avec bonté.*

Cela est trop juste. Pardieu! je serois fâché de le déranger, et vous avez raison; cela est d'un bon père.

MICHAU.

C'est qu'y sera las, c'est qu'y sera harrassé, voyais-vous?... Allons, allons, veuais-vous-en, Monsieur... Avous faim?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible!

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas?

HENRI.

La soif d'un chasseur; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux! morgué! V'm'avais l'air d'un bon vivant! Buvez-vous sec?

HENRI, *gaîment.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme.... Suivais-moi... Je voyons que nous nous tutoierons bentôt à table. J'allons vous faire boire du vin que j'faisons ici. Il est excellent; quand ce seroit pour la bouche du roi... Laissez faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventresaingris! je ne demande pas mieux.

MICHAU.

Oh! pour le coup, je voyons bian que vous n'avais pas menti; vous ét' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continnons à lui cacher qui nous sommes... Il me paroît plaisant de ne me point faire connoître.

(*Il s'en va avec Michau, qui le prend par la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

**Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meûnier. L'on voit au fond une longue table de cinq pieds sur trois et demi de largueur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune. A chaque extrémité est une pinte en plomb. Les assiettes de terre commune. Au lieu de verres, des timbales et des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles. Près de l'une est un rouet à filer; au pied de l'autre, est un sac de bled, sur lequel est empreint le nom de Michau.**

---

### SCÈNE I.

MARGOT, CATAU.

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvert; si t'as ben apporté tout c'qui faut sur la table. V'là Michau, v'là ton père qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non, ma mère, rien n'y manque. Tout est ben arrangé à présent; mon père trouvera tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui, v'là qu'est bon, mon enfant. Le sou-

per est retiré du feu; je l'ons mis sus de la cendre chaude : il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas êt' un moment sans rien faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mère, chacune assise, et la mère auprès du rouet, où elle file, tandis que sa fille prend de la toile, où elle coud.*

Vous avez raison, ma mère.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mère de tous vices.... Eh! tiens, si c'te petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rien faire, cheux c'te grande dame, elle n'auroit pas écouté ce biau marquis; elle ne s'en seroit pas allée avec lui, comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frère qui arrive ce soir; je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai toujours crue sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage; je t'en réponds! V'là une belle sagesse encore!... Mais n'en parlons pus; c'est une trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh bien! ma mère, contez-moi donc d'autres histoires... Contez-moi, par exemple, d's'histoires d'esprits. C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir un esprit pour tout l'or du monde, et si c'tapendant je sis charmée quand j'entends raconter

d's'histoires d'esprits. Si ben donc, ma mère, que vous allez m'en dire eune?

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu' ça te réjouit... Mais c't'ella est ben sûre, ma fille! c'est Michau, c'est vot' père li-même qu'a vu revenir c't'esprit-là..... qui revenoit.

CATAU.

Mon père l'a vu?... il l'a vu?

MARGOT.

Vot' père.... Ce ne sont pas là des contes, puisque c'est li-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, et y venoit de perdre son père; et v'là que, tout d'un coup, quand Michau fut couché, et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenoit sans doute du sabbat... qui s'glissoit tout le long de sa cheminée... et qui entrit dans sa chambre en traînant de grosses chaînes... trela à... trela à.... trela à... trela!

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes? Ah! le cœur me bat!... De grosses chaînes?...

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes; et qui faisoient un bruit terrible!... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit: cric!... crac!... cric!... crac!...

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurois t'eu de frayeur!... Eh! de queue couleur sont l's'esprits? Dites-moi donc ça, pisque mon père a vu c'ti-là?

MARGOT.

Oh! pardienne! il n'ell' vit pas en face; car de peur de l'voir, vot' père fourrit bravement sa tête sous sa couverture. Mais il entendit bien distinctement l'esprit qui lui disoit : « Rends à mon-» sieur le curé six gearbes de bled dont ton père » li a fait tort sur la dîme, ou sinon, demain je » viendrai te tirer par les pieds. »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah! tout mon sang se fige!... Et mon père eut-il ben peur? ( *On frappe à la porte.* ) Bonté divine! n'est-ce pas là un esprit?

MARGOT, *tremblant aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte... Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah! ma mère! je n'oserois! Allez-y vous-même. Vous êtes plus hasardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas comme si vous aviais peur, ma mère; ça me fais trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant, si je pis m'en empêcher. ( *On frappe encore plus fort.* ) Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah! ma mère! ça ressemble à la voix de mon frère Richard.... Y sera mort, et c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise!.... J'ai dans l'idée, moi, que c'est li-même.

(*On frappe encore.*)

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc... Eh! mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh! c'est li-même; je vons ouvrir.

## SCÈNE II.

### RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *à Margot, en l'embrassant.*

COMMENT vous portez-vous, ma mère?

MARGOT.

Fort bien, mon cher enfant.

RICHARD, *à Catau, en l'embrassant aussi.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A merveille, mon cher frère.

RICHARD, *à Margot.*

J'ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.

Mon Dieu! si fait, mon pauvre gaçon; mais c'est que ta sœur a eu une sotte frayeur.....

CATAU, *l'interrompant, à Richard.*

Oui, c'est que ma mère a eu peur... Mais qu'avous fait, cher frère?..... Eh bien! avous vu le roi?

MARGOT, *à Richard.*

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon!

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir... Je vous conterai tout cela. Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon père.

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil: il est sorti pour voir qui c'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Holà! hée! Margot! Catau! eune lumière, eune lumière.

MARGOT, *à Richard, en allant ouvrir la porte.*

Tians, tians, v'là ton père qu'arrive.

## SCÈNE III.

HENRI, MICHAU, RICHARD, MARGOT, CATAU.

MARGOT, *à Michau.*

Eh ben ! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-y pris?

MICHAU, *sans voir d'abord Richard, et en montrant Henri.*

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c't'étranger, à qui faut qu'tu donnes à souper et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh ! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben meyeur, pisqu'il nous appartient. ( *Montrant Richard.* ) V'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très-fort Henri, pour aller à Richard.*

Not' fils est revenu ! ( *Montrant Richard et allant l'embrasser.* ) Eh ! le v'là ce cher enfant !

HENRI, *à part et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU, *à Richard.*

Mais queu joie de te revoir ! Eh bian ! comment t'en va, mon garçon ?

RICHARD.

A merveille, mon père, et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi! Monsieur, vous excuserais, je sis ravi de voir ce pauvre Richard, si ravi...(*A Richard, en tournant le dos à Henri.*) Ignia pus d'un mois que je t'ons vu..... Oh! oui, faut qu'gniait pus d'un mois.

MARGOT, *à Richard.*

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU, *à Richard.*

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD, *à Margot.*

Je me porte bien, ma mère.....(*A Catau.*) Cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami!...(*A Margot et à Catau.*) Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser.....(*A Richard.*) et toi, mon fils dis-nous donc, accoute ici. (*Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau qui paroissoient lui répondre, et il ne se lève que lorsque le roi a fini son* à parté.)

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir! Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire, de voir la nature humaine sans déguisement; cela est charmant!... (*Regardant Michau et sa famille.*) Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir si tôt? Est-ce que t'aurois réussi? Aurois-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon père; je ne l'ai pas vu plus que vous tous; et ce qui m'en a empêché, c'est que... ( *Regardant Henri.*) Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison; je causerons de tout ça quand je serons seuls.... Mais à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi, qu'est venue ici, de Fontainebleau. C'est singulier, ça!... (*Montrant Henri.*) Et ce Monsieur, qu'est un petit officier de sa Majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons.

RICHARD.

Cela est très-bien à vous, mon père, et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, Messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi!... ( *A part.*) Pardieu! ces paysans-ci sont de bien bonnes gens.

MICHAU, *à Margot et à Catau.*

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfans.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore un petit quart d'heure. ( *Elle sort.*)

## SCÈNE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau, en lui montrant la table.*

Mon père, v'là la nappe qu'étoit déjà mise d'avance... (*Montrant Henri.*) Je vons charcher encore un couvert pour Monsieu...(*A Henri, en lui faisant la révérence.*) Monsieu a t'y eun couteau sur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI, *à Michau.*

Vous aviez bien raison, papa Michau, mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Oh! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfans, nous... (*Appelant.*) Mais, Catau! hée!... J'oubliois...

## SCÈNE VI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau.*

Queuque vous souhaitez, mon père?

MICHAU.

Parguenne! fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet... (*Montrant Henri*) et apporte à Monsieu eun coup de cidre. Il le boira ben, en attendant le souper, il doit être altéré : c'nest pas comme nous lui.

HENRI.

Vous me prévenez; j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU.

Vous l'allais avoir dans l'instant, Monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main, il sera délicieux.

(*Catau sort.*)

## SCÈNE VII.

### HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'est qu'on a soif quand on a chassé... Je savons ça... (*A Richard.*) Eh bian! mon garçon, dis-nous donc, queuqu' t'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon père, quand je suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien aimé.

MICHAU.

Ça été d'même par toute la France, mon enfant. Eh! tians, le seigneur de not' village avoit bian

bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est bian malade qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est âimé de ses sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction !

RICHARD, *à Michau.*

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, M. Richard? Eh! pourquoi cette exception? Quelle raison, quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh ça! c'est eune autre histoire que Richard ne se soucie peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI, *à Richard.*

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh! ignia pas grand mal à ça.

## SCÈNE VIII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, *apportant un pot de cidre et un verre.*

MICHAU, *à Catau, en montrant Henri.*

ALLONS, varse à boire à Monsieu, ma Catau; y t'sarvira l'jour de tes noces... (*Catau fait prendre le verre à Henri, et lui verse du cidre.*) (*A Henri.*) J'vous ont fait donner du cidre, putôt que du vin,

parce que ça rafraîchit mieux... Avalais-moi ça, père. (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, M. Michau... (*A Richard.*) A la vôtre, M. Richard... (*A Catau.*) A la vôtre, et pour vous remercier, très-belle et très-obligeante Catau.

MICHAU.

Eh! morgué! j'oubliois... (*A Richard.*) Richard, avant de souper viens-t'en ranger, avec moi, queuques sacs de farine, qui sont dans not' cour. Ne faut point leux laisser passer-là la nuit à l'air... (*A Henri.*) Vous voulais bian le permettre, Monsieu?... (*A Catau.*) Toi, Catau, reste avec not' hôte pour li tenir compagnie.

CATAU.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon père?

MICHAU.

Non, fille, tians-toi là. (*Il sort avec Richard.*)

## SCÈNE IX.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante!... mais charmante!... Si elle savoit qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites donc là, tout debout, dans

un coin, Monsieu? Que ne vous assisez-vous? J'vons vous chercher une chaise.

( *Elle fait quelques pas pour aller chercher une chaise.* )

HENRI, *l'arrêtant par la main, et la retenant.*

Demeurez, belle Catau... Je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que vous nous prenais pour vos poupées de filles de Paris?... Mais lâchais, lâchais-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant et la caressant.*

Votre main? Oh! pour cela non; elle est trop jolie; je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissais, s'il vous plaît. J'naimons pas les complimens; et, surtout ceux des messieux. Ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons... Je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur! vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je n'nous y fions pas, voyais-vous... (*S'apercevant que Henri la regarde d'un œil de convoitise.*) Vous me regardais.... vous me regardais.... avec des yeux... avec des yeux... qui me font peur!... Oh! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles!... Voyais encore comme y me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien

farouche. Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?.. Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux ?

CATAU.

Eh! mais, tredame! Monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien... Eh! sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh ben! y dit toujours comme ça, lui, qu'y n'est jamais assez heureux... Ces hommes ne sont jamais contens.

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien; avouez-le moi.

CATAU.

Eh! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas? C'tapendant, parce qu'il n'est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas, qu'il en finisse : je le veux absolument; je le veux.

CATAU.

« Je le veux, je le veux... » Comme y dit çà, ce Monsieu! « Je le veux!... » Eh! le roi dit ben : « Nous le voulons... » Oh! sachais qu'on ne fait vouloir à mon père que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite... (*A part, en s'éloignant un peu.*) J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le roi, sans m'en apercevoir.

CATAU, *à part, en allant à Henri.*

Y l'souhaite, et y me plante-là, pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chère fille; et vous verrez si je me moque... Je compte parler à M. Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux... et j'ose vous prédire qu'auparavant que je sorte d'ici vous serez heureuse... (*La serrant dans ses bras.*) Mais bien heureuse.

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenois pas comme ça; aussi-ben v'là que j'aperçois mon père.

## SCÈNE X.

HENRI, MICHAU, RICHARD, MARGOT, CATAU.

MICHAU, *à Henri, montrant Catau.*

PARDON, Monsieu, de notre incivilitai, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE XI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

MICHAU, *à Henri.*

Eh bian ! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici, la table, pour qu'on puisse passer par derrière... (*A Richard.*) Mon frère, prêtez-moi un peu la main. (*Elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI.

Laissez-moi faire, ma belle enfant. Vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte ?... Allons donc, Monsieu, je ne souffrirons pas qu'cheux nous, vous preniez la peine...

HENRI, *l'interrompant.*

Eh ! non, laissez-moi faire.

MICHAU, *à Richard.*

A nous deux, Richard... (*Michaud et Richard vont prendre la table, et ils l'apportent sur le devant du théâtre.*) (*A Catau.*) Toi, Catau, va-t'en avartir ta mère, et sarvez-nous à souper tout de suite. (*Catau sort.*)

## SCÈNE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(*Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.*)

MICHAU, *à Henri, en lui arrachant une chaise de la main.*

Oh ! parguenne ! Monsieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous. Richard et moi, j'aurions été chercher le banc et arrangé fort bian nos chaises, peut-être.

HENRI.

Bon ! bon ! bon ! sans façon, M. Michau... Oh ! parbleu ! sans façon.

MICHAU, *lui arrachant l'autre chaise de la main.*

Non, Monsieu, ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on.

## SCÈNE XIII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, MARGOT, CATAU, *apportant les plats du souper.*

MICHAU, *à tout le monde.*

ALLONS, boutons-nous vîte tretous à table... (*A Henri, lui montrant une chaise.*) Mettais-vous sur c'te chaise-là, Monsieu... (*A Margot, en lui montrant une autre chaise.*) Toi, Margot, prends c't'autre chaise, et mets-toi là.

MARGOT.

Eh! non, prenais-la plutôt; vous avais d'couteume de vous mettre sur eune chaise, mon ami.

HENRI, *à Michau, en lui offrant sa chaise.*

Mon dieu! ne vous déplacez pas, M. Michau; reprenez votre chaise. Je serai ravi d'être sur le banc, moi: cela m'est égal, en vérité.

MICHAU.

Morgué! Monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' que vous nous prenais pour des cochons? Faut-y pas qu'un étranger ait le meyeur siége, donc?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, Monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian... (*A Margot.*) Sieds-toi donc, femme. Je voulons rester là, entre ma fille et mon fils. (*Ils s'asseyent tous.*) (*A tout le monde.*) Oh! ça beuvons un coup, d'abord: ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaîté, M. Michau... (*Refusant de la pinte qui est devant Michau, et dont celui-ci lui offre, et se saisissant de celle qui est devant lui.*) Non, servez madame Michau... (*Montrant Catau.*) Je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit.... (*A Margot.*) Tiens donc, femme... (*A Richard.*) Tiens donc Richard... (*Ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur

*convié.*) (*A Henri.*) Monsieu, j'ons l'honneur de boire à vot' santai.

RICHARD, *à Henri, en buvant à sa santé.*

Monsieur, permettez-vous?...

HENRI.

Bien obligé, Messieurs et Mesdames. (*A Catau, en lui serrant la main.*) Je vous remercie, charmante Catau...

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aye! aye! Monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, da.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU, *servant Henri.*

Tenais, Monsieu, je vous sars c'te première fois-ci: passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie. C'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI, *prenant ce que lui offre Michau.*

Grand merci, Monsieur. (*A Catau, en la servant.*) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grâce! Ben obligée, Monsieur; v's'êtes ben poli.

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. (*A Margot et à Richard.*) Allons, prenais, vous autres; je sis servi, moi.

( *Ils paroissent manger comme des gens affamés, surtout Henri, qui mange avec une grande vivacité ; ce qui est marqué par des silences.* ) V'là un biau moment de silence. Allons, ça va bian : nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est chère que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vîtesse.*

Oh! ma foi! voilà un civet qui en donneroit quand on n'en auroit pas. Il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh! je l'ons accommodé à la grosse morguenne; mais c'est que Monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mère, c'est que Monsieur est honnête. Il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose, d'honneur.

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh! mais, si je beûvièmes?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue. ( *Versant à Catau.* ) Et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, Monsieu. Comme vous y allais!

( *Ils boivent et choquent tous.* )

MARGOT, *à Richard, qui cesse de manger.*

Queuque t'as, mon fils? tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mère, et je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian! Richard, pisque tu ne manges pus, chante-nous la p'tite chanson. (*A Margot.*) Ou putôt, femme commence, toi, ça vaura mieux. Tians, dis-nous la celle que le gard'-chasse rapportit de Paris la semaine dergnière?

MARGOT.

Laqueulle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardignière du châtiau d'Anet.

MARGOT, *avec embarras.*

Eh! mon ami, je n'me souvians pus d'lair.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce noël nouviau.

(*Chantant.*)

« Où s'en vont ces gais bergers, etc. »

MARGOT, *l'interrompant.*

Ah! oui, oui, je m'l'rappelle. En v'là assez (*A Henri.*) Vous excuserais, Monsieu, si j'chantons comme au village.

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très-bien.

MARGOT.

C'est vot' grâce... Mais v'là toujours la chanson ; à bon compte.

( *Elle chante.* )

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardignière,
Qu'un grand prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une magnière
Qu'avant deux ou trois mois l'on prévoit
Qu'alle deviendra mère *.

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

« Alle deviendra mère! » C'est un peu libre, ça.

HENRI, *souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

MARGOT.

Acoutais donc le reste ; ignien a encore deux varsets:

( *Elle chante.* )

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardignière,
Cueillit avec loyauté
Cette fleur printagnière
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre ben fière.

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

Alle aura raison d'être fiare! Tenais, si j'aviois

* Le grand-père de Dufresny, dont nous avons des comédies, étoit fils de la belle jardinière d'Anet et de Henri IV. (*Note de l'auteur.*)

été jolie fille ,j'auriois voulu, moi, avoir eun rejeton de c'héros là par moi-même.

CATAU.

Fi donc, mon père!

MARGOT, *à Michau.*

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites là. Ça n'est pas benséyant. Vaut mieux m'laisser achever de chanter.

(*Elle chante.*)

Tu fais courir après toi,
La belle jardinière,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France enquière :
Gascon, soldat, capitaine et roi,
Tu dois être bien fière.

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler gascon, ça est plaisant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un ton badin, mais sans rire.*

Oh! très-plaisant, très-plaisant!

MICHAU.

Oh! oui, oui, ça est drôle! (*A Richard.*) Mais à toi, à présent. Dégoise-nous c'te chanson que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon père! depuis qu'elle m'a trahi...

HENRI, *l'interrompant, tout en dévorant.*

Quoi! votre maîtresse vous a trahi, monsieur Richard? Eh! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne li en parlais donc pas; vous le feriais pleu-

rer. Point de queustion là-dessus. V's êtes trop curieux, au moins. (*A Richard.*) Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT, *à Richard.*

Oui, chante, mon fieu ; ça t'égayera, et nous itout.

CATAU, *à Richard.*

Oh! oui, oui, chantez, chantez, mon frère, et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre! j'en serai enchanté!

MICHAU, *à Richard.*

Allons, chante donc; je le veux : ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon père, (*Montrant Henri.*) et par égard pour Monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(*Il chante.*)

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris.
J'aime mieux ma mie,
O gué,
J'aime mieux ma mie!

(*Henri se détourne et répète, à demi-voix*, au roi Henri, *d'une façon gaie et d'un air satisfait.*)

HENRI, *à Michau, en montrant Richard.*

La chanson est jolie, très-jolie, et Monsieur la chante à merveille.

MICHAU.

Je l'crois, qu'i la chante ben! Parguenne! eh! c'est li qui l'a faite... Dame! Monsieu, il est savant not' fils.

HENRI, *à Catau.*

Et vous, aimable Catau; la vôtre, à présent.

CATAU.

Je n'nous ferons pas presser; je n'avons pas eune assez belle voix pour ça.

(*Elle chante en ayant le visage tourné vers Henri.*)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

(*Henri se détourne et répète avec émotion :* Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue de chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un ange. (*Il embrasse Catau.*) Cela mérite bien un baiser.

CATAU, *honteuse, et s'essuyant la joue.*

Pardi! Monsieu, v's êtes ben libre avec les filles.

MICHAU.

Allons, tu t'es t'attiré ça par ta gentillesse; faut en convenir. ( *Sérieusement, à Henri.* ) Mais i n'fauroit pas recommencer, au moins, Monsieur; j'vous en prions. Guiable! i n'faut que vous en montrer, à ce qu'i me paroît.

HENRI, *gaîment.*

Pardon, papa Michau : mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi! pas été le maître de moi.

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal... Eh ben! moi, je vons itou vous dire une chanson, et pis vous vienrais me baiser par après, si je l'ons méritai... Attendais que je trouvions l'air... C'est l'air d'Henri IV dans les Tricolets.... La, la, la, la; m'y voici : j'y suis.

( *Il chante.* )

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin....

( *S'interrompant, à tout le monde.* )

Allons, chorû.

( *Tous chantent ces deux premiers vers, ensemble.* )

MICHAU, *chantant.*

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.

( *S'interrompant, à tout le monde.* )

Chorû.

( *Tous chantent les deux derniers vers en refrain et en chœur.* )

MICHAU, *chantant seul.*

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l' ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

( *S'interrompant, à tout le monde.* )

Chorû.

( *Tous chantent les deux derniers vers, en chœur.* )

MICHAU, *chantant seul.*

Vive Henri Quatre!
Vive ce roi vaillant!...

( *Henri marque, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande, qu'elle paroît aller jusqu'aux larmes ; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, en pleurant même, jusqu'au moment où l'on lève la table.* )

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un verd galant.

(*Après avoir chanté, à tout le monde.*)

Ah! grand chorû pour celui-là.

(*Tous reprennent en chœur le couplet entier.*)

Vive Henri Quatre,
Vive ce roi vaillant!..

(*A Henri, en interrompant sa chanson.*)

Mais, Parguenne! Monsieu, buvons à la santai de ce bon roi, et vous li dirais, au moins?... Mais, dites-li, vous qu'avais l'honneur de l'approcher, dites-li; promettais-le moi?

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets.... Il le saura sûrement.

(*Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.*)

MARGOT, *à Henri, en se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons!

MICHAU, *à Henri, en se levant et choquant.*

Et que je l'chérissons!

CATAU, *à Henri, en se levant aussi et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes!

RICHARD, *à Henri, en se levant aussi et s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons!

HENRI, *à part, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis.... plus tenir.... Je suis prêt à verser des larmes.... de tendresse et de joie.

( *Il se détourne.* )

MICHAU.

Comme vous vous détournais! Est-c'que vous n'topais pas à tout ce que je disons-là de not' roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait... mes amis... au contraire... votre amour pour votre roi.... m'attendrit.... au point.... que mon cœur.... Allons, allons, à la santé de ce prince.

( *Ils recommencent à choquer.* )

MARGOT.

De ce bon roi!

CATAU, *à Henri.*

De ce cher roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ce vaillant roi!

RICHARD, *à Henri.*

De ce grand roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ses enfans, de ses descendans!... Eh bian! dites donc itou un mot d'éloge de not' roi. Est-ce que vous n'oseriais le louer donc, vous? Avous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'est avis, morgué! qu'vous n'l'aimois pas autant que nous... Ne seriez-vous pas de ces anciens ligueux? Oh! v's n'êtes pas un bon français, morgué!

HENRI, *dans le dernier attendrissement, et choquant.*

Pardonnez-moi... de tout mon cœur... à la santé de ce bon roi!

MICHAU, *avant d'avaler son vin, en contrefaisant Henri.*

« De ce bon roi!... » Parguenne! l'on a ben de la peine à vous arracher ça.

MARGOT, *à Henri, après avoir bu.*

C'tapendant, ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU, *à Henri, après avoir bu.*

Alles ne coûtent rian.

RICHARD, *à Henri, après avoir bu.*

Elles partent du cœur.

MICHAU, *à Henri, après avoir bu.*

Tatigué! ça fait du bian de boire à la santé d'Henri... (*A tout le monde.*) Oh çà! je n'mangeons pus; levons-nous de table. Aussi-ben, quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oseroit pus boire à personne.

RICHARD.

Reportons la table, mon père, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison... (*A Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh ça! allais-vous encore faire vos çarimonies? Je vous le défendons.

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire; j'aiderai seulement un peu la belle Catau.

MICHAU.

Je ne le voulons pas, vous dis-je... (*A Margot et à Catau, en montrant Henri.*) Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça, et pis, allais mettre des draps blancs au lit de Monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami, ça va êt' fait.

CATAU, *à Michau, en montrant Henri.*

Oui, mon père, quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de Monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chère Catau, où faut-il porter ce que je tiens-là ?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi ! mon cher Monsieu, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU, *à Henri.*

Parguenne ! voulais-vous ben leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu, toujous.

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh ! non, non; je ne me mêlerai plus de rien; voilà qui est fait.

(*On frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU, *à Richard.*

L'on frappe à not' porte; va voir qui c'est, Richard.

RICHARD.

J'y cours, mon père.

(*Il va ouvrir la porte, et Margot et Catau passent dans la cuisine avec les ustensiles du souper.*)

## SCÈNE XIV.

### HENRI, MICHAU, RICHARD.

RICHARD, *à Michau, apercevant Agathe.*

Juste ciel! c'est Agathe.

## SCÈNE XV.

### HENRI, MICHAU, RICHARD, LUCAS, AGATHE.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

Eh bian! mam'selle, le vl'à, M. Richard; parlais-li donc; mais y ne vous croira pas, ventais-vous-en.

AGATHE, *à Michau et à Richard, en se jetant aux pieds de l'un et de l'autre successivement.*

Ah! M. Michau!... Ah! Richard!... Je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre...

RICHARD, *l'interrompant et la relevant.*

Relevez-vous, Agathe... Je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe, en interrompant Richard.*

Oh! oh! qui vous amène ici, ma mie? Faut êt' ben impudente pour oser encor remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait.

RICHARD.

Eh! mon père, épargnez...

AGATHE, *en pleurs, à Michau, en interrompant Richard.*

J'avoue, Monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom, si j'étois coupable; mais c'est le marquis de Conchini qui m'a enlevée, malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, *à part.*

Conchini! Conchini!... (*A Michau.*) Qui est cette fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah! ouiche, c'est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, putôt que d'apouser honnêtement mon fils. Ça fait eune jolie fille ça!

(*On frappe encore à la porte. Margot et Catau, qui reviennent de la cuisine, vont ouvrir.*)

## SCÈNE XVI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, MARGOT, CATAU, LUCAS, AGATHE, LE GARDE CHASSE.

MARGOT ET CATAU, *ensemble, à Michau.*

Mon mari, } c'est monsieur le garde-chasse.
Mon père, }

MICHAU, *au garde-chasse.*

Ah! ah! c'est bian tard que...

LE GARDE-CHASSE, *l'interrompant.*

C'est, M. Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. (*Voyant entrer le duc de Sulli, le duc de Bellegarde et le marquis de Conchini.*) Mais les voici. Bonsoir, M. Michau.

MICHAU.

Bonsoir, M. le garde-chasse.

(*Le garde-chasse se retire.*)

## SCÈNE XVII.

HENRI, LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, MICHAU, MARGOT, RICHARD, CATAU, LUCAS, AGATHE.

MICHAU, *aux deux ducs et au marquis, en leur montrant Henri.*

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itout. Je ne l'crais pas. Il s'est dit officier du roi. (*Tirant Henri par le bras, qui a le visage tourné d'un autre côté.*) Voyais, reconnoissez-vous c't'honnête homme-là ?

LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, ET LE MARQUIS DE CONCHINI, *ensemble à Henri.*

Quoi ! c'est vous, Sire ?... Sire, c'est vous-même ?

MICHAU,

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD, ET AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

Quoi! c'est-là le roi, c'est-là notre bon roi, notre grand roi?

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis... je le veux, mes enfans... relevez-vous; je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du roi.*

Non, Sire, puisque c'est vous, je resterai à vos pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment où j'étois prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINI, *à part.*

Ciel! c'est Agathe.

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévère au marquis de Conchini.*

Conchini... qu'avez-vous à répondre? Eh bien! eh bien! répondez donc. Vous paroissez interdit?

LE MARQUIS DE CONCHINI, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, Sire... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit?..... et.... n'avouerois-je pas à votre Majesté une affaire.... de pure galanterie?

LE DUC DE SULLI, *vivement.*

J'adore Dieu! quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever. (*Au marquis.*) Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh bien! Sire, le fait est que j'ai eu envie..... (*Avec un rire forcé.*) mais bien envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle...

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle?... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINI.

Eh! mais, Sire, si vous voulez... C'est mon valet de chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *l'interrompant, d'un air sévère.*

Eh! c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINI, *avec feu.*

Ah! Sire, ne m'accablez point de votre colère: j'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse... Agathe ne m'a point cédé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le ciel de la vérité de ce que je dis... et qu'il me punisse sur le champ, si je vous en impose... Eh! dans l'instant, c'est moins, je le jure à votre Majesté, la crainte de ma disgrâce que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble et sévère.*

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Aga-

the soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime, de votre part, n'en est pas moins commis. Je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, Sire, je me croirois déshonorée, si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons...

RICHARD, *l'interrompant à son tour.*

Ah! divine Agathe, cet aveu du marquis de Conchini... et, plus encore, le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entière conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

T'as raison, mon fils, et tu peux à présent apouser c'te digne enfant là.

HENRI.

En ce cas là, je me charge donc de la dette de Conchini... (*Au marquis.*) Retirez-vous, et ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire.

(*Conchini se retire.*)

## SCÈNE XVIII.

### HENRI, LE DUC DE SULLI, LE DUC DE BELLEGARDE, MICHAU, RICHARD, MARGOT, CATAU, LUCAS, AGATHE.

HENRI, *à demi-voix, au duc de Sulli.*

Aussi bien, mon ami Rosni, je soupçonne violemment ce malheureux italien là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites. Nous en parlerons dans un autre temps... (*A Michau et aux autres paysans.*) Oh! çà, mes enfans, j'ai bien des engagemens à remplir ici... (*A Michau.*) Pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, M. Michau... Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche; et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, *à part, sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

*Tous les quatre à la fois.*

MICHAU, *à part.*

Quel bon roi!

RICHARD, *à Henri.*

Ah! Sire!...

CATAU ET AGATHE, *ensemble.*

Quel bon prince!

HENRI, *à Sulli.*

Duc de Sulli, que cette somme de vingt mille

francs leur soit comptée ici demain dans la journée; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLI, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, Sire... (*Se relevant, et d'un air attendri.*) Ah! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez. Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfaus, tous aussi bien que votre noblesse : mais, Sire, vous nous devez aux uns et aux autres, de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous faites tous les jours... (*Avec colère.*) Permettez-moi de le dire à votre Majesté, cela me met, moi, dans une véritable colère... Vive Dieu, Sire, votre vie n'est point à vous, vous en êtes comptable (*Montrant le duc de Bellegarde*) à des serviteurs, comme nous qui vous adorent, (*Montrant les paysans.*) et au peuple français, dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami... Tu m'attendris... Ne me gronde plus, mon cher Rosni; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué! Sire, c'est que ce gentilhomme là n'a pas tort. Au nom de Dieu, consarvez-nous vos jours, ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, à Henri.*

Ah! notre roi! ah! notre père, conservais-vous, conservais-vous.

HENRI, *à part, en regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventregué! conservais-vous; vous venais de marier nos jeunes gens; faut, Sire, que vous viviais plus qu'eux... Mais, queul excellent homme! pardon, votre Majesté, si je vous ons si mal reçu; je ne connoissions pas tout not' bonheur: et si j'avons manqué au respect... de la considération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu, et je veux demeurer votre ami, au moins, M. Michau... Mais, brisons là, j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, Sire, venais coucher dans mon propre lit... Ces Seigneurs prenront ceux de mon fils et de Catau; et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin... Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour votre Majesté.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons ramener Agathe cheux elle .. Et à demain aux noces, mes enfans.

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

LA

# GAGEURE IMPRÉVUE,

## COMÉDIE,

## PAR SEDAINE,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1768.

## PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE CLAINVILLE.
LE MARQUIS DE CLAINVILLE.
MONSIEUR DÉTIEULETTE.
MADEMOISELLE ADÉLAÏDE.
GOTTE.
LA GOUVERNANTE de mademoiselle Adélaïde.
DUBOIS, concierge.
UN MAITRE D'HOTEL.
LA FLEUR, domestique.
UN LAQUAIS.

La scène est au château du marquis.

LA

# GAGEURE IMPRÉVUE,

COMÉDIE.

## SCÈNE I.

GOTTE.

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la cause; mais, au moins, si cela fâche, cela désennuie. Eh! l'ennui!... l'ennui!... ah! c'est une terrible chose que l'ennui... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Mais, pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peut-être que, plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

## SCÈNE II.

### LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

MADAME a-t-elle vu passer bien du monde ?

LA MARQUISE.

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, des pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE.

Je ne sais si Madame s'ennuie; mais je vous assure que moi... De ce temps-là, on est tout je ne sais comment.

LA MARQUISE.

Il m'est venu l'idée la plus folle... S'il étoit passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurois fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE.

Il n'est point de cavalier qui n'en eût été bien aise. Mais, Madame, monsieur le Marquis n'aura pas lieu d'être satisfait de sa chasse.

LA MARQUISE.

Je n'en suis point fâchée.

GOTTE.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE.

Il en mouroit d'envie, et j'attendois des visites. La comtesse de Wordacle...

GOTTE.

Quoi! cette dame si laide?

LA MARQUISE.

Je ne hais pas les femmes laides.

GOTTE.

Vous pourriez même aimer les jolies.

LA MARQUISE.

Je badine, je ne hais personne. Donne-moi ce livre. ( *Elle prend le livre.* ) Ah! de la morale; je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avois dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à rien : s'il étoit accordé, j'en toucherois.

GOTTE.

Il l'est, Madame, le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE.

J'en jouerai ce soir, cela amusera monsieur de Clainville... Je vais broder... Non, approchez une table, je veux écrire. Ah dieu!

GOTTE, *approchant une table.*

La voilà.

LA MARQUISE *se met à table, rêve, regarde des plumes, et les jette.*

Ah! pas une seule plume en état d'écrire.

GOTTE.

En voici de toutes neuves.

LA MARQUISE.

Pensez-vous que je ne les voie pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... non, je vais m'y remettre, laissez. ( *La marquise va se remettre à la fenêtre.* )

GOTTE, *à part.*

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale, de la morale. Il faut que je lise cela pour savoir ce que c'est que de la morale. (*Elle lit.*) Essai sur l'homme. Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (*Elle remet le livre.*)

LA MARQUISE.

Gotte, Gotte.

GOTTE.

Madame.

LA MARQUISE.

Sonne quelqu'un. Cela sera plaisant... Ah! c'est un peu... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est pour risquer cette plaisanterie.

## SCÈNE III.

### LA MARQUISE, GOTTE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE, *au laquais.*

Allez vîte à la petite porte du parc; vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame que vous venez de saluer, vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

LE LAQUAIS.

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui, courez vîte.

## SCÈNE IV.

### LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

MADAME la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE.

Oui.

GOTTE.

Cette comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE.

Oui, cela sera très-singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE.

Connoissez-vous cet officier?

LA MARQUISE.

Non.

GOTTE.

Eh! Madame, s'il vous connoît?

LA MARQUISE.

En ce cas le domestique n'avoit pas le sens commun: il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE.

Mais, Madame, avez-vous pensé?...

LA MARQUISE.

J'ai pensé à tout: je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie à la campagne, on prend ce qu'on trouve.

GOTTE.

Mais si c'étoit quelqu'un qui ne convînt pas à madame?

LA MARQUISE.

Ne vais-je pas voir quel homme c'est? Faites fermer les fenêtres. ( *Gotte sonne.* )

## SCÈNE V.

LA MARQUISE, GOTTE, LA FLEUR.

( *La marquise tire son miroir de poche; elle regarde si ses cheveux ne sont pas dérangés, si son rouge est bien.* )

LA FLEUR, *après avoir fermé la fenêtre, parle à l'oreille de Gotte, et finit en disant:*

Je l'ai vu.

GOTTE.

Ah! Madame, voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le Marquis.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE.

Parle, parle: conte donc.

LA FLEUR.

Madame... ( *A Gotte.* ) Babillarde.

LA MARQUISE.

Je vous écoute.

LA FLEUR.

Madame, parlant par révérence.

LA MARQUISE.

Supprimez vos révérences.

LA FLEUR.

Sauf votre respect, Madame.

LA MARQUISE.

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LA FLEUR.

J'allois, Madame, au bout du corridor, lorsque par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la Marquise...

LA MARQUISE.

Voilà de l'honneur à présent. Eh bien! qu'avez-vous vu?

LA FLEUR.

J'ai vu derrière la croisée du grand cabinet de monsieur le Marquis, j'ai vu remuer un rideau, ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche: oui c'étoit une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans: je n'assurerois pas qu'elle a dix-huit ans; mais elle en a bien seize.

LA MARQUISE.

Et... Etes-vous sûr de ce que vous dites?

LA FLEUR.

Ah! Madame, voudrois-je...

LA MARQUISE.

C'est sans doute quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites

venir Dubois. La Fleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LA FLEUR.

Hors à mademoiselle Gotte.

LA MARQUISE.

Si l'un ou l'autre vous en dites un mot, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

## SCÈNE VI.

### LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE, *faisant la pleureuse.*

Je ne crois pas, Madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous : je n'ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE.

Je vous permets de dire les miens.

GOTTE.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE.

Ah! ah! vous allez pleurer; je n'aime pas ces petites simagrées : je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre, cela se passera.

## SCÈNE VII.

### LA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Monsieur Dubois, qu'est-ce que cette jeune personne qui est dans l'appartement de mon mari?

DUBOIS.

Une jeune personne qui est dans l'appartement de Monsieur?

LA MARQUISE.

Je vois que vous cherchez à me mentir: mais je vous prie de songer que ce seroit me manquer de respect; et je ne le pardonne pas.

DUBOIS.

Madame, depuis vingt-sept ans que j'ai l'honneur d'être valet de chambre à monsieur le marquis, il n'a jamais eu sujet de penser que je pouvois manquer de respect; et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger... il y a onze ans, Madame...

LA MARQUISE.

Vous cherchez à éluder la question; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est cette jeune personne qui est dans le cabinet de monsieur de Clainville?

DUBOIS.

Ah! Madame, vous pouvez me perdre; et si Monsieur sait que je vous l'ai dit.... Peut-être veut-il en faire un secret.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce secret, vous n'êtes pas venu me trouver pour me le dire. M. de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savois, et que vous n'avez osé ni me mentir ni me désobéir.

DUBOIS.

Ah! Madame, quel tort cela pourroit me faire!

LA MARQUISE.

Aucun. Ceci me regarde; et j'aurai assez de pouvoir sur son esprit...

DUBOIS.

Ah! Madame, vous pouvez tout; et si vous interrogiez Monsieur, je suis sûr qu'il vous diroit...

LA MARQUISE.

Revenons à ce que je vous demandois. Sortez, Gotte.

GOTTE, *à part, en s'en allant.*

On ne peut rien savoir avec cette femme là.

## SCÈNE VIII.

### LA MARQUISE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUBOIS.

Madame, hier au matin, Monsieur me dit : Dubois, prends ce papier et exécute de point en point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE.

Quel papier?

DUBOIS.

Je crois l'avoir encore : le voici.

LA MARQUISE.

Lisez.

DUBOIS.

C'est de la main de monsieur le marquis. « Ce » jeudi 16 du courant, au matin. Aujourd'hui, à

» cinq heures un quart du soir, Dubois dira à sa
» femme de s'habiller et de mettre une robe; à
» six heures et demie il partira de chez lui avec sa
» femme, sous prétexte d'aller promener. A sept
» heures et demie il se trouvera à la petite porte
» du parc. A huit heures sonnées, il confiera à sa
» femme qu'ils sont là l'un et l'autre pour m'at-
» tendre. A huit heures et demie... »

LA MARQUISE.

Voilà bien du détail. Donnez, donnez. (*Elle parcourt le papier des yeux.*) Eh bien?

DUBOIS.

Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma femme mouroit de froid: c'est qu'il étoit survenu un accident à la voiture. Monsieur étoit dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune et l'autre âgée. Il a dit à ma femme: Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré. Il n'a dit à la plus jeune que deux mots, et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE.

Eh! où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS.

Dans la chambre de ma femme, où j'ai dressé un lit.

LA MARQUISE.

Et Monsieur n'a pas eu plus d'attentions pour elles?

DUBOIS.

Vous me pardonnerez, Madame, il est revenu

ce matin avant que d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer; il a fait beaucoup d'honnêtetés, beaucoup d'amitié à la jeune personne; beaucoup, ah! beaucoup.

LA MARQUISE.

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

DUBOIS.

Madame, j'ai exécuté les ordres: mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE.

Amenez-les-moi.

DUBOIS.

Ah! Madame!

LA MARQUISE.

Oui, priez-les: dites-leur que je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS.

Mais si...

LA MARQUISE.

Faites ce que je vous dis, n'appréhendez rien. Faites rentrer Gotte.

## SCÈNE IX.

LA MARQUISE.

Ceci me paroît singulier... Non, je ne peux croire... Ah! les hommes sont bien trompeurs.... Au reste, je vais voir.

## SCÈNE X.

### LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Je vous prie de garder le silence sur ce que vous pouvez savoir et ne savoir pas. (*A part.*) Je suis à présent fâchée de mon étourderie et de mon officier. (*A Gotte.*) Sitôt qu'il paroîtra...

GOTTE.

Qui, Madame?

LA MARQUISE.

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un instant et vous reviendrez.

## SCÈNE XI.

### LA MARQUISE, ADÉLAÏDE, DUBOIS, LA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Mademoiselle, je suis très-fâchée de troubler votre solitude, mais il faut que monsieur le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J'attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE.

Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE.

Cette femme est à vous?

ADÉLAÏDE.

Oui, Madame, c'est ma gouvernante.

LA MARQUISE.

Permettez-moi de la prier de passer dans mon cabinet.

ADÉLAÏDE.

Madame, depuis mon enfance elle ne m'a point quittée; permettez-lui de rester.

LA MARQUISE, *à Dubois.*

Avancez un siége et sortez. (*Dubois avance un siége. La marquise montre un siége plus loin.*) Asseyez-vous, la bonne; asseyez-vous, Mademoiselle. Toute l'honnêteté qui paroît en vous devoit ne point faire hésiter monsieur le marquis de vous présenter chez moi.

ADÉLAÏDE.

J'ignore, Madame, les raisons qui l'en ont empêché : j'aurois été la première à lui demander cette grâce, si je n'apprenois à l'instant que j'avois l'honneur d'être chez vous.

LA MARQUISE.

Vous ne saviez pas?

ADÉLAÏDE.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Vous redoublez ma curiosité.

ADÉLAÏDE.

Je n'ai nulle raison pour ne pas la satisfaire; monsieur le marquis ne m'a jamais recommandé le secret sur ce qui me concerne.

LA MARQUISE.

Y a-t-il long-temps qu'il a l'honneur de vous connoître?

ADÉLAÏDE.

Depuis mon enfance, Madame. Dans le couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent et pour ami.

LA MARQUISE, *à la gouvernante.*

Comment se nomme Mademoiselle?

LA GOUVERNANTE.

Mademoiselle Adélaïde.

LA MARQUISE.

Point d'autre nom?

LA GOUVERNANTE.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Non!... Et vous me direz, Mademoiselle, que vous ignorez les idées de monsieur le marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux.

ADÉLAÏDE, *d'un ton un peu sec.*

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, Madame; et je respectois trop monsieur le marquis, pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE.

On ne peut pas avoir plus de discrétion.

ADÉLAÏDE.

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, Madame, que j'ignorois que j'étois chez vous.

LA MARQUISE.

Vous me le feriez oublier.

ADÉLAÏDE, *se levant.*

Madame, je me retire.

LA MARQUISE, *levée, d'un ton radouci.*

Mademoiselle, je désire que monsieur le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurois de vous connoître.

ADÉLAÏDE.

Je le désire aussi.

LA MARQUISE.

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous ni pour moi : mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentimens que vous inspirez pour n'être pas mal interprété.

ADÉLAÏDE.

J'en conviens, Madame : et pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite de M. Clainville à mon égard. Il y a quelques mois....

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, je vous en prie.

ADÉLAÏDE *s'assied, ainsi que la marquise et la gouvernante.*

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint à mon couvent; il étoit accompagné d'un gentilhomme de ses amis : il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paroître à la grille : je l'accordai. Il y vint.... je l'ai vu.... quelquefois...

quefois... souvent même; et lundi passé, Monsieur le marquis revint me voir: il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'étoit hier) il est revenu un peu tard; car la retraite étoit sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin; j'étois dans ce couvent dès l'enfance; et il m'a conduite ici. Voici, Madame, toute mon histoire: et s'il étoit possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce seroit près de vous que je me réfugierois.

## SCÈNE XII.

### LA MARQUISE, ADÉLAÏDE, GOTTE, LA GOUVERNANTE.

GOTTE.

Il se nomme M. Détieulette.

ADÉLAÏDE.

M. Détieulette!

LA GOUVERNANTE.

M. Détieulette!

LA MARQUISE.

Dans mon cabinet. Faites-le ensuite entrer ici, j'y serai dans un moment. (*A Adélaïde*) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive long-temps du plaisir de vous voir. Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'anticiper:

je vous demanderai, Mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

ADÉLAÏDE.

Madame, j'observerai le même silence.

LA MARQUISE, *à Gotte.*

Faites entrer Dubois. Ah!...

## SCÈNE XIII.

### LA MARQUISE, ADÉLAÏDE, GOTTE, DUBOIS, LA GOUVERNANTE.

LA MARQUISE.

Dubois, ayez pour Mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous êtes capable. Vous ne direz point à monsieur le Marquis que Mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu'il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que...

ADÉLAÏDE.

Madame...

(*La Marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Gotte est restée : elle voit entrer M. Détieulette.*)

GOTTE.

Il n'a pas mauvaise mine : elle peut le faire rester à dîner.

## SCÈNE XIV.

### M. DÉTIEULETTE, LA FLEUR.

M. DÉTIEULETTE.

Tu demeures ici?

LA FLEUR.

Chez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Chez le marquis de Clainville? On m'a dit la comtesse de Wordacle.

LA FLEUR.

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LA FLEUR.

Je n'en sais rien.

M. DÉTIEULETTE.

Et où est le Marquis?

LA FLEUR.

On le dit à la chasse.

M. DÉTIEULETTE.

N'est-il pas à Montfort? Je comptois l'y trouver. Revient-il ce soir?

LA FLEUR.

Oui, Madame l'attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommoit la comtesse de Wordacle : je n'y conçois rien.

LA FLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l'ai laissé derrière, son cheval n'a pu me suivre : mais voilà un singulier hasard; et tu ne sais pas le motif...

LA FLEUR.

Non, Monsieur : mais ne dites pas... Ah! voilà madame.

## SCÈNE XV.

### LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Quoi! monsieur le Baron, vous passez devant mon château sans me faire l'honneur... Ah! Monsieur... Ah! que j'ai de pardons à vous demander : je vous ai pris pour un des parens de mon mari; et je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. Je comptois lui faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois... Ah! Monsieur... ah! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée!

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Que d'excuses j'ai à vous faire?

M. DÉTIEULETTE.

Je rends grâce à votre méprise; elle me procure l'honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

LA MARQUISE.

Ah! Monsieur, on ne peut être plus confuse

que je le suis: mais, Gotte, mais voyez comme Monsieur ressemble au baron.

GOTTE.

Oui, Madame, à s'y méprendre.

LA MARQUISE.

Je ne reviens pas de mon étonnement: même taille, même air de tête.

## SCÈNE XVI.

### LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE, UN MAITRE D'HOTEL.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

MADAME est servie.

LA MARQUISE.

Monsieur, restez; peut-être n'avez-vous pas dîné; Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître...

M. DÉTIEULETTE.

Madame...

LA MARQUISE, *au maître d'hôtel.*

Monsieur reste.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais, madame la Comtesse, si je dois accepter l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous devez, Monsieur, me donner le temps d'effacer de votre esprit l'opinion d'étourderie que vous devez, sans doute, m'accorder.

(*M. Détieulette donne la main: ils passent dans la salle à manger.*)

## SCÈNE XVII.

### GOTTE.

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit, elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité.

## SCÈNE XVIII.

### GOTTE, LA FLEUR.

(*Gotte lève un coussin de bergère, et tire de dessous une manchette qu'elle brode. La Fleur paroît, elle est prête à la cacher, et, voyant que c'est La Fleur, elle se remet à broder. La Fleur a une serviette à la main, comme un domestique qui sert à table.*)

LA FLEUR.

Enfin on peut causer.

GOTTE.

Ah! te voilà? je pensois à toi. Tu ne sers pas à table?

LA FLEUR.

Est-ce qu'il faut être douze pour servir deux personnes?

GOTTE.

Et si madame te demande?

LA FLEUR.

Elle a Julien. Je suis cependant fâché de n'être pas resté; j'aurois écouté. (*Il tire le fil de Gotte.*)

GOTTE.

Finis donc.

LA FLEUR.

C'est que je t'aime bien.

GOTTE.

Ah! tu m'aimes; je veux bien le croire. Mais il faut avouer que tu es bien simple, avec tes niaiseries.

LA FLEUR.

Quoi donc?

GOTTE.

Madame, sur votre respect. Madame, révérence parler. Madame, j'ai eu l'honneur d'aller au bout du corridor.

(*Pendant ce couplet, La Fleur rit.*)

LA FLEUR.

Ah! ah!

GOTTE.

Eh! de quoi ris-tu?

LA FLEUR.

Comment! tu es la dupe de cela, toi?

GOTTE.

Quoi! la dupe?

LA FLEUR.

Oui, quand je parle comme cela à madame.

GOTTE.

Sans doute.

LA FLEUR.

Et que je fais le nigaud.

GOTTE.

Comment?

LA FLEUR.

Je le fais exprès.

GOTTE.

Tu le fais exprès.

LA FLEUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire: Ah! que ces gens-là sont bêtes! ah! quelle ineptie! ah! quelle sotte espèce! Ils devroient bien manger de l'herbe, et mille autres propos. C'est comme s'ils disoient à eux-mêmes: Ah! que j'ai d'esprit! ah! quelle pénétration, ah! comme je suis au-dessus de tout ça! Eh! pourquoi leur épargner ce plaisir-là? Moi je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent, et je m'en trouve bien: qu'est-ce que cela coûte?

GOTTE.

Je ne te croyois ni si fin, ni si adroit.

LA FLEUR.

J'ai déjà fait cinq conditions; j'ai été renvoyé de chez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avois plus de bon sens qu'eux. Depuis ce temps-là, j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déjà devant moi une assez bonne petite somme, que je veux mettre aux pieds de la charmante brodeuse, qui veut bien..... (*Il veut l'embrasser.*)

GOTTE.

Mais, finis donc, tu m'impatientes.

LA FLEUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié, que

pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE.

A l'humeur près, ta fortune est faite.

LA FLEUR.

Ah! je ferai fortune.

GOTTE.

Mais, tu as lu. Est-ce que tu sais lire?

LA FLEUR.

Oui. Quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne savois ni lire ni écrire: cela fait bien, on se méfie moins de nous, et pourvu qu'on remplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions; avec cela, l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte!...

GOTTE.

Mais finis donc, finis donc, finis donc; tu m'as fait casser mon fil. Tiens, tes manchettes seront faites quand elles voudront. (*Elle les jette par terre; La Fleur les ramasse.*)

LA FLEUR.

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE.

Donne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LA FLEUR.

Oui vraiment.

GOTTE.

Vraiment : mais ne t'y fie pas, madame voit tout ce qu'on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l'ai bien observée : c'est un ange pour la conduite, c'est un démon pour la finesse. Cette finesse-là l'entraîne souvent plus loin qu'elle ne le veut, et la jette dans des étourderies; étourderies pour toute autre, témoin celle-ci; mais je ne sais comment elle fait. Ce qui me désoleroit, moi, finit toujours par lui faire honneur. Je ne suis pas sotte : eh bien! elle devine une heure avant que je parle. Pour monsieur le Marquis, qui se croit le plus savant, le plus fin, le plus habile, le premier des hommes, il n'est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jureroit ses grands dieux qu'elle ne pense, n'agit et ne parle que d'après lui. Ainsi, mon pauvre La Fleur, mets-toi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les rares trésors de ton bel esprit, et près de madame tu ne seras jamais qu'un sot, entends-tu?

LA FLEUR.

Et avec cet esprit-là, elle n'a jamais eu la moindre petite affaire de cœur? là, quelque...

GOTTE.

Jamais.

LA FLEUR.

Jamais! On dit cependant monsieur jaloux.

GOTTE.

Ah! comme cela, par saillie. C'est elle bien plutôt qui seroit jalouse. Pour lui, il a tort, car c'est

presque la seule femme de laquelle je jurerois, et de moi, s'entend.

LA FLEUR.

Ah! sûrement. Mais cela doit te faire une assez mauvaise condition.

GOTTE.

Ah! madame est fort généreuse.

LA FLEUR.

Imagine donc ce qu'elle seroit, s'il y avoit quelque amourette en campagne. Avec des maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir ni profit. Ah! que je voudrois être à la place de Dubois!

GOTTE.

Pourquoi?

LA FLEUR.

Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, n'est-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris, il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles: le valet de chambre fera les emplettes; c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne amie viendra en poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah! Gotte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu feras de bons rapports, vrais ou faux, tu attiseras le feu, madame se piquera, prendra de l'humeur et se vengera. Croirois-tu que je ne l'ai dit à madame que pour la mettre dans le goût de se venger?

GOTTE.

Tu es un dangereux coquin.

LA FLEUR.

Bon! qu'est-ce que cela fait? Il y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service? Il faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son maître.

GOTTE.

Il ne faudroit pas s'y jouer avec Madame; elle me jeteroit là comme une épingle.

LA FLEUR.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion: M. Détieulette est aimable.

GOTTE.

Monsieur?...

LA FLEUR.

M. Détieulette, cet officier.

GOTTE.

Est-ce que tu le connois?

LA FLEUR.

Oui, il m'a reconnu d'abord. Je l'ai beaucoup vu chez mon ancien maître. Il étoit étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTE.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étois?

LA FLEUR.

Oui.

GOTTE.

Chez M. de Clainville?

LA FLEUR.

Oui, à madame de Clainville.

GOTTE.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose! C'est bien fait, avec ses détours; j'en suis bien aise, sa finesse a ce qu'elle mérite.

LA FLEUR.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il se tuoit de l'appeler madame la comtesse : c'est que, sous le nom de la comtesse de Wordacle... Quoi, on a déjà dîné.

LA FLEUR.

Comme le temps passe vîte!

GOTTE, *cachant les manchettes.*

Ciel! voilà Madame.

## SCÈNE XIX.

### LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE *lance un regard sévère sur La Fleur et sur Gotte.*

Oui, Monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons, marche par une route si fleurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humeur, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez.

M. DÉTIEULETTE.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerois, Madame, à vous le céder.

LA MARQUISE.

Je reçois cela comme un compliment; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement: cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup-d'œil devient plus fin, notre attention plus soutenue, nos réflexions plus délicates; et la modestie avec laquelle nous nous énonçons, donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément, si nous nous abaissions jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! Madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville!

LA MARQUISE.

Le marquis de Clainville? Vous connoissez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Oui, Madame.

(*Ici Gotte écoute avec attention.*)

LA MARQUISE.

Ne vous trompez-vous pas?

M. DÉTIEULETTE.

Non, Madame. C'est un homme qui doit avoir à présent... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans, de moyenne taille, fort bien prise, beau joueur, bon chasseur, grand parieur, savant, se piquant de l'être, même dans les détails; connoissant tous les arts, tous les

talens, toutes les sciences, depuis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astrologie jusqu'à la médecine; d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit, et d'un commerce sûr.

(*Ici Gotte sourit.*)

LA MARQUISE.

La serrurerie! Ah! vous le connoissez.

M. DÉTIEULETTE.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit?...

M. DÉTIEULETTE.

Vous le connoissez aussi, Madame?

LA MARQUISE.

Beaucoup; et il vous disoit?

M. DÉTIEULETTE.

On m'a dit qu'il étoit veuf, et qu'il alloit se remarier.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, il n'est pas veuf.

M. DÉTIEULETTE.

On le plaignoit beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE.

Sa femme?...

M. DÉTIEULETTE.

Avoit la tête un peu...

LA MARQUISE.

Un peu?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avoit une maladie... d'esprit... des

absences... jusqu'à ne pas se ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE.

Pure calomnie. (*Gotte, pendant ce couplet, rit, et enfin éclate. La marquise se retourne et dit à Gotte :*) Qu'est-ce que c'est donc ?

GOTTE.

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

LA MARQUISE.

Allez plus loin, nous n'avons pas besoin de vos gémissemens. (*A M. Détieulette.*) Enfin, que vous disoit monsieur de Clainville sur le chapitre des femmes ?

M. DÉTIEULETTE.

Ce qu'il disoit étoit fort simple, et avoit l'air assez réfléchi. Les femmes, disoit monsieur de Clainville : vous m'y forcez, Madame, je n'oserois jamais...

LA MARQUISE.

Dites, Monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Les femmes, disoit-il, n'ont d'empire que sur les ames foibles ; leur prudence n'est que de la finesse, leur raison n'est souvent que du raisonnement ; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur : aussi n'ont-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute, et cet esprit est souvent peu de chose ; il éblouit sous le coloris des grâces ; il passe avec elles, il s'évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame,

c'est M. de Clainville qui parle, ce n'est pas moi: je suis si loin de penser...

LA MARQUISE.

Continuez, Monsieur: elles aiment mieux?

M. DÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue que par la droiture et par la simplicité; secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous. Elles ne sont presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe, et la haine de l'autre. Défendez-vous (ajoutoit-il). Mais, Madame, je...

LA MARQUISE.

Achevez, Monsieur, achevez.

M. DÉTIEULETTE.

Défendez-vous, ajoutoit-il, de leur premier coup-d'œil: ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite affaire, et je ne le serai jamais.

LA MARQUISE.

Et monsieur de Clainville vous disoit cela?

M. DÉTIEULETTE.

A moi, Madame, et à tous les officiers qui avoient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus, il entroit dans des détails....

LA MARQUISE.

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, Messieurs, que vous applaudissiez; car, lorsqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre....

M. DÉTIEULETTE.

Je me taisois, Madame : mais, si j'avois eu le bonheur de vous connoître, quel avantage n'aurois-je pas eu sur lui! pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement....

LA MARQUISE, *un peu piquée.*

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vous arrêter ici. Vous m'avez dit qu'il vous restoit encore dix lieues à faire, et la nuit!...

## SCÈNE XX.

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

GOTTE.

Madame, voici monsieur le marquis.... non, monsieur le comte qui revient de la chasse.

LA MARQUISE *joue l'embarras.*

Quoi! déjà?... O ciel! Monsieur.... Je ne sais... Je suis....

M. DÉTIEULETTE.

Madame, quelque chose paroît altérer votre tranquillité. Serois-je la cause....

LA MARQUISE.

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'être; mais il est si délicat sur certaines choses, et la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien, Madame?

LA MARQUISE.

Il va sans doute venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas long-temps.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE.

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE.

Vous n'y serez pas long-temps. Sitôt qu'il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourriez, de là, entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

## SCÈNE XXI.

### LA MARQUISE, GOTTE.

LA MARQUISE.

Ah! M. de Clainville, nous ne prenons d'empire que sur les ames foibles.... Je suis piquée au vif.... Oui.... oui.... il peut avoir tenu ce discours là.... je le reconnois. Lui.... lui, qui par l'idée qu'il a de son propre mérite, auroit été l'homme le plus aisé... Ah! que je serois charmée si je pouvois me venger... m'en venger, là, à l'instant, et prouver... Mais comment pourrois-je m'y pren-

dre?... Si je lui faisois raconter à lui-même, ou en lui faisant plutôt croire.... Non.... il faut que cela intéresse particulièrement mon officier... je veux qu'il soit en quelque sorte... Si par quelque gageure. (*Ici elle fixe la porte et la clef en révant.*) M. de Clainville... Ah! (*Elle dit cela en souriant à l'idée qu'elle a trouvée.*) Non, non... Il seroit pourtant plaisant... Mais que risqué-je?... (*Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.*) Il seroit bien singulier que cela réussît. (*Elle rit de son idée en mettant la clef dans sa poche : elle s'assied.*) Gotte, donnez-moi mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Le voilà.

LA MARQUISE, *réveuse.*

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage.

GOTTE.

Eh! le voilà, Madame.

LA MARQUISE.

Ah!

## SCÈNE XXII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE.

LA MARQUISE *sur sa chaise longue, et faisant des nœuds.*

Eh bien! Monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS.

J'aime la pluie. Et vous, Madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE.

Qui que ce soit. Votre chasse a, sans doute, été heureuse?

LE MARQUIS.

Ah! Madame, des tours perfides. Nous débusquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons : il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, et le talon large; il me soutient que c'est une biche brehaigne, cerf dix-cors s'il en fut.

LA MARQUISE.

Je suis toujours étonnée, Monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes que seulement la chasse fait employer. Les femmes croient savoir la langue française, et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talens, et de ces arts que vous appelez...

LE MARQUIS.

Mécaniques.

LA MARQUISE.

Mécaniques. Eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS.

Madame, un homme un peu instruit les sais tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE.

Quoi! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS.

Oui, Madame. Je ne me citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singulière;

et sans avoir un empire à réformer, Pierre le Grand n'est pas entré plus que moi dans les plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences, aux talens, mais même aux métiers, dont je n'eusse dit les noms, j'aurois jouté contre un dictionnaire.

(*Pendant ce commencement de scène, M. de Clainville peut défaire ses gants et les donner, ainsi que son couteau de chasse, à un domestique.*)

LA MARQUISE.

Je ne jouterois donc pas contre vous; car moi, à l'instant, je regardois cette porte, et je me disois : chaque petit morceau de fer qui sert à la construire, a certainement son nom; et, hors la serrure, je n'aurois pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS.

Eh bien! moi, Madame, je les dirois tous.

LA MARQUISE.

Tous? Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS.

Je le parierois.

LA MARQUISE.

Ah! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS.

Je le parie, Madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Vous le pariez?

GOTTE, *à part.*

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela...

LE MARQUIS.

Oui, Madame, je le parie.

LA MARQUISE.

Soit : aussi bien depuis quelques jours ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS.

Que ne vous adressiez-vous à vos amis?

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, je ne veux pas vous devoir un si foible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, et j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS.

Vingt louis?

LA MARQUISE.

Vingt louis... soit.

GOTTE, *à part.*

Cela m'impatiente pour lui. Demandez-moi à quel propos cette gageure.

LE MARQUIS.

Soit, je le veux bien.

LA MARQUISE.

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d'une porte de chambre, de celle-ci.

LE MARQUIS.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me ressouviendrai jamais...

LE MARQUIS.

Sans doute, écrivons. Dubois! (*A Gotte.*) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. Toutes les fois, Madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes ont l'avantage de la science, de l'érudition et d'une sorte de profondeur de jugement... Il est vrai, Madame, que ce talent divin accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE.

Ah! Monsieur, songez que je suis votre femme, et un compliment n'est rien, quand il est déplacé. Revenons à notre gageure : vous voudriez, je crois, me la faire oublier.

LE MARQUIS.

Non, je vous assure.

## SCÈNE XXIII.

### LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE, DUBOIS.

LA MARQUISE.

Voici, Dubois : nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé, et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui ?

LE MARQUIS.

Que dites-vous, Madame, aujourd'hui ?

LA MARQUISE.

Je vous expliquerai cela : notre gageure, notre gageure.

LE

LE MARQUIS.

Dubois, prends une plume et de l'encre, mets-toi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE.

Dubois, mettez en tête : Vous donnerez vingt louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

LE MARQUIS.

Ils ne sont pas gagnés, Madame.

LA MARQUISE.

Voyons, voyons, commencez.

LE MARQUIS.

Madame, ces détails vont vous paroître bien bas, bien singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE.

Dites bien brillans : je les trouverai d'or, si j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne, que je veux vous aider à me faire perdre. Vous n'oublierez sans doute pas la serrure et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS.

Ce ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, serrées par des écrous. Mettez la serrure, les vis, les écrous.

DUBOIS, *écrivant.*

Ecrous.

LE MARQUIS.

L'entrée, la pomme, la rosette, les fiches...

LA MARQUISE.

Ah! quelle vivacité, Monsieur! ah! vous m'effrayez.

DUBOIS.

Les fiches.

LE MARQUIS.

Attendez, Madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE.

Ah! j'ai perdu, Monsieur, j'ai perdu.

LE MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisures, tiges, équerre, verrous, gâches.

LA MARQUISE.

Ah! Monsieur, Monsieur, c'est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS.

Je n'hésite pas, Madame, je n'hésite pas, vous le voyez. Un instant, un instant.

DUBOIS.

Gâches.

LA MARQUISE.

Mais, voyez comme en deux mots, Monsieur!

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Voulez-vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS.

Non, non, Madame. Equerre, verrous, gâches.

DUBOIS.

C'est mis.

LA MARQUISE.

Dix louis, Monsieur, dix louis.

LE MARQUIS.

Non, non, Madame. Ah! vous voulez parier.

LA MARQUISE.

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS.

Je ne ferois pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie mon tour.

LA MARQUISE.

Je baisse pavillon; je ne demande pas si vous avez oublié quelque terme.

LE MARQUIS.

Je ne le crois pas. Equerre... gâches, verrous, serrure.

LA MARQUISE.

Si c'étoit de ces grandes portes, vous auriez eu plus de peine.

LE MARQUIS.

Je les aurois dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE.

Eh bien! Monsieur, avez-vous tout dit?

LE MARQUIS.

Oui... oui, Madame, à ce que je crois; équerre, serrure.

LA MARQUISE.

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup-d'œil avec laquelle vous saisissez...

LE MARQUIS.

Cela vous étonne, Madame?

LA MARQUISE.

Cela ne devroit pas me surprendre. Enfin il ne reste plus rien...

LE MARQUIS.

Que de me payer, Madame.

LA MARQUISE.

De vous payer? Ah! Monsieur, vous êtes un créancier terrible. Si vous avez perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS.

Je n'en demande point.

LA MARQUISE.

Dubois, fermez ce papier, et cachetez-le : voici mon étui.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc, Madame? cela est inutile.

LA MARQUISE.

Vous me pardonnerez, j'ai l'attention si paresseuse : les femmes n'ont que la présence d'esprit de la minute, et elle est passée cette minute.

LE MARQUIS.

Vous croyez rire; mais ce que vous dites-là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE.

Oh! je vous crois. J'espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir et examiner si vous n'avez rien oublié.

LE MARQUIS.

Deux jours, si vous l'exigez.

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas plus de temps qu'il ne m'en faut pour vous raconter l'histoire de ma journée : et la voici. Je me suis ennuyée, mais

très-ennuyée ; je me suis mise sur le balcon, la pluie m'en a chassée; j'ai voulu lire, j'ai voulu broder, faire de la musique; l'ennui jetoit un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J'ai vu passer un cavalier qui pressoit fort sa monture; il m'a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordacle le prioit d'entrer chez elle.

LE MARQUIS.

Pourquoi la comtesse de Wordacle ?

LA MARQUISE.

Une idée : je ne voulois pas qu'il sût que je suis femme de M. de Clainville, (*en élevant la voix.*) de M. de Clainville, qui a des terres dans cette province.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?...

LA MARQUISE.

Je vous le dirai : il a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très-bien : il est de ces hommes dont la physionomie honnête et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur, il n'a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avois plu; il a même osé me le dire ; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me faisoit... Enfin, que vous dirai-je! excusez ma sincérité, mais je connois l'empire que j'ai sur votre ame : dans l'instant le plus

décidé d'une conversation assez vive, vous êtes arrivé; et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous en fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré; je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement : je ne supposois pas que vous l'accepteriez, et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté...

(*Le Marquis par degrés prend un air sérieux, froid et sec.*)

LE MARQUIS.

Madame...

LA MARQUISE.

Mais... Monsieur... je m'aperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin?

LE MARQUIS.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Vous me paroissez avoir quelque chagrin?

LE MARQUIS.

Non, Madame, je n'en ai point : mais ce Monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, *à part.*

Ah ciel!

LA MARQUISE.

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je... je... je souhaiterois être seule.

( *Dubois et Gotte se retirent, d'un air embarrassé, dans le fond du théâtre. Gotte a l'air plus effrayé.* )

LE MARQUIS.

Je le crois.

LA MARQUISE.

Je désirerois...

LE MARQUIS.

Et moi je désire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE.

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, *jouant l'embarras.*

Permettez-moi, Monsieur, de vous proposer un accommodement...

LE MARQUIS.

Un accommodement, Madame? Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE.

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en la revanche.

LE MARQUIS.

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE.

Je ne plaisante point, je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS.

Et moi, Madame, je vous demande la clef de ce cabinet, et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE.

La clef, Monsieur?

LE MARQUIS.

Oui, la clef, la clef

LA MARQUISE.

Et si je ne l'ai pas?

LE MARQUIS.

Il est un moyen d'entrer : c'est de jeter la porte en dedans.

LA MARQUISE.

Monsieur, point de violence : ce que vous projetez vous sera aussi facile lorsque vous m'aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS.

Je vous écoute, Madame.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Avant de vous porter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de me faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS.

Ah! morbleu! Madame, c'en est trop.

LA MARQUISE.

Arrêtez, Monsieur : dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef; vous ne doutez pas qu'elle soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendois pas : mais il n'est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci,

et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié ; mais je vois, et trop tard, que je ne devois pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, Monsieur. ( *Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et d'un air indécis, distrait et confus.* ) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, Monsieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même; regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LE MARQUIS, *confus.*

Ah ! Madame.

LA MARQUISE.

Quoi! vous hésitez, Monsieur ? Que n'entrez-vous dans ce cabinet? je vais l'ouvrir moi-même.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, Madame, c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE.

Non, non, ce que je vous ai dit est sans doute vrai.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, que je suis coupable!

LA MARQUISE.

Eh! non, Monsieur, vous ne l'êtes point.

LE MARQUIS.

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MARQUISE.

Relevez-vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Me pardonnez-vous?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je n'en ai nulle peine.

LE MARQUIS.

Que de bonté!

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par bonté, c'est par raison.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, qui s'en seroit méfié? (*En regardant le papier.*) Oui... oui. O ciel! avec quelle adresse, avec quelle finesse j'ai été conduit à demander cette clef, cette maudite clef. (*Il lit.*) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef! maudite clef! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit?

DUBOIS.

Non, Monsieur, j'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS.

Madame, Madame, j'en suis charmé, j'en suis enchanté; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacité avec vous : voici la dernière de ma vie. Je vais vous envoyer vos vingt louis, et je les paie du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, oui, Monsieur.

LE MARQUIS, *revenant sur ses pas.*

Mais admirez combien j'étois simple, avec l'esprit que je vous connois, d'aller penser.... d'aller croire... Ah! je suis... je suis... Je vais, Madame, je vais faire acquitter ma dette.

LA MARQUISE *le conduit des yeux, et met la clef à la porte du cabinet.*

Gotte, voyez si Monsieur ne revient pas.

## SCÈNE XXIV.

### LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE.

LA MARQUISE *ouvre le cabinet.*

Sortez, sortez, eh bien! Monsieur, sortez.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE.

Eh bien! Monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? et si j'étois plus jolie et plus spirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE.

Encore, Monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que seroit-ce, si j'avois fait jouer tous les mouvemens du dépit, les accens étouffés d'une douleur profonde; si j'avois

employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait; je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulois. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu'à dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie?

LA MARQUISE.

Ah! Monsieur, en présence d'un étranger, que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme.

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

LA MARQUISE.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le savois avant.

LA MARQUISE.

Quoi! Monsieur, vous saviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avois l'honneur d'être chez madame de Clainville. Un de vos domestiques me l'avoit dit.

LA MARQUISE.

Comment, Monsieur, j'étois votre dupe?

M. DÉTIEULETTE.

Non, Madame; mais je n'étois pas la vôtre.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond! Et cette femme qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! Monsieur, vous me persiffliez?

M. DÉTIEULETTE.

Madame, je vous en demande pardon.

LA MARQUISE.

Ah! comme cela me confond et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse! (*Elle se promène avec dépit.*) Ah ciel! J'espère, Monsieur, que cet hiver, à Paris, vous nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à monsieur de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé. Gotte, faites passer Monsieur par votre escalier. Adieu, Monsieur.

M. DÉTIEULETTE.

Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Je vous souhaite un bon voyage.

## SCÈNE XXV.

LA MARQUISE.

COMMENT! il le savoit? Ah! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un honnête homme. J'en suis au désespoir... Mon procédé n'est pas bien; cela est affreux devant un étranger, qui peut

aller raconter partout..... Voilà ce qui s'appelle se manquer à soi-même.

## SCÈNE XXVI.

### LA MARQUISE, GOTTE.

GOTTE.

Ah ! Madame ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines : vous m'avez fait trembler.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

GOTTE.

Et si Monsieur étoit entré?

LA MARQUISE.

Eh bien ?

GOTTE.

Et s'il avoit vu ce monsieur?

LA MARQUISE.

Alors je lui aurois demandé si, lorsqu'il tient cachées dans son appartement deux femmes, qu'il connoît depuis quinze ans, il ne m'est pas permis de cacher dans le mien un homme que je ne connois que depuis quinze minutes.

GOTTE.

Ah ! c'est vrai, je n'y pensois pas.

LA MARQUISE.

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain matin le compte de La Fleur et de le renvoyer.

GOTTE.

Madame, que peut-il avoir fait ? c'est un si bon garçon ! il est vrai qu'il est un peu bête.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas cela ; je le crois bête et malin. Je n'aime point les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

GOTTE, *à part.*

Le voilà bien avancé, avec son esprit : il a bien l'air de ne pas avoir mes manchettes. Madame, j'entends la voix de Monsieur.

## SCÈNE XXVII.

### LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

AH ! ciel !

LE MARQUIS, *à M. Détieulette.*

Madame, Madame excusera : vous êtes en bottines, vous descendez de cheval. Voici, Madame, M. Détieulette que je vous présente ; bon gentilhomme, brave officiêr et mon ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis ; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE.

Cinquante louis ? ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS.

Cinquante, Madame ; je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter ; au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE.

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS.

Je ne m'en ressouviendrai jamais que pour me corriger.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

LE MARQUIS.

Vous, Madame? point du tout; vous badinez. Mon cher ami, vous n'êtes pas au fait; mais je vous conterai cela : c'est un tour aussi bien joué... il est charmant, il est délicieux: vous jugerez de l'esprit de Madame et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d'aussi excellentes qualités!... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

M. DÉTIEULETTE.

Je crois que j'ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Madame, retenez Monsieur ici un instant. Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! je reviens, je reviens à l'instant.

## SCÈNE XXVIII.

### LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE.

LA MARQUISE.

Eh bien! Monsieur, tout ne sert-il pas à aug-

menter ma confusion? M. de Clainville vous a donc rencontré?

M. DÉTIEULETTE.

Non, Madame, je me suis fait présenter chez lui : il sortoit; il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l'honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendois, c'est chez M. de Clainville que j'avois affaire. Jugez de ma surprise, lorsqu'avec un air de mystère on ma fait entrer chez vous par la petite porte du parc; ajoutez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE.

Eh! que veut dire M. de Clainville, en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DÉTIEULETTE.

C'est à lui, Madame, à vous expliquer cette énigme; et il me paroît qu'il n'a point le dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! c'est mademoiselle de Clainville.

## SCÈNE XXIX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, GOTTE, M. DÉTIEULETTE, ADÉLAÏDE, LA GOUVERNANTE.

LE MARQUIS.

Oui, la voilà : est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mains de l'amitié. Ma-

dame, vous ne saviez pas avoir Mademoiselle dans votre château; elle y est depuis hier: je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop matin pour vous la présenter. Elle nous appartient de très-près; c'est la fille de feu mon frère; ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufeld. Son mariage n'étoit su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m'ont forcé de vous le cacher: mon père étoit si dur, et dans la famille... je vous expliquerai cela. Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE.

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

ADÉLAÏDE.

Et moi, Madame, quelle satisfaction ne dois-je pas avoir!

LE MARQUIS.

Madame, je la marie, et je la donne à Monsieur: je dis, je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'auroit pas, si je connoissois un plus honnête homme.

M. DÉTIEULETTE.

Quoi! Madame, j'aurai le bonheur d'être votre neveu?

LE MARQUIS.

Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DÉTIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité.

ADÉLAÏDE.

Monsieur, je ne connoissois pas toute la mienne, et vous avez à présent à m'obtenir de Madame.

M. DÉTIEULETTE.

Madame, puis-je espérer...

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant, et de cet instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

ADÉLAÏDE, *en donnant sa main.*

C'est autant par inclination que par obéissance.

LE MARQUIS.

Cela doit être. (*A la marquise.*) Ma nièce est charmante.

LA MARQUISE.

Je suis bien trompée, si Mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; et je suis sûre que, sans détour, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTE.

Si Mademoiselle avoit besoin d'un modèle, je suis assuré, Madame, qu'elle le trouveroit en vous.

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur, oui, Monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse, on en est toujours la dupe.

LE MARQUIS.

Et surtout avec moi.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur de Clainville, ah! comme j'ai eu tort.

LE MARQUIS.

Quoi?

LA MARQUISE.

Passons chez vous.

GOTTE *les regarde partir, et dit:*

Ah! si cette aventure pouvoit la guérir de ses finesses! Que de femmes, que de femmes à qui, pour être corrigées, il en a coûté davantage!

FIN DE LA GAGEURE IMPRÉVUE.

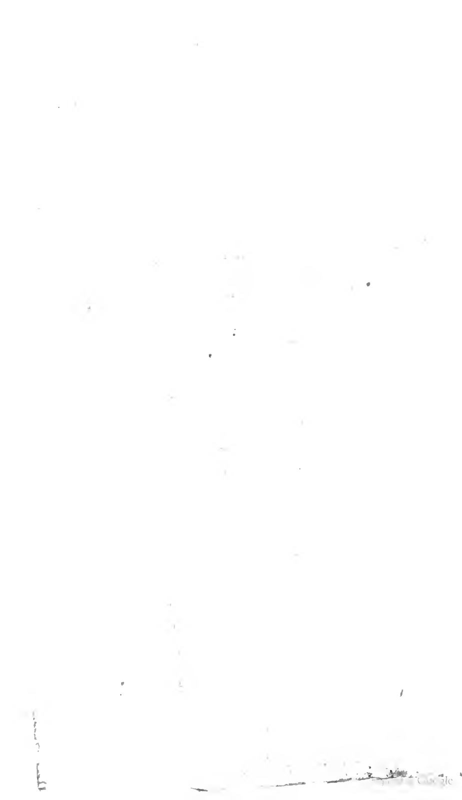
LE

# MARCHAND DE SMYRNE,

## COMÉDIE,

## PAR CHAMPFORT,

Représentée, pour la première fois, le 26 janvier 1770.



# NOTICE

## SUR CHAMPFORT.

Sébastien-Roch-Nicolas, connu sous le nom de Champfort qu'il prit en entrant dans le monde, étoit fils naturel d'une femme de la classe la plus obscure. Il naquit en 1741, dans un village voisin de Clermont en Auvergne. Des personnes qui avoient eu occasion de remarquer ses dispositions naissantes parvinrent à lui faire obtenir une place de boursier au collège des Grassins. Les succès les plus rapides et les plus brillans dans ses études, répondirent à l'idée que l'on avoit conçue de ses moyens. Dès qu'elles furent terminées, il entra chez un procureur; mais il quitta bientôt la carrière du barreau pour faire l'éducation des fils d'un riche liégeois qui l'emmena dans son pays, et enfin il revint à Paris dans le dessein de se consacrer entièrement aux lettres. Une pièce de vers qui remporta le prix de poésie à l'académie française fut son premier essai. Obligé, pour se mettre à l'abri du besoin, de travailler au diction-

naire des Théâtres, Champfort conçut en s'occupant de cet ouvrage l'idée de devenir auteur dramatique. Il débuta dans cette carrière par *La jeune Indienne*, comédie en un acte, en vers. Cette pièce, jouée pour la première fois le 30 avril 1764, eut beaucoup de succès. Le sujet en est tiré du Spectateur Anglais.

*Le Marchand de Smyrne*, comédie en un acte, en prose, que Champfort donna le 26 janvier 1770, fut jouée treize fois de suite.

La tragédie de *Mustapha et Zéangir* est le dernier ouvrage dramatique qu'il ait composé. Elle parut pour la première fois le 15 décembre 1777, et eut quinze représentations.

Ces trois pièces, l'éloge de Molière et celui de La Fontaine, couronnés, le premier par l'académie française; le second par celle de Marseille, annonçoient des talens distingués; la jeunesse de l'auteur permettoit d'espérer qu'il les perfectionneroit encore, et qu'un jour il pourroit être compté au nombre de nos meilleurs littérateurs: les circonstances politiques détruisirent cet espoir. Entraîné par son caractère dans le parti des factieux, Champfort cessa de s'occuper de littérature, et ses veilles et ses talens ne furent plus employés qu'à la propagation des idées dangereuses qu'il avoit adoptées. Membre de l'académie, à laquelle il avoit été nommé en remplacement de Sainte-Palaye, il fit contre ce corps illustre, un mémoire pour en proposer la suppression.

La

La conduite et les discours de Champfort, dans les commencemens de la révolution, attestoient une sorte de délire; leurs funestes suites le firent revenir de ses erreurs. Du moment qu'il eut changé d'opinion, il devint suspect aux jacobins: quelques traits piquans qu'il se permit contre eux l'exposèrent à leur vengeance. Il préféra se détruire à tomber entre leurs mains. Couvert de nombreuses blessures, qu'il se fit à l'aide d'un pistolet et d'un rasoir, il survécut plusieurs mois à cet attentat, dont les suites le firent périr le 13 avril 1793.

## PERSONNAGES.

HASSAN, turc, habitant de Smyrne.
ZAÏDE, femme de Hassan.
KALED, marchand d'esclaves.
DORNAL, marseillois.
AMÉLIE, promise à Dornal.
NÉBI, turc.
FATMÉ, esclave de Zaïde.
ANDRÉ, domestique de Dornal.
UN ESPAGNOL.
UN ITALIEN.
UN VIEILLARD TURC, esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

# LE MARCHAND DE SMYRNE, COMÉDIE.

## SCÈNE I.

HASSAN.

On dit que le mal passé n'est qu'un songe; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois esclave chez les chrétiens à Marseille, et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon Musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire?... La loi le permet.... heureusement, elle ne l'ordonne pas; les Français ont raison de n'en avoir qu'une; je ne sais s'ils l'aiment; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur.... La voici.

## SCÈNE II.

### HASSAN, ZAÏDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zaïde.

ZAÏDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos corsaires auroient fait quelque prise?

HASSAN.

Il y a long-temps qu'ils n'en ont fait, et en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zaïde, il m'est impossible de les haïr.

ZAÏDE.

Et pourquoi les haïr? parce qu'ils ne connoissent pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très-bien.

HASSAN, *souriant.*

Oui, mais en récompense....

ZAÏDE.

Quoi?

HASSAN.

Rien. ( *A part.* ) Pourquoi lui dire cela? C'est détruire une idée agréable. ( *Tout haut.* ) J'ai fait

vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirois que le ciel bénit ma reconnoissance.

ZAÏDE.

Que j'aime votre libérateur sans le connoître! Je ne le verrai jamais.... Je ne le souhaite pas, au moins.

HASSAN.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame!... Si vous aviez vu.... On rachetoit quelques-uns de nos compagnons; j'étois couché à terre; je songeois à vous, et je soupirois; un chrétien s'avance, et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore. J'étois près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il; tiens, mon ami, voilà deux cents sequins, retourne chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport, je retombe à ses pieds, je les embrasse; je prononce votre nom avec des sanglots; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il en me prenant par la main, j'ignorois que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête : permets qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, et il m'accom-

pagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAÏDE.

Puisse le ciel le bénir à jamais! Il sera heureux sans doute, avec une ame si sensible.

HASSAN.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il devoit aller chercher à Malte.

ZAÏDE.

Comme elle doit l'aimer!

## SCÈNE III.

### HASSAN, ZAÏDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer? tu parois hors d'haleine.

FATMÉ.

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà vendu plusieurs.

HASSAN.

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAÏDE.

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez.

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi ? Cela vous inquiète, vous craignez que l'exemple...

ZAÏDE.

Non : je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme?

HASSAN.

Sans doute.

ZAÏDE.

Pourquoi pas une femme?

HASSAN.

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAÏDE.

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN.

Oui... mais, Zaïde, un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux; au lieu qu'une femme à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, à Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAÏDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse; il ne faut pas qu'un bon Musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avare comme celui-là.

## SCÈNE IV.

### ZAÏDE, FATMÉ.

ZAÏDE.

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé; il me prépare une fête; je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit; c'est sûrement Kaled avec ses esclaves; je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

## SCÈNE V.

### KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED.

Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-temps qu'on n'avoit fait d'esclaves. Il falloit qu'on fût en paix ; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir! la veille du mariage, ma chère Amélie!

KALED, *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est ? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage..... Mauvais pays. Aurois-je fait fortune là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui, je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tiroit de ses poches

de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardoit attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite : j'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons; avancez. Qu'est-ce qui arrive ? c'est Nébi. Il a l'air furieux. Seroit-il mécontent de son emplette ?

## SCÈNE VI.

KALED, NÉBI, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

NÉBI.

KALED, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le cadi.

KALED.

Pourquoi donc ? De quel esclave parlez-vous ? Est-ce de cet ouvrier, de ce marchand ? Je consens à les reprendre.

NÉBI.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le cadi.

KALED.

Comment ? Qu'a-t-il donc fait ?

NÉBI.

Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite; elle est incommodée; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

KALED.

Ma foi, non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi?

KALED.

Eh! l'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel médecin! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui. L'ignorant? il a bien fait d'éviter ma colère : il s'est enfui dans mes jardins; mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent.

KALED.

Votre argent? Oh! le marché est bon; il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra? Non, par Mahomet! j'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous; mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant.

KALED.

Quel savant?

NÉBI.

Oui, oui, ce savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait per-

dre six cents sequins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED.

Eh bien! est-ce ma faute à moi? Pourquoi faites vous ensemencer vos terres par des savans? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des laboureurs? il n'y a qu'à les bien nourrir et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savans?

NÉBI.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours: De qui est-il fils, de qui est-il fils? et quel est le père, et le grand-père, et le bisaïeul? Il appeloit cela, je crois, être généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre, moi, du grand visir Ibrahim?

KALED.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI.

Vraiment, je le sais bien; mais le prix...

KALED.

Eh bien! le prix: je vous l'ai vendu cher? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-temps de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus sont les plus inutiles?

NÉBI.

Belle raison! cela est-il vraisemblable? Est-il

possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe ? Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED.

Excuse de fripon! des fortunes! vraiment, oui, des fortunes! Ne croit-il pas que tout est profit? Et les mauvais marchés qui me ruinent? n'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain; et ce riche anglais qui voyageoit pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue et m'a emporté mon argent : cela ne fait-il pas saigner le cœur ? Et ce docteur, comme on l'appeloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas seulement daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand ?

NÉBI.

Maudit infidèle, tu crois m'en imposer par des clameurs! mais le cadi me fera justice.

KALED.

Je ne vous crains pas; le cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très-bien que celui des esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI.

Ah ! çà, une fois, deux fois, voulez-vous reprendre votre médecin ?

KALED.

Non, ma foi.

NÉBI.

Eh bien ! nous allons voir.

KALED.

A la bonne heure.

## SCÈNE VII.

### KALED, LES ESCLAVES.

KALED, *aux esclaves.*

Eh bien ! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme ! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui ; rentrons. Qui est-ce que j'entends ? Est-ce un chaland ?

## SCÈNE VIII.

### KALED, LES ESCLAVES, UN VIEILLARD TURC.

KALED.

Bon ! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.

LE VIEILLARD.

Bonjour, voisin : est-ce là votre reste ?

KALED.

Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD.

Je n'achèterai rien? Oh! vous allez voir.

KALED.

Que veut-il dire?

DORNAL, *à part.*

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes? C'est une femme que je veux.

KALED.

Quel gaillard, à son âge!

LE VIEILLARD.

Eh! il n'y en a qu'une.

KALED.

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc cela?

KALED.

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

KALED.

Oui, oui.

DORNAL.

Seroit-il possible! quoi! ce misérable...

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD.

Quatre cents sequins? c'est bien cher.

KALED.

Oh! dame, c'est une française; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD.

Voyons-la.

KALED.

Oh! elle est bien.

LE VIEILLARD.

Elle baisse les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'est pourtant une chrétienne; cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED.

Pas un de moins.

LE VIEILLARD.

Les voilà.

KALED.

Emmenez.

DORNAL.

Arrêtez... O ma chère Amélie!... Arrêtez..

KALED.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi? Vous autres français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des sérails, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL.

Vieillard, vous ne paroissez pas tout à fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans?

LE VIEILLARD.

Moi ? non.

DORNAL.

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas, c'est ma femme.

LE VIEILLARD.

Sa femme? cela est fort différent; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL.

Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD.

Hélas! mon ami, je le voudrois bien, mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD.

Tu me serviras? Je suis esclave.

KALED.

Est-ce que tu les écoutes?

ANDRÉ.

Mes pauvres maîtres.

AMÉLIE.

O mon ami, quel sort!

DORNAL.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achetera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD.

C'est bien ce qui pourroit arriver de pis. Il t'en feroit le gardien.

DORNAL, *à Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours?

KALED.

Différer? On voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je puis? Je trouve mon profit, je le prends.

DORNAL.

O ciel! se peut-il?... Mais que dirai-je pour attendrir un pareil homme? Quel métier! quelles ames! trafiquer de ses semblables!

KALED.

Que veut-il donc dire? Ne vendez-vous pas des nègres? Eh bien! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage...

KALED.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent, emmène ta marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu, mon cher Dornal.

DORNAL.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas.

KALED.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai.

KALED.

Tous doucement, toi, je t'en prie, ce n'est pas là mou compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais? ( *Repoussant Dornal.* )

DORNAL.

Ah dieu! faut-il que je sois enchaîné!...

ANDRÉ.

O ma chère maîtresse!

## SCÈNE IX.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

KALED.

M'EN voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi! sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me sentois ému. Diable, si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cents sequins. Un, deux.... il n'y en a plus que quatre. Oh! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.

## SCÈNE X.

HASSAN, KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN.

HASSAN, *à Kaled.*

EH bien! voisin, comment va le commerce?

KALED.

Fort mal, le temps est dur. ( *A part.* ) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN.

Voilà donc ces pauvres malheureux? Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. (*A l'Espagnol.*) De quel pays es-tu, toi? parle. Tu as l'air bien haut.... parle donc....

L'ESPAGNOL.

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN.

Espagnols! braves gens; un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France.... Ton état?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'ennuyer. ( *A Kaled.*) Vous n'avez pas fait là une trop bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé? Gentilhomme! c'est sans doute comme qui diroit baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme? Je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire? Ton pays?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue? Je ne connois pas ce pays-là..... Ton métier?

L'ITALIEN.

Homme de loi.

HASSAN.

Fort bien : mais quelle est ta fonction particulière?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.

HASSAN.

Bon métier! Et dis-moi, rends-tu ce beau service-là à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison, indifféremment?

L'ITALIEN.

Sans doute : la justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue?

L'ITALIEN.

Assurément.

HASSAN, *riant.*

Le drôle de pays que Padoue! Il se passera

bien de toi, je m'imagine. (*A André.*) Et toi, qui est-tu ?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN.

Tu es pauvre? Tu ne fais donc rien ?

ANDRÉ.

Hélas! je suis fils d'un paysan, je l'ai été moi-même.

KALED.

Bon! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.

HASSAN.

Cela se peut bien. Il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit français que tu as-là?

ANDRÉ.

Je le suis aussi.

HASSAN.

Tu es français? bonnes gens que les Français: ils ne haïssent personne. Tu es français, mon ami? il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ.

Généreux musulman, si c'est un français que vous voulez délivrer, choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère, ni femme, ni enfans. J'ai l'habitude du malheur; ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN.

Ton maître? Qu'est-ce que j'entends! quelle générosité! quoi!... Ces français. Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela?... Et où est-il, ton maître?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN.

Qu'il parle donc! il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je! Est-il possible? Je ne me trompe pas; c'est lui, c'est lui-même, c'est mon libérateur. (*Il l'embrasse avec transport.*)

DORNAL.

O bonheur! ô rencontre imprévue!

KALED.

Comme ils s'embrassent! il l'aime, bon! il le paiera.

HASSAN.

Je n'en reviens point. Mon ami! mon bienfaiteur!

KALED.

Peste! un ami, un bienfaiteur? cela doit bien se vendre, cela doit bien se vendre.

HASSAN.

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il?... par quel bonheur? qu'est-ce que je dis? La tête me tourne. Quoi! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien. Je venois pour remplir mon vœu, et c'est vous...

DORNAL.

O mon ami ! connoissez tout mon malheur.

HASSAN.

Du malheur ? il n'y en a plus pour vous. ( *Se tournant du côté de Kaled.* ) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener ?

KALED.

Cinq cents sequins.

HASSAN.

Cinq cents sequins !... Kaled, je ne marchande point mon ami, tenez.

DORNAL.

Quelle générosité !

HASSAN, *à Kaled.*

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête ! bonne leçon.

HASSAN.

Laissez-nous seulement, je vous prie, que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh ! cela est juste, cela est juste ; il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, *à Dornal.*

Adieu, mon cher maître.

DORNAL.

Que dis-tu ? peux-tu penser... ( *A Hassan.* ) Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible ?

HASSAN.

Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALED.

Quel homme! comme il prodigue l'or! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand!... Mais il ne voudra pas.

HASSAN.

Tenez, Kaled.

KALED, *regardant les sequins.*

En vérité, voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN.

Comment! cent sequins ne suffisent pas? Un domestique...

KALED.

Eh! mais... un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre...

HASSAN.

Bon! voilà de la morale à présent.

KALED.

Eh puis! un valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentilhomme...

HASSAN, *donnant quelques sequins.*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous? qu'est-ce que vous voulez?

KALED.

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur; cela s'appelle un baron allemand: vous qui êtes si bon, vous voudriez bien...

HASSAN.

HASSAN.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED.

A moitié perte.

HASSAN.

Cela est impossible.

KALED.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit! Oh! si jamais on m'y rattrape... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans; allez vous coucher, il faut que je soupe.

## SCÈNE XI.

### HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous?

DORNAL.

Je l'emmenois à Marseille pour l'épouser, elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien! est-ce l'arménien qui l'a achetée?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vîte.

DORNAL.

Il n'est plus temps; le barbare l'a vendue.

HASSAN.

A qui?

DORNAL.

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah! malheureux! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle?

DORNAL.

Si elle est belle!

## SCÈNE XII.

### HASSAN, ZAÏDE, DORNAL.

ZAÏDE.

Mon ami, vous me laissez bien long-temps seule. Et votre esclave chrétien?

HASSAN.

Mon esclave? c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAÏDE.

Etranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

## SCÈNE XIII.

HASSAN, ZAÏDE, DORNAL, FATMÉ.

FATMÉ.

Est-il temps? ferai-je entrer?

ZAÏDE.

Oui, tu peux...

## SCÈNE XIV.

HASSAN, ZAÏDE, DORNAL.

HASSAN.

Quel est ce mystère?

ZAÏDE.

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne, je venois vous la présenter, afin qu'elle tînt sa liberté de vos mains.

## SCÈNE XV.

HASSAN, ZAÏDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE CHRÉTIENNE, *vêtue en musulmane, avec un voile sur la tête.*

ZAÏDE.

La voici, voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche et lève le voile.*

Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL.

Amélie! ciel! (*Il vole dans ses bras.*)

AMÉLIE, *avec joie.*

Que vois-je? Mon cher Dornal!

DORNAL.

Ma chère Amélie, vous êtes libre! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur. (*Il saute au col de Hassan, et veut ensuite embrasser Zaïde, qui recule avec modestie.*)

HASSAN, *à Dornal.*

Embrassez, embrassez, il est honnête, ce transport-là. (*A Zaïde, qui demeure confuse.*) Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, *à Zaïde.*

Madame, je vous dois tout. Que ne puis-je vous donner ma vie!

ZAÏDE.

C'est à moi de vous rendre grâce. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi! c'est lui...

HASSAN.

Oh! cela est incroyable. A propos, vous n'êtes point mariés?

DORNAL.

Vraiment, non; nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnoit, elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vîte, vîte, un cadi, un cadi... Ah! mais à propos, on ne peut pas; c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chère petite musulmane, quand serons-nous en terre chrétienne? Ah! mon dieu, nos pauvres compagnons d'infortune!

HASSAN.

Si j'étois assez riche..... Mais, après tout, l'homme de loi, et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas?

DORNAL.

Ah! mon dieu, non : nous les aurons à bon marché.

FATMÉ.

Ah! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL.

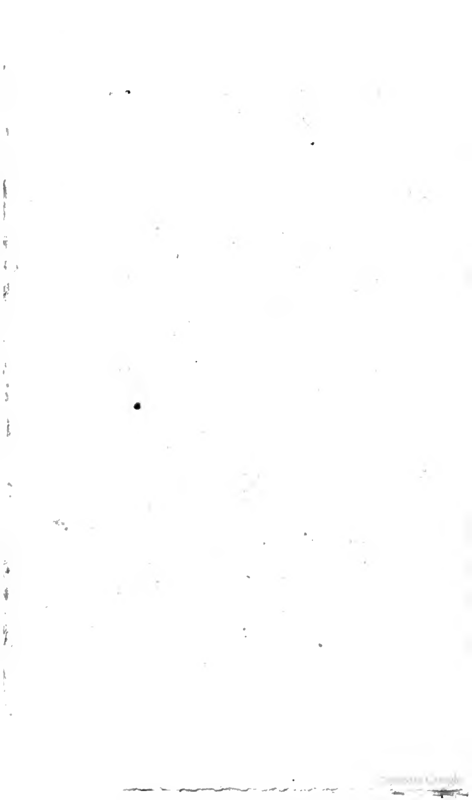
D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien....

HASSAN.

Allons, délivrons-les. (*A Fatmé.*) Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman, au lieu d'un justaucorps.

(*Fatmé amène l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce, et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet et témoignent leur reconnoissance à Zaïde, à Hassan et à Dornal.*)

FIN DU MARCHAND DE SMYRNE.



LES

# TROIS SULTANES,

OU

# SOLIMAN SECOND,

COMÉDIE,

PAR FAVART,

Représentée, pour la première fois, le 9 avril 1761.

# NOTICE

## SUR FAVART.

CHARLES-SIMON FAVART naquit à Paris, le 3 novembre 1710. Il eut pour le compte de l'Académie royale de musique, la direction de l'opéra comique, et lorsque ce théâtre eut été supprimé, il obtint celle du spectacle de Bruxelles; mais en butte à des persécutions et à des intrigues de tous genres, et préférant sa tranquillité à tous les avantages pécuniaires, il abandonna bientôt son privilége. Après avoir satisfait à tous ses engagemens, il vint avec son épouse s'établir à Paris, dont ils firent long-temps les délices, l'un par ses charmantes productions dramatiques, l'autre par les grâces et les talens qu'elle déploya sur le théâtre des Italiens.

Favart a composé des pièces pour presque tous les spectacles de Paris; elles ont été recueillies en dix volumes *in*-8.°, et encore n'a-t-on pas compris dans cette collection celles qu'il a faites en société avec Pannard, Collé, Fagan, Laujon, et plusieurs autres auteurs. L'opéra comique et les

italiens sont les théâtres pour lesquels il a le plus travaillé ; on remarque parmi les ouvrages qu'il y a fait représenter, *Ninette à la cour*, *la Fille mal gardée*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Rosière de Salency*, *la Chercheuse d'esprit*, *la belle Arsène*, etc.

La comédie des *trois Sultanes*, insérée dans ce recueil, avoit aussi été composée pour le théâtre des italiens : elle y fut représentée pour la première fois le 9 avril 1761, sous le titre de *Soliman second*, et obtînt le plus grand succès. On ne négligea rien de ce qui pouvoit contribuer à l'éclat du spectacle : les habits des sultanes furent faits à Constantinople avec des étoffes du pays et sur le modèle de ceux des sultanes du sérail ; mais ce qui fit le principal ornement de la représentation, ce fut le jeu de madame Favart, dans le rôle de Roxelane. L'éclat de ce rôle, dans lequel une actrice peut faire briller des talens qui ne sont point de rigueur sur la scène française, n'a peut-être pas moins contribué que le propre mérite de la pièce, à la faire comprendre dans le répertoire de ce théâtre, où elle fut jouée pour la première fois en 1802.

Favart n'a donné au théâtre français que l'*Anglais à Bordeaux*, comédie en un acte, en vers libres, composée à l'occasion de la paix de 1763. Elle fut représentée pour la première fois le 14 mars de la même année, et eut un grand succès.

Ce laborieux écrivain réunissoit à ses talens, la modestie, la douceur du caractère, et une bon-

hommie qui l'a fait comparer à la Fontaine, dont, ainsi que l'observe La Harpe, il se rapprocha plus que tout autre auteur, par la grâce, la finesse, le naturel et l'esprit. Il mourut à Paris, le 18 mai 1793, dans sa quatre-vingt-troisième année.

## PERSONNAGES.

SOLIMAN SECOND, surnommé le Magnifique, empereur des Turcs.
OSMIN, kislar aga, ou chef des eunuques.
ELMIRE, espagnole.
DÉLIA, circassienne.
ROXELANE, française.
EUNUQUES noirs.
BOSTANGIS.
MUETS, et autres esclaves du sérail.

La scène est à Constantinople, dans le sérail du grand-seigneur.

LES

# TROIS SULTANES,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle des appartemens intérieurs du sérail, ornés de tapis, de cassolettes, de sophas et autres meubles, selon la coutume des Turcs. Il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-scène, à droite des acteurs.

### SCÈNE I.

SOLIMAN, OSMIN.

(*Soliman entre d'un air triste, et se promène à grands pas sur le théâtre. Osmin le suit à quelque distance.*)

OSMIN.

TRÈS-GRACIEUX sultan, votre esclave fidèle,
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.
Seigneur?

SOLIMAN.

Dis-moi, mon cher Osmin:
Depuis qu'à tes soins, à ton zèle
J'ai confié la garde du sérail,
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu, c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des ames,
En as-tu vu, Osmin, dont les attraits
Egalent ceux d'Elmire?

OSMIN.

Oh! non, Seigneur; jamais:
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux!

OSMIN.

Fort bien.
Allez, allez, Seigneur; il est encore
Un état pire: c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fière et si touchante;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle
L'instant qui l'offrit à mes yeux;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit; ô dieux, qu'elle étoit belle!
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressans, si doux,

Embellis encor par ses larmes !
Déjà tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur
D'une ame sensible au malheur.
Je m'abusois, Osmin ; enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître. Hélas! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir, je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,
Je ne suis pas un tyran odieux;
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre;
Mais un mois seulement demeurez en ces lieux ;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parens,
Si mes soupirs vous sont indifférens.
Je l'ai juré, le terme expire,
Que vais-je devenir ?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son ame,
Autant que vous elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est espagnole, elle est fière, mais tendre,
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh! non, non, sûrement.
Chaque matin, à sa toilette,
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui! mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer; manège de coquette :
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé, qu'on place heureusement,
Et de petites maladresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même.
Moi, désintéressé, je sens le stratagême.
Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux,
De deux bras potelés les contours grâcieux.
Tantôt c'est un ruban qui coule;
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule :
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre :
Elle s'en aperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre, Elmire, en rougissant,
Lève des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse;

Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa maladroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piqûre : on jette
Au loin l'épingle : aye, aye; on fait un petit cri,
Dont le sultan est attendri ;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette,
On vous laisse le temps de fixer un regard,
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légère,
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin, apprends à mieux connoître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien ! j'ai tort, je connois mon erreur :
Vous n'êtes point aimé, Seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point!

OSMIN.

Mais, non ; c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute :
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez ; qu'elle vous soit sévère,
Vous gémissez, cela vous désespère ;
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractère

Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois ;
Mais hâtez-vous, Seigneur, de faire un choix,
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales ;
Car toutes briguent à la fois
L'emploi de favorite, et ce sont des cabales,
Des trames ; des caquets ; enfin c'est un sabbat...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien ! soyez moins délicat :
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chère,
Et renvoyez plutôt, Seigneur,
Ce nombre superflu d'inutiles femelles,
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différens des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste ; effet très-naturel,
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire ; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi, j'aimerois mieux quitter le gouvernail :
On ne tient plus dans le sérail.
Entr'autres, nous avons une jeune française,
Vive, étourdie, altière, et qui se rit de tout ;

Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine:
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour,
Je l'étudie et l'examine,
C'est bien la plus drôle de mine!

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde, elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là, qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractère,
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela; les présens pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, Seigneur: puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN.

Oui.

## SCÈNE II.

SOLIMAN.

Quel moment! quel funeste départ!
Je n'avois point encore éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour!
Elle vient....

## SCÈNE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, *et plusieurs esclaves chargés de présens, qui se tiennent dans le fond du théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah! je sais ce que vous m'allez dire.
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour,
Pour vous accoutumer à commander vous-même;
Vous aviez comme moi l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre ame généreuse
Me procure un plaisir bien doux;
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer,

L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne;
Les sentimens que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne!
Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment! déjà le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourroit-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, Seigneur, une douleur si vive;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez; de mon bonheur il faut que je me prive:
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'étoit par amour... Je cesse d'espérer.
Allez revoir votre patrie:
Allez embrasser vos parens;
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent, sur notre sort, ils sont indifférens.
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge;
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux:
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une règle pour eux;

Vous leur direz combien vous m'étiez chère;
(*Montrant les présens que portent les esclaves.*)
Ils verront ces présens, tribut d'un cœur sincère.

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi! vous me feriez cet outrage!
Quoi! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image;
Vos traits; si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance.
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*Avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez!
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit, courage.

SOLIMAN.

Et ces présens ne sont point acceptés!
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux,
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh bien! vainement je désire;
Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien!... partirez-vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présens.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui, c'est trop me contraindre.
Qui peut dissimuler n'aime que foiblement.
Tout le temps que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes alarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que son étonnement de voir Elmire céder si tôt.*

Ah! je n'espérois pas être si tôt heureux.
(*A part.*)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime;
Mon cœur se livre au plus ardent transport;
Je vais contremander moi-même
Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
( *A part.* )
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

## SCÈNE IV.

### SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment:
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est, ma foi, l'unique, en pareil cas,
Dont le cœur ait tardé si long-temps à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne seroit-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu;
Garant d'une flamme sincère.

OSMIN.

C'est ce forger une chimère.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degrés j'aurois fait naître;
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, et tout obstacle cesse;
Ah! que son cœur encor ne s'est-il déguisé?
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé,

Qui

Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister long-temps?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays surtout, il n'est point de cruelles:
On connoît le prix des instans.
Je vous l'ai déjà dit, toutes femmes sont femmes:
Croyons-en Mahomet, notre législateur;
La nature prudente imprime dans leurs ames
La complaisance, la douceur.
Eh! pourquoi voulons-nous, injustes que nous sommes,
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, et foibles par devoir;
Une résistance infinie
Violeroit les lois de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société:
Pour l'intérêt commun, tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre:
Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits;
Mais quoi! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'ame succombe!
Ah! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.

Mon art vous sera favorable ;
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table
Pourront, dans ces momens, égayer votre esprit.

## SCÈNE V.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

Seigneur, j'ai choisi cet habit;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah! toujours adorable!

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits, vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure ;
Mais cependant, l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre:
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui; c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit, avec ardeur,
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime;
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN, *l'interrompant.*

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grâce,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse:
La craindre, c'est la mériter,
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi! toujours insister!

OSMIN, *s'apercevant que l'ennui commence à gagner le sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin:
Une fête! en est-il besoin?

L'amour se suffit à lui-même,
Lui seul doit remplir nos momens.
Solitaire au milieu des vains amusemens,
On ne voit que l'objet qu'on aime;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés:
A tout autre plaisir l'ame est inaccessible.
Les spectacles, les jeux ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amans heureux:
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux;
Il n'en est point pour l'ame indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit: Seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon sérail; on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

## SCÈNE VI.

### SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point mon goût.
Vous aimer, vous chérir est mon plaisir unique,
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure....

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, Seigneur, d'autre désir.

SOLIMAN.

Elle vient: si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.

( *Il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sofa de l'avant-scène, et dit, en voyant Délia.* )

Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure.

ELMIRE.

Mais... oui... ses sourcils peints font ressortir ses traits;
Cependant elle perd, quand on la voit de près.

## SCÈNE VII.

### SOLIMAN, ELMIRE, DÉLIA.

( *Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le sultan.* )

DÉLIA, *au sultan.*

A tes ordres, Seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulois m'entendre;
Je ne m'attendois pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous et chantez.

DÉLIA, *se levant.*

Pardon, je suis tremblante.
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton ame soit indulgente.

( *Elle chante.* )

Dans la paix et dans la guerre,
Tu triomphes tour à tour.
Tu lances les traits de l'amour,
Tu lances les traits du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs,
Et ta valeur, dans les champs de la gloire,
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité?
Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux, c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
( *A part, regardant Délia.* )
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.
( *A Elmire, en lui prenant la main.* )
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
( *En regardant Délia.* )
Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais, si vous voulez, célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA, *chante.* *

Jeunes amans, imitez le zéphyr.
Il caresse l'œillet, l'anémone et la rose,

---

* Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure

Jamais son vol ne se repose;
Nouvel objet, nouveau désir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui, voltigez toujours;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune;
Les belles sont les fleurs du jardin des amours.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré:
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille;
(*A Elmire.*)
Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah! vous avez raison; elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très-juste; eh bien! écoutez-la.
De votre attention je crains de vous distraire.
(*A part.*)
Cachons-leur mon dépit.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VIII.

### SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s'aperçoit point qu'Elmire se retire.*

O BELLE Délia!

---

dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'aperçoit de l'attention du sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.

Un cœur, comme il te plaît, change de caractère.
Sur tout ce que tu dis un charme se répand;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

## SCÈNE IX.

### SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave.
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours; oh! c'est en vérité
Un prodige d'espiègleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries;
Elle pince en riant, méchante avec gaîté,
Elle badine avec la haine;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce sérail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême,
Et me désobéir, c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractère est singulier!

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans son appartement;
Je lui défends expressément
D'en sortir sous peine exemplaire:
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colère,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois;
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, Seigneur, je la vois.

## SCÈNE X.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA, ROXELANE.

ROXELANE.

Ah! voici, grâce au ciel, une figure humaine.
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave? Eh bien! prenez la peine,
Mon cher Seigneur, de chasser à l'instant
(*Montrant Osmin.*)
Cet oiseau de mauvaise augure.

OSMIN.

Hem! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en,
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés

D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah! ah!

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France.
Ayez l'esprit plus liant et plus doux,
Et croyez-moi, soumettez-vous;
On punit au sérail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grâce!
Qu'un empereur turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs ames;
En vérité, c'est avoir du talent.
Mais, mais je vous trouve excellent.
(*Montrant Osmin.*)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre.
Aveuglément nous devons obéir;
Il a vraiment de brillans avantages.
Hom! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui qui sans cesse nous gronde;
Qui, pour nous désoler, nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici, comme dans un bercail.
Ah! comme il étoit en colère
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets!
Est-ce encor par votre ordre? Eh! quel mal peut-on faire?
Nous est-il défendu d'y respirer le frais?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?

Et quand cela seroit, voyez le grand malheur!
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh bien! eh bien! Seigneur,
Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, *à Osmin, considérant Roxelane.*

Quel jeu de physionomie!
Qu'elle a de feu dans le regard!

ROXELANE.

Comment! vous vous parlez à part?
Je vous avertis en amie,
Qu'il n'est rien de plus impoli.
Oui, vous feriez mieux de m'entendre;
Je veux faire de vous un sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser,
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser;
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(*Montrant Osmin.*)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier, jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos désirs,
Et nous faire un plan agréable,
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir.

Que du sérail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames,
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule, et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire :
C'est à vous de vous mieux conduire,
Voilà ma première leçon :
Profitez; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN.

Bon!

(*A Soliman.*)

Elle vous parle en souveraine.

## SCÈNE XI.

### SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au divan :
On vous fera savoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part, en sortant.*

Il a le ton bien imposant;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle,
Il faut l'excuser.

(*Il sort.*)

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE I.

( *Soliman entre, suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne : l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine ; un troisième y place une soucoupe d'or garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaines, et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très-rare, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très-grand prix ; un quatrième esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main ; les esclaves se retirent.* )

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne sors point de mon étonnement;
Une esclave parler avec cette arrogance !

( *Il fume.* )

Elmire, Elmire ! ah ! quelle différence !
Que vous méritez bien tout mon attachement!

Osmin ne revient point ; je meurs d'impatience.
(*Il fume.*)
Douceur de caractère, égards, respect, décence...
(*Il fume.*)
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la première fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
(*Il fume.*)
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(*Il fume.*)
Osmin ne revient point. A la fin le voilà.
Eh bien ?

## SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t-on répondu ?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa
Roxelane dormoit...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage.
Au fait, le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt on l'éveille ; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien ?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge ?
Dit-elle en se frottant les yeux.
A ce compliment gràcieux,
Je réponds : Trésor de lumière,
Je viens de la part du sultan,
De vos pieds baiser la poussière,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle ?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussière.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal; tu pouvois bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous !

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre :
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse;
Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,
De la part du sultan, n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN.

A Délia? Non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire...

SOLIMAN.

Elmire! ah je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane, va, cours...
Qui peut lever cette portière? *

## SCÈNE III.

SOLIMAN, OSMIN, ROXELANE.

ROXELANE, *lestement.*

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la première...
(*A part.*)
Mais elle ne sait pas les devoirs imposés;

---

* Les appartemens intérieurs du sérail n'ont point de portes fermantes, mais de riches portières de draps d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du grand-seigneur ou du kislar aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant sa hautesse sans être annoncées.

(*A Roxelane.*)

Passons. Roxelane, excusez :
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil.
Ces Turcs sont si polis!

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence.

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très-volontiers, tenez.

(*Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.*)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, *saisi d'indignation, passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, Seigneur?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence.

(*Osmin se retire tout étonné.*)

Roxelane...

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc! mais cela n'est pas beau.
Comment! comment! Devant des femmes...

Vous qui faites la cour aux dames!
En vérité...

SOLIMAN, *à part.*

Tout cela m'est nouveau.
(*A Roxelane.*)
Qu'elle est folle! Ecoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France, l'on agit sans doute
Aussi légèrement.

ROXELANE.

A peu près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuser votre vivacité;
A l'avenir soyez plus circonspecte.
J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez? Tans pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment?

ROXELANE.

Sans contredit:
Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.
Eh! comment voulez-vous, Monsieur, qu'on vous corrige?

SOLIMAN.

Me corriger? De quoi donc, s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi? de quoi? Ces sultans me font rire,
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelqu'intérêt;
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit; quand ce seroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor;
La haine est franche, elle vaut un trésor:
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conseille.
Notre ennemi connoît tous nos défauts,
D'une gloire usurpée il distingue le faux:
L'amitié dort, la haine veille:
Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe; eh! faut-il l'épargner?
Non...

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante.

(*A Roxelane, fièrement.*)

Brisons-là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit, ce seroit vous fâcher.
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher:
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor! vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes grand-seigneur, et moi je suis jolie:
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah! que n'y suis-je encor! quels dégoûts! quels ennuis!
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien.
Point d'esclaves chez nous; on ne respire en France
Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.
Tout citoyen est roi, sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée,
Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXELANE.

Assurément, je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur!

ROXÈLANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance..

ROXELANE.

Détrompez-vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice;
Quoi! jamais...

ROXELANE, *minaudant.*

Oh!... jamais!... Je ne jure de rien.
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien!
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi?

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur;
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrois! Eh! Seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humilians d'honneur et de devoir
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément,
En ce cas laissez-vous conduire;
Vous promettez; et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement:
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant:
Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance,
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très-volontiers. Osmin?

## SCÈNE IV.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN *entre.*

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.

(*A Osmin.*)

Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines, *
Que je traite ici le sultan.
Que la chère soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...

(*Osmin se retourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.*)

* Le Mout-pak Emini, intendant des cuisines du grand-seigneur. Il a treize cents personnes sous ses ordres.

SOLIMAN.

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(*Osmin sort.*)

## SCÈNE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

ROXELANE.

N'AVEZ-VOUS point quelqu'aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?
Tenez, il faut qu'Elmire vienne:
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette circassienne,
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire,
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-dà!

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

## SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN, ROXELANE.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN *tire Osmin à part, et lui dit tout bas :*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN, *à Roxelane.*

(*A Osmin.*)

Rien, rien. J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire ?

SOLIMAN, *à Osmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le moi, s'il vous plaît,
J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un arrêt,
Tout ce que je vais te prescrire.
(*A Soliman.*)
Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire.
Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vu de ma vie,

De si plaisant. Contentons son envie,
Je veux m'en donner le plaisir.

(*Il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.*)

## SCÈNE VII.

### OSMIN, ROXELANE.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le grand-seigneur.*

Soliman veut se divertir,
C'est un moment de fantaisie:
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour;
Son ascendant pourroit nous nuire:
Quitte après tout pour la détruire,
Dès que nous y trouverons jour.
(*A Roxelane.*)
Enfin, vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne?

OSMIN.

Oh! point du tout, vous méritez très-fort
La préférence qu'on vous donne.
Chacun doit en tomber d'accord.
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon!

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidèle

Qui vous est attaché; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zèle.
Je vous connois, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens;
Je vois ton cœur à travers ton visage:
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermomètres de la cour
Ont cependant quelqu'avantage;
Ils marquent à coup sûr les changemens de temps,
Le froid, le chaud, et le calme et l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidens;
Ils ne sont bons qu'à cet usage *.

OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écraser.
(*Haut.*)
Non, je ne sais point déguiser.
En vérité, je suis plus que personne...

---

* Huit esclaves noirs entrent et font pendant le reste de cette scène tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nappe de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied et demi, et de quatre pieds de diamètre, avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, et dans le silence profond que l'on observe au sérail.

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia ; de là va chez Elmire :
Dis-leur que Soliman les attend à dîner ;
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part; ta tête m'en répond.
Que le sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! tu ne pars pas encore ?
Dépêche, et garde-toi surtout de me trahir.

## SCÈNE VIII.

### ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh ! je ne veux point qu'on s'endorme,
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce sérail établir la réforme.
(*Apercevant les esclaves.*)
Qu'est-ce que je vois là ? des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(*Elle donne du pied dans les carreaux.*)
Un dîner à la turque ! oh ! le plaisant usage !
Vous autres, vous mangez sur la terre accroupis,
Comme des sapajoux. Une table, des chaises,
Suivez les coutumes françaises.
(*Les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.*)

Eh bien! ils sont tout étourdis.
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies;
Leur éclat nous suffit, il répand à l'entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose;
Il nous faut du vin, songez-y.

*( Les esclaves paroissent scandalisés. Ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le sérail. )*

Comment! ils ont horreur de ce que je propose!
Hem! quoi! plaît-il? on n'en a point ici?
Que l'on aille chez le Muphti *
On en trouvera, j'en suis sûre:
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin: c'est par là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne.
Tout ce que nous voudrons.

## SCÈNE IX.

### OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

ETOILE du sérail,

---

* Le Muphti est le souverain pontife de la loi mahométane. Il affecte une grande simplicité et la régularité la plus exacte. Il condamne l'usage du vin, et cependant en boit comme d'autres en secret.

Vous êtes obéie, Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(*A part.*)

Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.

(*A Osmin.*)

Je reviens à l'instant.

## SCÈNE X.

### OSMIN, ELMIRE.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie!
Il est donc vrai que Soliman t'envoie?
Ah! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon! bon! rassurez-vous; ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au sérail ont une préférence,
Qui ne dure pas plus long-temps
Qu'un entrechat, une cadence.
Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non; elles ont un empire,
Qui bien souvent mène au délire :
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole,
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole;
Le premier des talens est celui d'amuser.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non, sa Hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

## SCÈNE XI.

### OSMIN, ELMIRE, ROXELANE.

(*Roxelane s'aperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence, elle s'approche doucement, se met derrière eux sur le sofa de l'avant-scène, et les écoute.*)

OSMIN, *continuant sans voir Roxelane.*

Mais un danger d'une autre espèce
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!
Achève, Osmin.

OSMIN, *sans voir Roxelane.*

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah! je ne le crois pas.
Le beau sujet pour faire une sultane!

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice;
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *prenant l'écrin et le mettant dans son sein.*
De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu règnes sur ton maître.
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles.
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux :
J'aurois trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;
En toute occasion rabaisse mes rivales :
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN, *à part.*
(*Bas, à Roxelane.*)
Je suis perdu. Vous me croyez un traître;
En effet, j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE *se lève, et présente une bague à Osmin qui la reçoit, et elle dit, en parodiant Elmire :*
Osmin,
Reçois ce bijou de ma main.
O toi qui règnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales;
En toute occasion vante-lui mes égales.
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie,
Vous sied très-mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie.
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*A Elmire, bas.*) (*A Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un sourire moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,
Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décèle un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage! allons; j'aime assez les querelles:
C'est un revenant-bon pour moi.
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(*Il sort.*)

(*Pendant cet* à parté *d'Osmin, Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier et dédaigneux.*)

## SCÈNE XII.

### ELMIRE, ROXELANE.

ROXELANE.

Eh bien! comment suis-je à vos yeux?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chère amie:
Embrassez-moi; gardez votre sultan.
Vous croyez que je m'en soucie?
Mais point du tout: allons, débarrassez-nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes.
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très-mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être:
Mais mon amant ne sera point mon maître;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cède mes droits; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner,
Avec votre sultan ; voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner ;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidèle.
(*A la cantonade, en élevant la voix.*)
Holà ! faites venir ici le grand-seigneur.

ELMIRE, *à part.*

Veut-elle me tromper ? J'aurai les yeux sur elle.
(*A Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnoissance...

ROXELANE.

Taisons-nous, voici Délia ;
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence !

ROXELANE.

Bon ! bon ! la craignez-vous ? on s'en amusera.

## SCÈNE XIII.

### ELMIRE, DÉLIA, ROXELANE.

ROXELANE, *à Délia.*

Venez sur l'horizon, astre de Circassie :
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'asie,
Etalez vos brillans appas.
(*A Elmire.*)
Il va paroître. Elmire, je vous prie,

Il faut égayer le repas :
Point de flegme espagnol; vive l'étourderie;
Le sentiment est beau, mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia ?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être;
Pour un amant le ciel nous a fait naître :
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être,
Par l'arrêt de notre destin,
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres ?

ROXELANE.

Leurs foiblesses.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux, nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien ; n'ont-ils pas en partage

La valeur, le courage,
Les sciences, les arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie,
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie,
Quelques jours seulement. Je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un français,
Et l'amène à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre;
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure;
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hautesse paroît: cessons notre entretien.
(*A la cantonade.*)
Esclaves, servez-nous. *

---

* Douze eunuques de l'has-oda (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil et une table toute servie à la française et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats de mertabani, espèce de porcelaine de la Chine,

## SCÈNE XIV.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE, DÉLIA, ROXELANE.

SOLIMAN, *à part.*

O CIEL ! je vois Elmire.

(*Bas, à Roxelane.*)

J'ai cru vous trouver seule ; encore Délia ?

ROXELANE.

Oui, ce sont les objets que votre cœur désire :

(*Soliman salue.*) (*Il salue plus bas.*)

Saluez donc... Plus bas... Fort bien. Vous y voilà.

(*A Elmire et à Délia.*)

Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor ; mais il se formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette saillie est un peu vive,
Roxelane, songez...

SOLIMAN, *bas, à Elmire.*

Laissez, laissez cela.

Elle m'amuse.

---

plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du grand-seigneur. Le kilargi bachi (intendant de l'échansonnerie et des offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de cristal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même temps du ceintre un grand lustre orné de cristaux de différentes couleurs, et d'œufs d'autruches.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là;

( *A Elmire et à Délia.* )

Et vous à ses côtés. Je prendrai cette chaise ;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la française.*

Quel est cet appareil ?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la française.

( *Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table.* )

( *L'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.* )

Que veut cet estafier ?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant. *

ROXELANE.

Les dames serviront ; c'est l'usage à présent :

* L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes, on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la française, et que les pièces sont entières, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer à la coutume que d'introduire ici cet officier.

La peine est un peu fatigante;
Mais tout le monde y gagne: une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
( *A Elmire, en lui présentant une volaille.* )
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.
( *A l'écuyer tranchant.* )
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très-agréablement
Vous verserez à boire à sa Hautesse.
( *A Osmin.* )
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin!

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin!

ROXELANE.

Du vin.
C'est la source de l'allégresse.
C'est l'ame du plaisir.
( *Osmin va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vue.* )

( *A Osmin.* )

Pourquoi donc ce dédain?
( *A part.* ) ( *A Osmin.* )
Commençons par l'esclave. Approche: pour ta peine,

De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.

(*Roxelane remplit de vin un verre et le présente à Osmin.*)

Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéit.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne.

(*A Soliman.*)

Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN *prend le verre, lève les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire:*

O Mahomet! ferme les yeux.

(*A part, après avoir bu.*)

Bon! bon!

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE, *à Osmin.*

(*A Délia.*)

C'en est assez. Allons, charmante Délia,

Versez à Soliman les trésors de la vigne.

Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE *tend le verre du sultan.*

Le voilà.

(*Délia verse.*)

SOLIMAN.

Dispensez-moi.

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.

(*Elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer. Tous sortent, à l'exception d'Osmin.*)

(*A Soliman.*)

Eloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France:
Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence;
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Etablissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir,
Et le respect que l'on imprime,
Doit être un sentiment, et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime;
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité:
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes:
Pour qui seroit la volupté,
Si l'on en privoit les grands hommes?
Cette imposante gravité

Qui vous interdit la gaîté,
Eloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité!
(*Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.*)
Et celui d'obéir souvent plus doux encore.
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.
(*Il boit avec Elmire, Roxelane et Délia. Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.*)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(*A Soliman, après qu'il a bu.*)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(*A Délia.*)
Délia, vous rêvez! allons, animez-vous:
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Et qu'importe? parlez toujours:
Lorsque la gaîté nous inspire,
Un rien fournit matière à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui: si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue, en France, est toujours prompte,

Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un volcan la parole élancée,
Part sans attendre la pensée;
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais oui, dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne,
Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les Français sont charmans.

SOLIMAN, *d'un air complaisant pour Roxelane.*

Et surtout les françaises.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les espagnoles aussi.
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons, prenons nos aises,
Que la liberté, règne ici;
(*Montrant Elmire.*)
Au cher objet qui vous engage,
Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, *à part.*

Elle veut me piquer, je vais avoir mon tour...
(*Haut à Elmire.*)
Elmire assurément mérite mon hommage.
Ses attraits...

ELMIRE.

Ah! Seigneur, c'est un foible avantage.
Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE.

Ah ! nous allons tomber dans la langueur ;
Y pensez-vous, de tenir ce langage?
Vous le ferez redevenir sultan.
Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.
( *Osmin fait un signal ; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.* )
( *A Délia.* )
Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

DÉLIA *chante au son des instrumens turcs.*

Dans l'univers tout aime, tout désire ;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs en s'agitant, semblent se caresser,
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser,
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE, *à Délia.*

Ils sont tout occupés de leur amour transi.
( *A un musicien qui tient une harpe.* )
Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.

*( On lui donne la harpe ; elle prélude. Le grand-seigneur se lève et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane. Elmire et Délia se lèvent aussi, et se parlent tout bas ; pendant ce temps les officiers enlèvent la table. )*

ROXELANE *chante et s'accompagne sur la harpe.*

O vous que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire :
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus : mon cœur est dans l'ivresse.
*( A Roxelane, en lui donnant le mouchoir. )*
Acceptez...

ROXELANE *prend le mouchoir et le présente à Délia.*

Délia recevez ce présent:
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse;
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris !

DÉLIA, *s'inclinant devant le sultan.*

Quel bonheur !

ELMIRE, *se laissant tomber sur le sofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia et le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir ; ingrate, tu me braves :
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

*( Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant, elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparoissent, excepté Osmin que Soliman retient, et Elmire qui s'éloigne dans le fond du théâtre. )*

## SCÈNE XV.

### SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Viens, Osmin : je suis furieux!

*( Il veut sortir, Osmin lui fait apercevoir qu'Elmire l'attend.)*

OSMIN.

Mais Elmire, Seigneur...

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...
Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux!
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.

*( Il sort du côté opposé à Elmire, qui, voyant que Soliman ne la suit point, se retire avec douleur.)*

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

ELMIRE.

Soliman ne vient point: je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop; il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane;
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi! je verrois... je verrois ma rivale
Jouir!... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas!

(*Apercevant Soliman.*)

Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire.

(*A Soliman.*)

Seigneur...

## SCÈNE II.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

SOLIMAN *voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.*

Osmin!

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil!

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez-vous; vous triomphez, Elmire.

(*A Osmin.*)

Un air altier, un fier coup-d'œil,
Dans le moment de sa disgrâce,
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?

(*A Elmire.*)

J'ai conçu des désirs qui vous ont outragée.
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas, si je n'ai votre amour.

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez: qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate!

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi:
C'est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne,
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit. .

OSMIN, *à part.*

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger; son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire.
Je ne veux point sur elle abaisser un regard;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colère.
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec une vivacité qui fait apercevoir tout l'intérêt qu'il prend encore à Roxelane.*

Que voulez-vous?

ELMIRE.

Ordonnez son départ:
Du sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Attends, attends, je serois peu vengé;
Elle n'est pas assez punie:
Va la chercher.

ELMIRE, *à Osmin.*

Arrête, Osmin.
(*A Soliman.*)
Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous;
Que devant elle je déclare,
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,
(*Plus vivement.*)
De ce cœur qui l'aimoit, et qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie;
Que pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare;
(*Après un temps.*)
N'y pensons plus. Qu'elle compare
Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués.
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(*A Osmin.*)
Va la chercher...
(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.

(*Osmin sort.*)

## SCÈNE III.

### SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'ELLE soit confondue, Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Et que voulez-vous exiger ?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une française imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;
Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaîté vive, un frivole enjoûment :
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant,
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité :
Sa raison perce à travers sa gaîté.

D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane;
Mais qu'appréhendez-vous? n'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait, mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera, croyez-en vos appas.

(*Soliman aperçoit Roxelane vêtue en vile esclave; elle s'avance à pas lents, en se couvrant le visage.*)

Je l'aperçois : elle est dans la tristesse,
Et sa main cache un front humilié.

(*A part.*)

N'écoutons point un reste de pitié.

## SCÈNE IV.

### SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

APPROCHEZ, approchez, voilà votre maîtresse.

(*A Elmire.*)

Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets;
Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!
Je sors d'une honteuse ivresse.
(*Regardant Roxelane.*)
Je ne sais par quel art elle m'avoit surpris.
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(*A Elmire tendrement.*)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel lorsque l'on est aimé.
(*D'un ton plus bas.*)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son ame.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.
(*Il examine Roxelane.*)
J'excite ses regrets...
(*Roxelane, pour examiner aussi le sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage; leurs regards se rencontrent, Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.*)
O ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah! ah! ah! ah! Seigneur, vous allez vous fâcher;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grâce.
Ah! ah! ah! ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime;
Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.

Je ne suis pas dupe du stratagême.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir, qui m'osez outrager!

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor, quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi : nous y gagnerons tous.
Déjà je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN.

Eh bien! préférez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.

(*A Roxelane.*)

Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien; c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.

(*Elle veut se retirer: Soliman l'arrête avec colère.*)

SOLIMAN, *à Roxelane.*

(*A Elmire.*)

Demeurez, demeurez. Eloignez-vous, Elmire.
Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.

(*A part, en sortant.*)

Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

## SCÈNE V.

### SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un temps.*

Si je cédois à mon transport,
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grâce à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse:
Ton ame ne sent rien, ne connoît point son tort;
Loin de gémir dans la tristesse...
( *Roxelane sourit.* )
Ah! tu mérites bien ton sort:
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fièrement.*

Tu te trompes, sultan, céder à son malheur
Est l'effet d'une ame commune.
Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace:
Quand le sort a marqué sa place,
Il cède; et lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse, au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien; ce n'est pas mon système:
Mais dans les fers, ou sous le diadême,
On ne me verra point changer.
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,

Je sais jouir de tout sans craindre le danger :
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne;
Il est en moi: rien ne m'étonne.
Tenez... Je ris toujours. Eh! pourquoi m'affliger ?
( *Gaîment.* )
Le monde est une comédie;
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différens.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfans que tous vos projets,
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue :
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur ?
Et, de mon gré, me suis-je enfin rendue ?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien, n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez-vous un barbare, un tyran ?
Ah! connoissez mieux Soliman :
Il n'abusera point de son pouvoir suprême,
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé:
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé,
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!

( *En minaudant.* )

Venez, venez, on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit;
Vous guérir de votre foiblesse.
Vos fureurs, vos dédains sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.

( *Avec sentiment.* )

Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, et je reste interdit.
De mes transports elle se rend maîtresse.

( *A Roxelane, avec un peu d'émotion.* )

Il est vrai, je vous chérissois;
Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate. O dieux! je t'aime encore...
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvemens opposés que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine

Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amans dans ma patrie,
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? pour le Grand-Turc? mais quelle extravagance.
Je devois prendre patience:
(*En riant.*)
Je devois vous attendre. Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance.
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi!

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?

Ecoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez,
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.

(*Elle fait deux pas pour se retirer.*)

SOLIMAN, *à part.*

Elle est unique.

(*A Roxelane.*)

Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez; allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces misères-là je suis fort étonnée;
Où donc est le grand Soliman,
Qui fait trembler l'Europe et l'Afrique et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.
(*D'un ton ferme et avec noblesse.*)
A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'amour:
Donne lui, si tu veux, des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon ame!

Est-ce un génie, est-ce une femme,
Qui me présente le miroir?
(*A Roxelane.*)
Quel être êtes-vous donc? Quel être inconcevable!
Tout à la fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur et tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie:
Jusqu'à présent on m'a flatté.
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'amour et la vérité;
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être!
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah! je vous vois venir,
Eh bien! mon cœur?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais:
C'est l'abus de votre puissance,
Qui nous tient dans la dépendance;
Ce sont ces gardiens si révoltans, si laids,
Supplices des yeux et des ames.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents !

Mais, entre nous, cinq cents !... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout temps;
Ce sont nos lois; c'est un faste du trône,
Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses!
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre Hautesse elles soient amoureuses?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul, on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même,
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure
J'aimerois par orgueil ou par timidité;
Je dois m'épargner cette injure,
L'amour devient suspect, s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre;
Roxelane, vous êtes libre.
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, *du ton de la reconnoissance et du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche.
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

*(Elle sort.)*

## SCÈNE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *appellant Osmin.*

*(A part.)*

Osmin? Enfin ce cœur farouche
De quelqu'espoir flatte mes vœux.

*(A Osmin.)*

Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, Seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté.
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je désire.
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire,
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, Seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle, Osmin; c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien, je l'aime;
Avant de la connoître, une sombre langueur,
Au milieu des plaisirs engourdissoit mon cœur.
Je jouissois de tout, sans jouir de moi-même.
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'ame.
Un feu triste et couvert cherchoit à s'animer;
Roxelane paroît, elle y donne la flamme:
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage.
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'est pour te confirmer

Un doux aveu, qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer :
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

## SCÈNE VII.

SOLIMAN, UN MUET, *qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons; que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(*Il lit.*)

« Sultan, ta parole est sacrée :
» Roxelane est à moi, je puis en disposer;
» Je venge ton pouvoir, qu'on ose mépriser :
» Une saïque * préparée,
» Pour jamais, à l'instant éloigne de ces lieux
» L'esclave que tu m'as livrée.
» Tu ne reverras plus un objet odieux,
» Et je t'épargne ses adieux. »

(*Après avoir lu, il frappe des mains. A ce signal, les noirs, les muets et les bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.*)

Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête;
Qu'on cherche Roxelane: allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!

* Navire turc.

Je suis juste, Elmire a raison;
J'ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire!
S'il faut vous payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire;
Mais J'exige sa liberté.
( *Au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.* )
Annonce-lui ma volonté.

## SCÈNE VIII.

### SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Osmin, je t'attendois avec impatience;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?
Te suit-elle?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnoissance...

SOLIMAN.

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience:
J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré;
Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance!

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque!... Ciel! je suis désespéré.
Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, Seigneur, on vous l'amène.

## SCÈNE IX.

### SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez; vous me tirez de peine.
Elmire osoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.
Il est tout naturel que votre favorite
Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite;
Nous étions d'accord sur ce point :
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du sérail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi;
Quel titre aurois-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous?

ROXELANE, *avec trouble, embarras et tendresse.*

Non... laissez-moi vous fuir... peut-être que l'absence...
Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez.

ROXELANE.

Eh bien! quoi? quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laissez-moi.

SOLIMAN.

Roxelane,
Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien.
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédîrai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'amour aime la liberté,
Il veut encor l'égalité:
Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très-auguste souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh! je dois m'assurer contre son inconstance;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi! Roxelane, y pensez-vous?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumière,
Je voudrois partager sa chaumière avec lui.
Je soulagerois sa misère;
Je le consolerois, je serois son appui.
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de sentiment:
Mais mon amant possède un trône,
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement!...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi:
Vos grandeurs ne sont rien, mais ma gloire m'est chère.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci.
Je ne désire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici.
Toute femme jolie, en France, est souveraine.
De grâce, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine;
Mais il le faut; adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le temps...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre:
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez;
J'ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN.

Mais un sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le muphti, le visir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur ?
Vous le rendez heureux, il vous défend de l'être?
Est-ce à lui de borner les désirs de son maître,
De lui marquer le degré du bonheur?
Epouse d'un sultan, une femme estimable,
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois,
Protège l'innocence, et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets la rend-elle coupable ?
Sans cesse avec activité,
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité,
Vous présente la vérité,
Le premier besoin d'un monarque;
En la montrant dans tout son jour,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh! quel autre auroit le courage
D'en offrir seulement l'image?

Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien.
Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le sérail se rassemble à ma voix.
C'en est assez, ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse;
Vous êtes digne de mon choix.

## SCÈNE X.

SOLIMAN, OSMIN, ROXELANE, *esclaves du sérail de l'un et de l'autre sexe, avec les officiers.*

OSMIN.

Seigneur, et vîte, et vîte.

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane, en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite,
Elle part.

SOLIMAN.

Elle part?

OSMIN.

Oui, Seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.

Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(*A Osmin.*)
Toi dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire,
Informe les visirs, déclare à mes sujets,
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(*A Roxelane.*)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence,
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le règne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton ame;
J'en ai démêlé les ressorts.
Elle est grande, elle est fière, et la gloire l'enflamme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me connoître:
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté;
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.
Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.

Va, ne fais rien que ta loi n'autorise;
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir,
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentimens le trône vous est dû.
(*Aux officiers et aux femmes du sérail.*)
O vous, d'un si doux hyménée,
Célébrez l'heureuse journée!

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du sérail je donne la volée.

SOLIMAN, *en lui présentant la main.*

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé.
Ah! qui jamais auroit pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les lois d'un empire?

FIN DES TROIS SULTANES.

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.



Fin de la Table du tome quarante-septième.

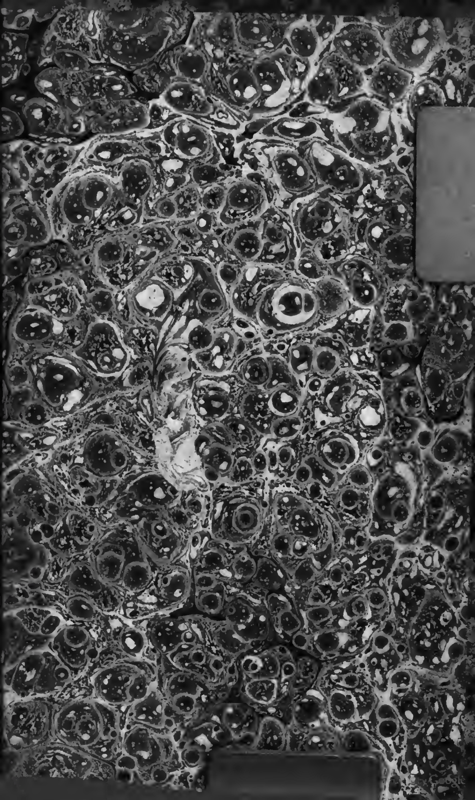













BIBLI
SCA
PLU